DISSERTATIONS
ET
CONSULTATIONS
MEDICINALES,

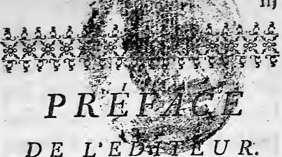
De Messieurs CHIRAC, *Conseiller d'Etat, & Premier Médecin du Roi, &* SILVA, *Médecin Consultant du Roi, & Premier Médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DURAND, rue Saint Jacques, à S. Landry, & au Grifon.

M. DCC. XLIV.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PRÉFACE DE L'EDITEUR.

IL y a long-tems qu'on se plaint dans la République des Lettres de la perte d'une infinité d'Ouvrages curieux, ou utiles. C'est un sort inévitable, non seulement aux feuilles volantes, mais à des brochures de quelque volume, parce que la plûpart des hommes ne font cas des Ouvrages qu'à proportion de leur étendue, & que plusieurs de ceux qui croient juger sensément, sans être ce-

pendant Gens de Lettres par état, se croient dispensés de les estimer plus que n'ont fait les Auteurs mêmes. Or ils jugent de l'estime que l'Auteur a fait de son Ouvrage par le tems qu'il a emploié à le composer, & du tems par le nombre de pages. C'est donc toujours la grosseur du volume qui sert de mesure à leur estime. Or quelle est la suite de ces faux jugemens ? On néglige toutes les feuilles volantes, & les brochures, & les Gens de Lettres sont privés des secours qu'ils y pourroient trouver.

C'est pour éviter cet inconvénient que bien des Auteurs

ont fait des Recueils des pieces fugitives qu'ils avoient composées. Quand le ſoin de leur gloire auroit été leur premier objet en feſant ces collections, devroit-on les blâmer ? Cette utile fumée eſt ſouvent la ſeule récompenſe que leur produiſent des ſervices importans qu'ils ont rendus à la Société dans le tems que leurs Ouvrages ont été rendus publics, & qu'ils continuent de lui rendre, en les empêchant de tomber dans la nuit de l'oubli.

Ces conſidérations ont engagé pluſieurs Auteurs celebres à faire ce que des perſonnes diſtinguées dans le monde

ſavant avoient négligé, ou n'avoient pû exécuter à cauſe des embarras dont leur vie avoit été agitée, ou parce que la mort, qui ſe plaît à ſurprendre les jeunes comme les vieux, ne leur en a pas laiſſé le tems; & chacun dans ſon genre a ſçu bon gré à ces Auteurs des peines qu'ils ont priſes pour faire ces collections.

Les mêmes motifs, & l'envie de rendre à la mémoire de deux grands hommes un honneur qui leur eſt légitimement dû, m'ont engagé à raſſembler les morceaux que je préſente aujourd'hui au Public. Je ne le préviendrai point ſur leur mérite. Les noms de

Messieurs Chirac, & Silva, dont les Ouvrages composent la plus grande partie de ce Recueil, sont trop connus pour avoir besoin d'être préconisés.

Je n'avois point originairement formé un projet aussi étendu que celui de rassembler toutes les pieces fugitives de ces deux célebres Médecins. Je comptois composer seulement mon Recueil de la Dissertation de M. Silva sur la petite Vérole, de la These de M. Chirac sur le Cochemart, & des Consultations de ces grands hommes qui étoient tombées entre mes mains. Mais un événement

que je ne ſoupçonnois pas, que j'avois même des raiſons de ne pas ſoupçonner, m'a forcé de changer de plan dans le tems que le Recueil étoit ſous la preſſe. Je trouvai qu'on avoit imprimé mot pour mot, à la fin de ſon Traité des Fievres Peſtilentielles, les Conſultations de M. Chirac, dont je comptois faire uſage. Comme il y auroit eu de l'indécence à les faire acheter une ſeconde fois à ceux qui ſeroient devenus propriétaires de ce Traité, il fallut faire reſſource.

Ne connoiſſant point pour lors d'autres Ouvrages fugitifs de M. Chirac, preſſé d'ailleurs de fournir à l'Impri-

meur de quoi travailler, je feuilletai mes porte-feuilles, où je trouvai une Dissertation, dont la traduction, que j'avois faite autrefois, entroit dans le plan d'un Ouvrage que j'ai perdu de vûe. Je la destinai donc à remplir le vuide qui se trouvoit dans mon Recueil. C'est la Dissertation de M. Hengstmann dont je parlerai plus au long dans la suite.

Cet Ouvrage plus interessant pour le fond, que considérable par son étendue, ne remplissant qu'en partie la place que les Consultations de M. Chirac laissoient vacante; je me souvins que j'avois deux Theses de M. Silva, toutes

deux ſur des matieres intereſſantes. Pour conſerver l'uniformité de langage dans mon Recueil, je les traduiſis.

C'en étoit bien aſſez pour faire un volume raiſonnable ; mais il étoit écrit au livre des Deſtinées que le ſecond plan de mon Recueil changeroit comme le premier. M. Falconet, toujours obligeant pour les Gens de Lettres, eut la bonté de me communiquer un exemplaire de la Lettre de M. Chirac ſur les Cheveux, & deux autres Ouvrages polemiques du même Auteur contre M. Vieuſſens. J'appris en même tems que M. Chirac avoit compoſé une Theſe ſur

la paſſion iliaque, une autre ſur les plaies, & une feuille volante ſur le foie.

Comme l'on a donné depuis peu la traduction de la Theſe ſur les plaies, mes recherches ſe bornerent aux deux autres morceaux. Mais quelque exactes qu'elles aient été dans tous les endroits où il y avoit une eſpérance fondée de pouvoir les recouvrer, elles ont été infructueuſes. Nouvelle preuve de la néceſſité de recueillir de bonne heure les pieces fugitives.

Je ne fus pas plus heureux dans la recherche que je fis de trois autres Lettres de M. Chirac contre M. Vieuſſens, &

qui ſont antérieures à celles qu'on trouvera dans cette collection. Il eſt vrai que la pratique de la Médecine n'y perdroit rien, quand les cinq Lettres dont je parle ſeroient enſevelies dans l'oubli, du moins ſi l'on juge des premieres par les dernieres; mais il n'en ſeroit pas de même de l'hiſtoire de la Médecine, & perſonne n'ignore que les matériaux qui ſervent à la rendre complette méritent d'être conſervés. D'ailleurs les Gens de Lettres ne ſont point fâchés de connoître tous les talens de ceux qui excellent dans quelque genre.

Quand je dis que je n'ai pû

découvrir aucun des Ouvrages dont je viens de parler, ce n'eſt pas qu'il n'y ait à la Bibliotheque du Roi un exemplaire de la Theſe *de Ileo*; mais il eſt défectueux en une partie eſſentielle. Car les planches y manquent, & cependant elles ſont néceſſaires à l'intelligence de l'Ouvrage qui y renvoie à chaque page. Je regarde donc cet exemplaire comme n'étant gueres au-deſſus de rien. En conſéquence ſi quelque Curieux, à l'occaſion de ce Recueil, ſe ſouvient d'avoir dans ſa Bibliotheque quelqu'une des piéces que je n'ai pû recouvrer, il fera plaiſir à M. Chicoyneau, Premier

Médecin du Roi, qui s'intereſſe, comme de raiſon, à la gloire de ſon beau-pere, de me les communiquer, ſoit en les adreſſant à lui, ou au Libraire qui débite ce Recueil. Par ce moien je me trouverai en état de m'acquitter de la commiſſion dont on m'a fait l'honneur de me charger, de donner une édition complette des Ouvrages de ſon illuſtre prédéceſſeur. Je promets à ceux qui voudront faire ce plaiſir à M. le Premier Médecin, & à moi, de leur faire remettre promptement, & ſurement, ce qu'ils auront bien voulu me communiquer. J'avertirai, avant que de quitter cette ma-

tiere, que M. Chirac a d'abord emprunté le nom de Julien pour écrire contre M. Vieussens. Il est bon qu'on soit instruit de cette anecdote, pour prévenir l'erreur que le changement de nom pourroit occasionner. J'ajoute que ces Lettres roulent comme les autres sur l'extraction de l'acide du sang.

La traduction des deux Theses de M. Silva, la découverte des trois Ouvrages de M. Chirac dont je viens de parler, la réfléxion que je fis que trois, ou quatre feuilles de Consultations remplissoient assez mal le titre du Recueil, qui semble annoncer que cette derniere

eſpece d'Ouvrages en fait un objet conſidérable ; l'énorme groſſeur qu'auroit eu le volume, ſi j'euſſe perſiſté dans l'idée de n'en faire qu'un ; m'ont déterminé à le partager en deux parties à peu près égales, & à chercher quelques autres Conſultations pour joindre à celles que j'avois déja. J'aurois ſouhaité que mes porte-feuilles fuſſent mieux fourni de celles qui ont été ſignées par des noms aſſez célebres pour aller de pair avec ceux des Chirac, & des Silva ; à leur deffaut j'ai tâché de ſuppléer par d'autres, que des perſonnes, aux lumieres de qui je m'en rapporte bien plus ſurement qu'aux

miennes,

miennes, ont crû dignes de grossir mon Recueil. Mais comme leur Auteur n'est point assez présomptueux pour prétendre marcher d'un pas égal avec les hommes Illustres, dont les noms se trouvent au bas de leurs Consultations, le Lecteur me permettra de ne pas le mettre de moitié de la confidence qui m'a été faite.

Après l'avoir entretenu de ce qui a donné occasion à ce Recueil, & déterminé à y faire entrer les pieces qui y sont comprises, il ne me paroît pas hors de propos de lui en donner une idée.

Il trouvera en tête l'éloge historique de M. Chirac, lû à

l'Académie Roiale des Sciences, & déja imprimé dans les Mémoires de cette Compagnie, & dans les Oeuvres de M. de Fontenelle, qui l'a composé. Il suffit de citer l'Auteur pour faire l'éloge de l'ouvrage.

J'ai mis à la suite une Epitaphe Latine faite par une personne attachée à la famille de M. Chirac, mais que cette famille n'a point voulu faire graver sur son tombeau, par deux raisons ; l'une, qui fut dite en public, est qu'on y prodigue à ce grand homme des éloges trop fastueux ; l'autre, que j'ai apprise de gens fort en état de parler pertinemment sur ce

ſujet, eſt que l'Auteur trop enthouſiaſmé du mérite de ſon état paſſé, a trop oublié ce qu'il doit à ſon état préſent; ce qui lui a fait prêter à M. Chirac des ſentimens diamétralement oppoſés à ceux qu'il a toujours fait paroître pour ſa Profeſſion. Comme, indépendamment de ces différens reproches, ce morceau efface beaucoup de ceux que l'impreſſion a rendu publics, j'ai crû faire plaiſir au Lecteur en le lui communiquant.

Je comptois le faire ſuivre de l'éloge hiſtorique de M. Silva, prononcé par M. le Préſident Barbot, Sécretaire de l'Académie des Belles-Lettres,

Sciences, & Arts, établie à Bordeaux, à laquelle M. Silva a été associé peu de tems avant sa mort; mais M. Silva fils aiant fait inutilement tous ses efforts pour obtenir une copie de cet éloge, il sera remplacé par quelques Mémoires historiques, où l'on trouvera du moins les époques les plus brillantes de la vie de M. son pere. Quelque imparfaits qu'ils soient, la part qu'on prend à tout ce qui interesse les Grands Hommes, & surtout dans le païs auquel leur mérite, & leurs talens ont fait honneur, m'assure de l'accueil que le Public leur fera.

La quatriéme piece est une

Dissertation pratique de M. Silva sur la petite Vérole. Voici l'histoire de ce morceau. Il regna à Paris en 1723, une petite vérole extrêmement maligne, & meurtriere. M. Silva, comme très-répandu dans la pratique, eut sa bonne part des malades qu'elle attaqua, & comme il avoit acquis la confiance des personnes les plus distinguées, qui n'en étoient pas plus exemptes que les gens du plus bas étage, il eut le malheur d'en avoir un grand nombre à traiter. Il mourut donc entre ses mains plusieurs personnes de distinction, & suivant l'usage, on ne manqua pas d'accuser

ſa pratique, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville.

En conſéquence, M. Dodart, alors premier Médecin, lui demanda l'hiſtoire de l'Epidémie regnante, & la maniere dont il traitoit ceux qui en étoient attaqués, & M. Silva compoſa en forme de Lettre la Diſſertation dont il s'agit, mais dont il ſouhaita, en me donnant ſon manuſcrit pour le faire copier, que je retranchaſſe tout ce qui reſſent le ſtile épiſtolaire. C'eſt le ſeul changement qu'on y ait fait. J'y ai conſervé, & fait imprimer les noms des malades attaqués des différens accidens de la maladie regnante, qui

ſont peut-être défigurés par quelques fautes d'orthographe, excuſables quand il s'agit de noms propres, & qui atteſteront, mieux que tous les diſcours, que M. Silva avoit la confiance des perſonnes du premier rang.

Le reproche d'innovation qu'on feſoit à M. Silva étoit principalement fondé ſur l'uſage de l'émétique qu'il emploioit ordinairement dans le commencement de la maladie, & ſur la ſaignée réiterée, au pied par préférence, & ſouvent ſans qu'elle eut été précédée de celle du bras; méthode, diſoit-on, inouie juſqu'à lui; méthode inconnue

aux Praticiens étrangers.

Il ne feroit point difficile de le juftifier pleinement aux ïeux des gens du mêtier, s'ils ignoroient affez les principes de leur Art, pour adopter férieufement ces idées populaires. Mais, pour fe donner des bornes, & prendre en même tems le moien le plus fimple pour confondre & les Médecins, & ceux qui fans connoiffances veulent s'ériger en juges de leur conduite, je me contenterai de tranfcrire ici deux paffages de la Médecine raifonnée du célébre M. Fréderic Hoffmann, Premier Médecin du Roi de Pruffe, l'un des plus grands Praticiens

que

que l'Allemagne ait produits. Voici comme il s'explique au ſujet des émétiques, Tome VIII. p. 184.

» Si nous conſultons l'ex-
» périence, elle nous confir-
» mera la vérité de notre prin-
» cipe. Car il eſt certain qu'il
» n'y a pas de remede plus
» efficace pour couper tout
» d'un coup racine aux gran-
» des maladies, & ſurtout à
» celles qui ſont l'effet de la
» contagion, comme la peſ-
» te, la dyſenterie, les fievres
» d'armées, & celles de mau-
» vais caractere, produites
» par un ferment répandu
» dans l'air, qu'un émétique
» doux, adminiſtré dans le

» moment qu'on commence
» à ressentir les atteintes. Car
» c'est le moien de faire sor-
» tir sur le champ, & l'amas
» des liqueurs qui se trouvent
» dans les premieres voies ;
» & le ferment maladif qui
» est descendu avec la salive
» dans le ventricule, avant
» qu'il passe dans la masse du
» sang, & qu'il attaque le
» genre nerveux. Un émeti-
» que doux, ou un purgatif
» leger, aiant balaié les pre-
» mieres voies, & les aiant
» vuidé des mauvaises hu-
» meurs qu'elles contenoient,
» diminue beaucoup les acci-
» dens, & rend beaucoup
» plus aisée la cure de la pe-

» tite vérole, de la rougeole,
» du pourpre, & de beaucoup des fievres continues,
» des fievres bilieuſes, & ardentes, & même de celles
» qui accompagnent les attaques de goute; parce que
» l'augmentation des ſpaſmes
» qui s'enſuit de l'accroiſſement de la maladie eſt cauſe que ces impuretés retenues au-dedans du corps,
» aigriſſent extrêmement la
» maladie, & les accidens. »

Il eſt évident par ce paſſage que la pratique de M. Silva, au ſujet des émétiques dans la petite vérole, ne lui eſt pas particuliere, & même eſt recommandée dans un païs où

l'on n'a point encore crû qu'il fut du bel air de mépriser les Anciens, & leur doctrine. On verra par le passage suivant que, bien que la saignée n'y ait point acquis le même crédit qu'en France, on ne la regarde pas comme un remede dangereux, & même qu'il s'en faut de beaucoup qu'on en porte un jugement aussi désavantageux. Voici comme le même Auteur s'explique à son sujet, Tome IX. du même Ouvrage, p. 23.

» La saignée n'est point ab-
» solument dangereuse, & mê-
» me elle est quelquefois d'un
» très-grand secours, quand
» elle est emploiée avec pru-

» dence, dans les fievres
» même exanthématiques,
» péthéchiales, pourprées, la
» petite vérole, la rougeole,
» & la peste même. »

Il remarque en conséquence de ce principe que la saignée est nuisible, lorsque les sujets manquent de sang, que les forces sont languissantes dès le commencement de la maladie, &c. Puis il ajoute,
» mais c'est toute autre cho-
» se lorsque la trop grande
» abondance du sang, & sa ra-
» réfaction causée par la cha-
» leur de la fievre, étendent
» si violemment les mem-
» branes du cœur, & des ar-
» teres, que leur systole en

» eſt diminuée, & empêchée,
» ce qui fait que le ſang ne
» peut aborder en liberté, &
» avec force, aux petits vaiſ-
» ſeaux de la peau, & que la
» matiere nuiſible qui s'y trou-
» ve mêlée ne peut ſe faire
» jour par ſa ſurface. Alors la
» raiſon fait connoître qu'en
» évacuant une partie du ſang
» on facilite la circulation du
» reſte, qu'on rétablit l'éga-
» lité entre la réaction des
» membranes, & l'effort des
» liqueurs qui y ſont pouſ-
» ſées, en un mot qu'on re-
» met l'équilibre entre les
» mouvemens alternatifs de
» ſyſtole, & de diaſtole, qui
» operent à ſouhait la ſépa-

» ration, & l'évacuation, des
» humeurs nuiſibles. C'eſt ce
» qu'on voit très-ſouvent dans
» les ſujets jeunes, & plétho-
» riques, de conſtitution ſan-
» guine, dans ceux qui ſont
» accoutumés à la bonne che-
» re, & à l'uſage du vin, qui
» menent une vie oiſive, &
» ſédentaire, ou lorſque la
» diminution des excrétions
» cauſée par la fougue non
» reprimée des paſſions, a
» produit une abondance de
» liqueurs. Les ſujets ainſi diſ-
» poſés ne peuvent ſe paſſer
» de ſaignées quand ils ſont
» attaqués de fievres pour-
» preuſes, pétéchiales, catar-
» reuſes bénignes ou mali-

» gnes, sans s'exposer à un
» danger évident. Au con-
» traire tout réussit à souhait,
» lorsque la diminution de la
» pléthore facilite la liberté
» du mouvement progressif
» du sang. »

M. Hoffmann parleroit-il mieux pour M. Silva, quand il auroit entrepris de faire son apologie? Car quelles bornes prescrit-il à la saignée? Il veut qu'on tire assez de sang pour faciliter la circulation du reste. Peut-on reprocher à M. Silva d'avoir été au-delà? Il n'y a qu'à lire pour se convaincre du contraire. Il est vrai que M. Hoffmann ne spécifie pas la saignée, qui mérite la pré-

férence. Mais l'expérience a suffisamment confirmé la doctrine que M. Silva a établie dans son Traité sur les Saignées, suivant laquelle celle du pied doit être préférée dans tous les engorgemens de la tête, & les objections qu'on lui a faites ne lui ont donné aucune atteinte. En voilà plus qu'il n'en faut sur la quatriéme piece qui compose notre Recueil. Je passe à la cinquiéme.

C'est une Dissertation de M. Jean-Maurice Hengstmann, & non Jean-Baptiste, comme je l'ai laissé passer par inadvertence dans le titre de cette Dissertation, sur l'inuti-

lité des médicamens tirés de païs étrangers, composée par lui pour sa These de Docteur, & soutenue en 1730 dans l'Université d'Helmstad sous ce titre, de *Medicamentis Germaniæ indigenis, Germanis sufficientibus.* Le but de cet Ouvrage est très-interessant. L'Auteur prétend y prouver que chaque païs produit les remedes nécessaires à guérir les maladies de ses Habitans, & met cette vérité en évidence pour l'Allemagne, où l'Ouvrage à été composé. Ce principe, qui est aussi celui de Thomas Bartholin dans son traité *de Medicina Danorum domestica*, de Borrichius dans celui qu'il a com-

posé sous le titre *de usu plantarum indigenarum*, de Jean Beverovicius dans son ἈΥΤΆΡΚΕΙΑ *Bataviæ, sive introductio ad Medicinam indigenam*, méritant d'être adopté par tous les Ecrivains, comme il l'a été par le Docteur Derham dans sa Théologie Physique; j'ai crû que l'essai de Médecine indigene du Docteur Allemand, pourroit produire cet effet avantageux, soit qu'elle servît à réveiller, ou à faire naître, des idées qui pourront engager quelques-uns des Lecteurs à travailler à nous affranchir du tribut que le soin de notre santé, ou, pour mieux dire, l'indifférence que nous

avons pour nos propres richesses, & l'admiration pour les étrangeres, nous oblige de paier aux païs les plus éloignés. Mais je n'aurois réussi qu'à demi, si ceux qui acquereront des connoissances en ce genre négligent d'en faire part au Public.

La sixiéme piece est une These que M. Silva fit soutenir en 1713. dans les Ecoles de la Faculté de Paris, sur la question *An seminis virilis aura cum sanguine muliebri permiscetur in conceptu?* Il y établit un sentiment, que je crois nouveau, que l'esprit séminal est porté à l'ovaire, & à l'œuf qu'il rend fécond, par la voie

de la circulation, en ſe mêlant au ſang de la femme. La Theſe fut ſoutenue par M. Pierre Afforty.

La ſeptiéme eſt une autre Theſe que M. Silva fit ſoutenir dans les mêmes Ecoles en l'année 1730. ſur la queſtion *an ſemper inflammationibus Revulſio?* Elle fut ſoutenue par M. Paul-Jacques Malouin.

On me demandera peut-être ſi ces deux Ouvrages ſont bien réellement de M. Silva.

Je répons qu'ils ſont imprimés ſous ſon nom, & que j'ai vû M. Silva travailler au dernier. Au reſte qu'importe au Public que ces deux Ouvrages ſoient à lui comme pere naturel, ou comme pere adop-

tif ? Ne ſuffit-il pas pour, me mettre à l'abri des reproches, qu'il les ait aſſez eſtimés pour conſentir qu'ils paruſſent ſous ſon nom ? D'ailleurs le ſecond a un mérite qui ſeul auroit ſuffi pour me déterminer à en faire uſage dans ce Recueil. Il contient un précis exact de ſon Traité de la Saignée, Ouvrage devenu fort rare, & dont l'extrait peut tenir lieu de l'Ouvrage même à ceux qui ne pourront le recouvrer, & ſervir à rappeller à ceux qui l'ont lû, des idées qui commencent peut-être à s'effacer.

La huitiéme piéce, qui termine le premier Volume, eſt une Lettre écrite à M. Regis ſur la ſtructure des Cheveux,

par M. Chirac, alors Conſeiller du Roi, & Profeſſeur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier. Elle fut imprimée en cette Ville au commencement de l'année 1688. Ce morceau devenu fort rare, fera ſans doute plaiſir au Lecteur, & lui fera connoître que ſon illuſtre Auteur étoit auſſi propre à manier le ſcalpel, que la plume.

La neuviéme piéce, qui eſt la premiere du ſecond Volume, eſt une Theſe que M. Chirac fit ſoutenir à Montpellier en l'année 1692. ſur cette queſtion, *an incubo ferrum rubiginoſum ?* Il y prouve que la rouille de fer eſt le remede le

plus approprié contre le Cochemart. Elle fut ſoutenue par un Pariſien nommé Jean-Baptiſte de Roſnel.

Les deux pieces ſuivantes ſont deux Lettres, qui, comme on l'a dit plus haut, ſont les dernieres de cinq que M. Chirac a écrites contre M. Vieuſſens, à l'occaſion d'une diſpute qui s'éleva entre eux au ſujet de l'extraction de l'acide du ſang, découverte prétendue que chacun s'attribuoit, avec cette différence, que M. Vieuſſens croioit en tirer beaucoup de gloire, & que M. Chirac la mettoit à ſa juſte valeur. Leur lecture fera voir que les grands hommes ne

ne ſont point exempts de foibleſſes, & qu'un fort petit objet ſuffit pour mettre un Auteur de mauvaiſe humeur. Je ſuis fort perſuadé que quand l'un & l'autre a regardé de ſang froid ce que la chaleur de la diſpute lui avoit fait faire, ou dire, il a ſouhaité de bon cœur que ce fut à recommencer. Le premier de ces deux Ouvrages fut imprimé à Montpellier au mois de Décembre 1698 ſous le nom de M. Chirac; & le ſecond, publié ſous le nom de Julien, eſt datté de Maubeuge au mois de Janvier 1699. Ces dattes pourront aider à découvrir les trois autres Lettres

qui ont échappé à mes recherches. Elles doivent être de l'année 1698, & publiées ſous le nom de M. Chirac, ou le faux nom de Julien.

On verra dans une note qui eſt à la ſuite de la Lettre ſur les Cheveux, que la découverte de leur bulbe a été conteſtée à M. Chirac par feu M. Soraci. En liſant l'Ouvrage de ce dernier, je n'entendis point du tout cette plaiſanterie répétée pluſieurs fois, *Petrus Julianus de Chiraciis*, *Petrus Chiracius de Julianis*, dont j'ai conçû le ſens quand j'ai vû que M. Chirac s'étoit déguiſé pluſieurs fois ſous le nom de Julien.

Le Recueil eſt terminé par une Collection de vingt-neuf Conſultations Médicinales ; dont la plus grande partie eſt précédée des Mémoires ſur leſquels elles ont été données, & quelques-unes ſuivies de de l'effet qu'elles ont produit. Je ne vois rien à ajouter à ce que j'en ai dit ci-devant, ſi ce n'eſt que les ſeconde, troiſiéme, & quatriéme Conſultations, dont les deux premieres ſont ſignées de M. Chirac, la derniere de Mrs. Silva, & Boyer, ont été faites pour un Prince d'Allemagne.

On ne peut douter après avoir fait la lecture de ce qui précede, que le préſent Re-

cueil n'ait été fait du consentement de M. Chicoyneau, Premier Médecin du Roi, & de M. Silva, Conseiller au Grand Conseil, fils du célebre Médecin dont on a déja parlé plusieurs fois. Je n'ai point de preuve par écrit du consentement du dernier; mais en lisant les Mémoires pour servir à la vie du pere, on verra des détails que je ne puis tenir que du fils. Quand à M. le Premier Médecin, son consentement est porté dans une Lettre que je transcris toute entiere, par rapport aux sentimens de M. Chirac sur l'application des principes de Méchanique à la Mé-

decine. J'aime mieux qu'on croie que la vanité y a quelque part que de laisser ignorer au Public ce que ce grand homme pensoit sur cette importante matiere. Voici comme M. Chicoyneau s'explique.

» Je ne puis, Monsieur, » que fort approuver votre » projet concernant l'impres- » sion de tous les Ouvrages, » & de plusieurs Consulta- » tions choisies de M. Chi- » rac, mon illustre prédéces- » seur, & très-cher beau-pe- » re, persuadé que vous vous » en acquitterés très-bien, & » que son exécution ne con- » tribuera pas peu à l'avan- » tage, & aux progrès d'une

» profession que nous ne saurions assez cultiver, & dont » la réputation nous doit être » extrêmement chere. Quoiqu'il y ait tout lieu de pré» sumer de l'adoption, & de « l'introduction des princi» pes tirés de la Méchanique » pour l'explication des faits » qui regardent l'état naturel, » & contre nature du corps » humain, que si M. Chirac » avoit eu le loisir de revoir » les Ouvrages dont il s'agit, » il n'auroit pas manqué com» me il le témoignoit as» sez souvent dans ses entre» tiens ordinaires, de réfor» mer à cet égard la plûpart » des raisonnemens répandus

» dans ses Dissertations sur la
» nature des principes qui
» constituent les liquides, ou
» les humeurs, & sur leur
» maniere d'agir, & qu'il au-
» roit beaucoup plus donné
» à la Méchanique, je veux
» dire au jeu des solides qu'au
» mouvement de raréfaction,
» & de fermentation des flui-
» des; cependant comme la
» doctrine de l'oscillation, &
» du ressort de ces premieres
» parties ne laisse pas d'être
» emploiée par M. Chirac
» dans tous ses écrits, & que,
» sans s'arrêter à des explica-
» tions purement scholasti-
» ques, ils sont remplis d'une
» saine pratique fondée sur

» l'expérience, & sur un très-
» grand nombre d'observa-
» tions certaines, & évidentes,
» il est sans doute très avan-
» tageux au bien Public qu'ils
» soient tirés de l'obscurité
» où ils étoient ensevelis, &
» mis dans le plus grand jour.
« Je ne puis donc encore une
» fois qu'applaudir aux soins
» que vous voulés bien vous
» donner pour faire une nou-
» velle édition de toutes les
» Oeuvres imprimées de M.
» Chirac, & je consens très-
» volontiers que vous en ob-
» teniés le Privilege en votre
» nom. Ce travail si utile, ma-
» nié, & réduit dans l'ordre
» convenable par une plume

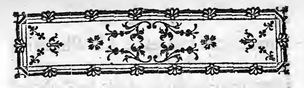
aussi

» aussi sçavante que la vôtre, » augmentera sans doute l'estime générale que vous vous » êtes acquise par votre application assidue aux différentes parties de la Profession. » En mon particulier vous me » trouverez toujours prêt à » rendre à votre mérite la justice qui lui est si légitimement due, & à vous marquer que je suis parfaitement, &c.

Ce seroit faire tort à la pénétration du Lecteur que d'essaier de lui faire connoître par des exemples tirés des Ouvrages mêmes de M. Chirac, avec quelle facilité on peut substituer les principes des

Médecins Méchaniciens, à ceux des Humoriſtes, qu'il a emploiés ; & je ne ſuis point aſſez de ſes ennemis pour lui envier ce plaiſir.





MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE LA VIE
DE
M. CHIRAC.



IERRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Roüergue, de Jean Chirac, & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre, après ses études, que de se destiner à l'Eglise, qui lui parut une ressource presque absolument nécessaire. En étudiant la Théologie, il ne laissa pas de s'ap-

pliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes, qui avoit déja pénétré jusques dans le Roüergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû sans aucun secours, il crut pouvoir sortir de Conques, & il alla à Montpellier, où cette même Philosophie, naissante aussi, commençoit à remuer les esprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoûtumée depuis long-tems à la science & au mérite.

M. Chicoyneau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chez lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Physicien, pour lui confier la direction des études de deux de ses Fils, qu'il destinoit à la Médecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir, & comme il lui trouvoit peu de vé-

ritable vocation pour l'état dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Physique, il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Médecin.

M. Chirac devenu membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna, cinq ans après, les différentes parties de la Médecine. On sentit bientôt le prix des Leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire; on se les transmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur; & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec le même empressement les discours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus, & encore plus approfondis que les leçons; on rassembloit

on réuniſſoit ce que différentes perſonnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un corps; tant on étoit animé par l'eſpérance d'une grande inſtruction.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faiſoit chez lui des Cours particuliers, plus inſtructifs encore pour ſes diſciples, & même pour lui, à cauſe de la liberté de la converſation. Les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier ſe rempliſſoit d'habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut aſſez plein de théorie, il ſe mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & ſon nom vivra long-tems. M. Chirac le prit pour guide, & pour modele, avec les reſtrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre, ſans renoncer aux connoiſſances particulieres qu'il pouvoit avoir

acquises, ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oser les approuver.

En 1692. M. le Mareschal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Roussillon. Il fut en 1693 au siége de Roses, après lequel une Dysenterie épidémique se mit dans l'Armée. Le Ministre de la Guerre lui envoia de Paris de l'Ipécacuanha, qui y étoit encore nouveau, & connu seulement sous le nom de *Remede du Médecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté, & de toutes les façons, sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver sa ressource en lui-même, il donna du lait coupé avec la lessive de sarment de vigne, & il eut le plaisir de voir presque tous ses malades guéris.

Quelques années après il y eut

à Rochefort une autre maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la dyſenterie, nouvelle dans nos climats, & effraiante par le ſeul ſpectacle. M. Begon, Intendant de cette Ville, demanda au Roy M. Chirac, déja très-célébre, ſingulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être cinq cens, travail énorme, & qui demandoit une violente paſſion de s'inſtruire. Il vit le mal dans ſes ſources, & s'en aſſura ſi bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il compoſa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire ſelon les différens accidens dont la maladie étoit ſuſceptible; car il prévoioit

tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une jaunisse, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts il y avoit inflammation de cerveau. Il eût donc fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied pour faire une diversion, ou *révulsion* du sang en embas. Mais saigner dans la petite vérole ! saigner du pied, surtout des hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas

toujours ? Et en effet la ſaignée du pied dans les hommes étoit preſque toujours ſuivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas déſeſperés. Un violent préjugé ſur ce ſujet, bien établi, bien enraciné chez les peuples, ne l'étoit pas moins chez les Médecins, qui de plus ne ſe vouloient pas laiſſer renvoier à l'école. Ils ne l'accuſoient que d'ignorance, ou de témérité, tandis que le peuple l'accuſoit d'un deſſein formé contre les jours du genre humain. Il ſoutint courageuſement ſa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; ſes malades guériſſoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore gueres juſtifié.

C'eſt lui qui a reglé auſſi, mais avec moins de contradiction, la maniere généralement reçue dont

on conduit aujourd'hui le remede d'une autre maladie du même nom. Les grands Médecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre, & la plus heureuse, mais ceux qui établissent solidement de nouveaux principes, sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art, tel qu'ils le trouvent, jusqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva, si bon juge en ces matieres, & si intéressé à ne pas souffrir des usurpateurs dans les premiers rangs, a dit qu'*il appartenoit à M. Chirac d'être législateur en Médecine.*

Après s'être entierement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur, & de Médecin. Là il eut deux contestations à essuyer, & même plus que des contesta-

tions; car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieussens, célébre Docteur de la même Faculté, & de la structure des Cheveux avec M. Soraci, Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assez persuadé de son propre mérite, cependant il ne nous rassure pas assez pour nous procurer quelque tranquillité, quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en jour; les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité; on l'appelloit pour les malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706. feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie.

Il laiſſoit ſon premier Médecin à Paris, & comme il lui en falloit un auprès de ſa perſonne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le propoſa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui ; le choix fut fait, & eut les ſuites les plus heureuſes. M. le Duc d'Orleans au ſiége de Turin fut très-dangereuſement bleſſé au poignet, & ſe trouvoit ſur le point d'en perdre le bras, lorſque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des Eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce remede ſi ſimple, & auquel il eut été ſi naturel de ne pas penſer, produiſit une parfaite & prompte guériſon, preſque miraculeuſe. Il en a fait l'hiſtoire dans une grande Diſſertation en forme de Theſe *ſur les Playes*, ouvrage qui, par la ſolidité & l'abondance de l'inſ-

truction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & ne croioit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoier à Montpellier avec toutes les récompenses dûes à ses services; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fut pas vû de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été trop consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris,

il obtint ſans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maiſon du Prince.

Il lui manquoit aſſez de choſes, preſque néceſſaires en ce païs-ci. Il parloit peu, ſeichement, & ſans agrément. Il ne faiſoit gueres aux malades ces explications circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpece de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée déſobligeante, quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités. Il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même, & combien les femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il ſe pretoit peu aux objections ſouvent puériles des malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit

jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques. Heureux les malades, quand il avoit pris le bon chemin ! il n'étoit gueres conſolant, & n'avoit preſque qu'un même ton pour annoncer les évenemens les plus oppoſés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais ſuccès, qui plus certainement encore ſeroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante, Sa rue étoit incommodée de la quantité de caroſſes qu'on lui envoioit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puiſque Paris étoit le lieu de la ſcene; mais il falloit au fond que de grandes & de rares qualités euſſent ſurmonté à ce point-là tout

ce qui lui étoit contraire. En effet, il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil* d'une justesse & d'une promptitude singuliere, & peut-être unique. C'étoit une espece d'inspiration, dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le plan de la cure, & le suivoit avec une constance inébranlable, parce qu'il n'auroit pû s'en départir sans agir contre des lumieres qui le frappoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres, ou de moins vives, peuvent n'être pas si constans, & même ne le doivent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme. Son infléxibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils

voioient encore que ſi les occaſions le demandoient, il hazardoit volontiers pour eux ſa propre réputation. Lorſqu'il jugeoit néceſſaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il ſçavoit qu'il ſe rendoit reſponſable de l'évenement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puiſſante ſoulevoient auſſitôt le public contre lui; cependant il ne molliſſoit point; il ne préferoit point la route ordinaire, plus périlleuſe pour le malade, mais moins pour le Médecin; & il vouloit, à quelque prix que ce fut, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715. M. le Duc d'Orleans, déja Régent du Roiaume, le fit ſon premier Médecin; choix preſque néceſſaire, qui lui donnoit un nouvel éclat, & eut augmenté, s'il eut été poſſible, ſa

grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, &, sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des priviléges de ce titre.

En 1718. il succeda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720. Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée. Il proposa en sa place Messieurs Chicoyneau & Verny, célébres Médecins de Mont-

pellier, dont il garantit le sçavoir, le zele, & l'intrépidité; & les ordres pour leur voiage furent donnés par S. A. R. M. Chicoyneau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son gendre; car la fille unique du Précepteur étoit devenue un assez bon parti pour épouser le disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui lui en avoit ouvert la route, en profitât.

Messieurs Chicoyneau & Verny arrivés à Marseille trouverent la peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs, qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que par des cadavres, qui jonchoient les rues, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions, nuls vivres,

nul argent. M. Chirac fut, pour ainſi dire, le Médecin général de Marſeille par le ſoin aſſidu dont il veilloit à tous ſes beſoins auprès du Régent, par les ſecours de toute eſpece qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumieres dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoier. Il procura encore à cette malheureuſe Ville quatre Médecins de Montpellier, & ſes amis, qu'il crut dignes d'une commiſſion ſi honorable, & ſi peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec ſuccès à Paris, fut l'un d'entre eux. Ils raſſurerent d'abord le peuple par l'extrême hardieſſe dont ils abordoient les malades, & par l'impunité de cette hardieſſe, toujours heureuſe. Peut-être, & cela ne diminueroit gueres la gloire de l'héroïſme, étoient-ils dans le ſentiment de M. Chi-

rac, que la peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxe, il seroit difficile qu'elle fut plus dangereuse, & plus funeste aux peuples, que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-tems une idée, qui eut pu contribuer beaucoup à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son sçavoir qui n'est que pour lui ; il s'est fait par ses observations, & par ses réflexions, certains principes, qui n'éclairent que lui ; un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en sera fait de tout différens, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine, semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus les observations d'un païs sont ordinaire-

ment perdues pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chez soi, & ne songe point à former de societé. L'histoire d'une maladie qui aura regné dans un lieu, ne sortira point de ce lieu là, ou plûtôt, on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres, plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus emploiés de la Faculté de Paris auroient composé une Académie, qui eut été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Roiaume, & même des Païs étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleuresies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulierement dans toutes leurs cir-

conſtances, auſſi-bien que les effets pareillement détaillés des remedes. On auroit fait de toutes ces relations un réſultat bien précis, des eſpeces d'Aphoriſmes, que l'on auroit gardés cependant juſqu'à ce que les pleureſies fuſſent revenues, pour voir quels changemens, ou quelles modifications, il faudroit apporter au premier réſultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Hiſtoire de la Pleureſie, & des regles pour la traiter, auſſi ſûres qu'il ſoit poſſible. Cet exemple fait voir d'un ſeul coup d'œil quel étoit le projet, tout ce qu'il embraſſoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé, & y avoit fait entrer le Roi ; mais il mourut lorſque tout étoit diſpoſé pour l'exécution.

Par cette mort, que le plus grand nombre ſentit douloureu-

ſement, M. Chirac perdoit non-ſeulement un Prince de la famille Roiale, mais encore un premier Miniſtre. Privé de ce maître & de ce protecteur, mais toujours attaché à ſon auguſte Maiſon, il quitta la Cour, & recommença à ſe livrer abſolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un ſi grand Médecin. On lui donnoit la premiere place dans ſa profeſſion, & les plus illuſtres de ſes Confreres y conſentoient, ſans prétendre même diminuer ſa ſupériorité par l'avantage qu'il avoit des années, & de l'expérience. Il dominoit dans les Conſultations comme auroit fait Hippocrate; on l'auroit preſque diſpenſé de raiſonner, & ſon autorité ſeule eut ſuffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Nobleſſe, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier

Médecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zelés pour les jours de leur maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoyneau son gendre, qui, indépendamment de ce titre, avoit pour lui l'histoire de la peste de Marseille, & une grande capacité en Médecine, emploiée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés, mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de

ſes Membres compoſaſſent une petite troupe choiſie, qui auroit été trop fiére de cette diſtinction, & ſe ſeroit crue en droit de dédaigner le reſte du Corps. Les plus emploiés devoient la former, & les plus emploiés pouvoient-ils ſe charger d'occupations nouvelles? n'étoit-on pas déja aſſez inſtruit par les voies ordinaires? Enfin comme il eſt aiſé de contredire, on contrediſoit, & avec force; & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer, perſuadé d'ailleurs de l'utilité de ſon projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un corps reſpectable. La douceur & la vigueur ſont également dangereuſes, & il ſe déterminoit pour les partis de vigueur, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pouſſer juſqu'au

bout la ſcience du prognoſtic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laiſſé une fortune conſidérable, bien dûe à un travail auſſi long, auſſi aſſidu, auſſi pénible, auſſi utile à la Societé. Il légue par ſon teſtament à l'Univerſité de Montpellier la ſomme de trente mille livres, qui ſeront emploiées à fonder deux chaires pour deux Profeſſeurs, dont l'un ſera des leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium*, & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il eſtimoit l'Anatomie, & puiſqu'il l'eſtimoit tant, on peut juger qu'il la poſſedoit à fond. Il alloit encore plus loin, juſqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont aſſez communément les Médecins ne s'inquiétent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opéra-

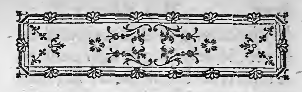
tions manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire eſt de guérir, il avoit obtenu en 1726 l'établiſſement de ſix places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui ſeroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville; mais ce deſſein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers, & le préjugé contraire à la réunion des deux profeſſions, qui peut-être eut été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute ſa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par ſa conduite autant qu'il le pouvoit. Il ne manquoit pas d'opérer de ſa main, lorſqu'il trouvoit des malades ſans ſecours, ou avec de mauvais ſecours. Auſſi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les gran-

des occasions, ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé, qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son ami, & il a eu le plaisir de la voir accomplie.



EPITAPHIUM.

Hic Jacet Divinus prope Senex,
Galliarum Hippocrates.
Hunc Patria Principis ac Civium experta est Servatorem,
Europa Doctorem,
Medicina Parentem.
Artem Medicam exceperat immani obrutam voluminum fastu;
Deliriis opinatoris cujusque insanientem,
Lethali mersam errorum caligine.
Ille per immensum pelagum audax ruere
Atque varios errorum anfractus analytica face collustrans,
Eam Medicinæ dedit suboriri lucem
Qua, reclusis morborum latebris,
Et reluctanti Naturæ, & attonitæ Morti legem diceret.
Ut ne quod vitæ præsidium præstiterat fieret caducum,
Regalia supplex advocavit auspicia
Ut immortalem Academiam
Quam ipse intus aleret, perennem quasi salutis fontem
Mortalibus Ægris pararet.
Sed æternos mortalem meditari triumphos Mors indignata,
Ipsum tandem invidiose corripuit:
Nec habebat aliud quo vinceret.
Heu! quantus coævis civibus,
Quantusque seris nepotibus luctus!
Et quis Deus Tibi, Gallia, dabit
Hoc avulso parem alterum non deficere,
Qui tantæ molis operi desperatum finem imponat!
Obiit vir supra titulos . . . .
Æternæ memoriæ PETRI CHIRAC, *Doctoris & Professoris Monspeliensis,*
Regi a Sanctioribus consiliis, & Archiatrorum Comitis,
Regiæ Scientiarum Parisiensis,
Nec non Imperialis Naturæ Curiosorum, Academiarum Socio.



MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA VIE DE
M. SILVA.

JEAN-BAPTISTE SILVA, nâquit à Bordeaux le 13 Janvier de l'année 1682. Son pere, qui pendant plus de soixante ans y exerça la Médecine avec distinction, lui donna une éducation conforme aux vûes qu'il s'étoit proposées. Il en vouloit faire un Médecin ; &, instruit par Hippocrate, & l'expérience, de la multiplicité de connoissances que demande cet état, des difficultés inséparables de l'exercice de

la Profeſſion, & de la briéveté de la vie, il ne négligea rien pour tirer parti de bonne heure des heureuſes diſpoſitions qu'il trouva dans ſon fils. On peut juger par le ſuccès des attentions du pere ſi le fils y répondit. Il paſſa Docteur à Montpellier au mois de Février 1702, n'étant alors âgé que de dix-neuf ans.

Le bonheur qu'il eut d'y prendre les leçons d'un Profeſſeur, dont la réputation ajoutoit encore à celle de cette célebre Univerſité, ne contribua pas peu aux ſuccès qu'il eut dans ſes actes publics, & particuliers, & même à l'eſtime univerſelle qu'il s'acquit par la ſuite. Auſſi M. Chirac, appellé à Paris pour y remplir ſucceſſivement les places les plus éminentes où il pût prétendre, vit-il toujours avec une complaiſance égale à la reconnoiſſance de ſon Diſciple, les fruits heureux

de ſes ſçavantes inſtructions.

Le deſir de ſe perfectionner dans ſa Profeſſion, détermina M. Silva, dès qu'il fut Docteur, à chercher les connoiſſances dans leur ſource. Il vint à Paris, s'attacha à M. Helvetius, pere de celui qui répond ſi dignement à la confiance dont la Reine l'honore. M. Helvetius trouvant dans le jeune Docteur une capacité fort au-deſſus de ſon âge, & les plus heureuſes diſpoſitions, crut ne pouvoir mieux faire que de l'aider de tout ſon pouvoir. Naturellement porté à faire plaiſir à tout le monde, que ne devoit-il point entreprendre en faveur du mérite éclatant? Il fit connoître chez ſes Malades celui de M. Silva; il ſe déchargea ſur lui d'une partie des affaires dont il étoit accablé; & l'application infatigable de l'Eleve, juſtifiant les éloges du Protecteur, lui acquit

bien-tôt la confiance directe de ceux qu'il ne traitoit d'abord que sous des auspices étrangers.

Il est à propos de remarquer qu'en arrivant à Paris, M. Silva n'ambitionna point de se jetter dans la pratique. Il crut devoir faire une étude particuliere de la Chimie, de la Pharmacie, & de la matiere Médicinale; ce qui lui fit prendre un logement chez un Apotiquaire célebre. Les progrès qu'il fit dans ces sciences ont été constatés par les succès d'un ouvrage anonyme qu'il composa dans ce tems, & dont il n'a jamais voulu dire le titre à ceux-mêmes en qui il avoit le plus de confiance.

L'application, & les progrès que l'Apotiquaire remarquoit dans M. Silva, en lui acquerant l'estime de son hôte, produisoient un effet très-désavantageux à un jeune homme à qui M. Silva étoit fort

attaché. L'Apotiquaire avoit un fils dans lequel il auroit souhaité voir autant d'ardeur pour se perfectionner dans sa profession, qu'il en voioit au jeune Docteur, à qui les connoissances qu'elle demande étoient bien moins nécessaires. M. Silva, aiant inutilement emploié ses bons offices en faveur du fils, s'avisa d'un expédient assez singulier pour justifier en quelque maniere l'indifférence du fils pour sa Profession. Il composa sous le nom du fils un Ouvrage de littérature, qui a aussi été imprimé anonyme, & débité avec succès, s'imaginant que le pere auroit quelque indulgence pour son fils, en considération de l'objet qui divertissoit son attention. Cette ruse produisit son effet. Il n'est donc point étonnant que M. Silva ait gardé un secret impénétrable sur le titre de ce second Ouvrage.

Dès qu'il eut acquis dans la Chimie, la Pharmacie, & la matiere Médicinale, les connoissances qu'il crut nécessaires, M. Silva se tourna tout entier du côté de la pratique. Rien ne pouvoit le détourner de l'application qu'il y donnoit. Elle lui fesoit éviter toutes les relations qui pouvoient l'en distraire. Il y avoit déja longtems qu'il occupoit un appartement dans la maison de M. Prevost, Procureur au Châtelet, sans qu'il eût profité de l'accès qu'y trouvoient les gens de mérite, & d'honneur, lorsqu'un Pensionaire, extrêmement recommandé à M. Prevost, à qui d'ailleurs il suffisoit qu'on demeurât chez lui pour avoir droit à toutes ses attentions, fut attaqué pendant la nuit d'une pleurésie extrêmement aigue. Le prompt secours dont le Malade avoit besoin, le fit chercher dans l'endroit le plus proche. On pria M.

M. Silva de descendre. Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de former une liaison qu'il avoit regretté plus d'une fois d'avoir négligé. Ses soins furent heureux, & le Malade guérit promptement.

Entre autres enfans M. Prevost avoit une fille qui réunissoit les avantages des agrémens extérieurs avec la bonté du caractere, & la délicatesse de l'esprit. Il faut souvent moins d'attraits pour captiver le cœur d'un jeune homme. Aussi M. Silva lui rendoit-il toute la justice qu'elle méritoit, autant par sentiment, que par raison. Il la demanda en mariage. Les espérances d'un établissement avantageux, fondées sur un mérite distingué, étoient alors son unique bien. Aussi lorsque M. Prevost lui demanda surquoi il assigneroit le douaire de la future, répondit-il, sans se

décontenancer, *sur les brouillards de la Seine*. M. Prevoſt, homme d'eſprit, démêlant une vérité conſtante dans cette expreſſion triviale, emploiée par un Médecin dont la réputation commençoit à s'établir, & une ſécurité pour l'avenir qui lui parut de bon augure, trouva le fond aſſez ſolide pour paſſer ſur le peu de fortune actuelle de M. Silva. Il lui accorda donc ſa fille, & le mariage fut célébré le . . . . . 1710.

M. Silva s'étoit peu embarraſſé juſques alors d'acquerir le droit d'exercer librement la Médecine à Paris. Mais ſon changement d'état demandoit des vûes nouvelles. D'ailleurs il ne vouloit point déplaire à M. Fagon, alors Premier Médecin, qui ſoutenoit avec chaleur les privileges de la premiere Faculté du Roiaume, dont il feſoit lui-même partie. M.

Silva se mit donc sur les bancs, & reçut le Bonnet de Docteur à la fin de sa licence en 1712. Il seroit étonnant qu'il se fut fait moins d'admirateurs dans les examens, & Theses, qu'exigent les Statuts de la Faculté de Paris, qu'il n'en avoit eus à Montpellier. Aussi s'il se trouva fort honoré d'être associé à ce Corps illustre, ce Corps se félicita-t'il de l'acquisition qu'il avoit faite.

Ce nouveau grade contribua encore à le faire connoître. Le connoître, & l'estimer étoit la même chose. Cependant il étoit toujours renfermé dans les bornes étroites d'une pratique purement bourgeoise. Mais une cure d'éclat devoit bien-tôt le produire dans le grand monde.

Il avoit ci-devant guéri d'une passion iliaque survenue ensuite d'une couche, la femme d'un Peintre, connu à Paris par un

grand nombre de Portraits ; M. Fontaine. Une Dame d'une naiſſance illuſtre, attaquée du même mal dans les mêmes circonſtances, épuiſoit inutilement la ſcience des Médecins les plus célebres. Sa Garde, qui l'avoit été de la Dame Fontaine, dans le tems que M. Silva l'avoit guérie, conſeilla à la Malade d'avoir recours à ſes lumiéres. On eut d'abord beaucoup de peine à y conſentir. Quelle eſpérance concevoir des ſoins d'un jeune homme qui n'a point d'équipage, quand les Médecins les plus célebres ſont en deffaut ! Cependant l'accident devenant de plus en plus redoutable, on conſentit de voir M. Silva ; & la judicieuſe application qu'il fit des remedes, aidée de la confiance que la Garde avoit inſpirée à la Malade, paſſa les eſpérances qu'on avoit oſé concevoir.

Il suffit de connoître la façon de penser des gens de qualité pour juger de l'effet que produisit cette cure. Il leur fut permis d'avoir recours à M. Silva sans se compromettre. Aussi, M. le Duc de Beauvilliers étant tombé malade à Arras, fit-on partir en toute diligence M. Silva pour aller à son secours. En arrivant il trouva le Malade sans connoissance. Tous les Médecins de la Ville assemblés dans sa chambre, & intimement persuadés qu'il touchoit à ses derniers momens, témoignerent à M. Silva le regret qu'ils avoient de ce qu'il venoit si tard à leur secours. Après un mur examen il fut d'avis qu'on saignât le Malade au pied. Soit que les Médecins ne fussent point encore revenus de leur prévention contre ce remede, ou qu'ils fussent persuadés de son inutilité dans les circonstances, ils s'y oppose-

rent d'abord, & ne se rendirent qu'à l'autorité de Celse, qui conseille d'emploier plûtôt un remede douteux, que de livrer le Malade à une mort infaillible. Ils regardoient donc attentivement couler le sang du Malade, comptant toujours que son évacuation ne fesoit que hâter la fin de sa vie. On peut juger de leur étonnement lorsque sa tête se dégagea, avant même que la veine fut fermée. Une seconde saignée, faite sans opposition, aiant mis le Malade à l'abri du retour de ce dangereux accident, & les mesures pour la suite étant bien concertées, M. Silva revint à Paris couvert d'une gloire nouvelle, & avec un nouveau droit à la confiance des gens de qualité.

Il ne tarda pas à recueillir des fruits glorieux, & utiles, des cures qu'il fit des personnes distinguées de la Cour, & de la Ville. Sa

réputation déja établie en 1721. le fit appeller par M. le Duc d'Orléans, Régent, dans les Consultations qui furent faites au Château des Thuilleries sur le danger où le Roi se trouvoit alors. La saignée du pied, qui avoit si bien servi M. Silva dans la cure du Duc de Beauvilliers, ne lui manqua pas dans cette occasion importante. Ce remede, qu'il conseilla comme le plus jeune des Consultans, aiant été adopté par les autres, lui procura la gloire de rendre à la France un Roi l'objet de ses inquiétudes, & de ses allarmes, qui lui marqua son estime, & sa reconnoissance par un Brevet de quinze cens livres de pension, dont il le gratifia.

Les succès brillans excitent plus communement l'envie qu'une noble émulation. M. Silva avoit donc des ennemis. Ils s'imaginerent avoir trouvé en l'année 1723

une occaſion favorable de lui nuire, peut-être même de le perdre. Ils n'eurent garde de la laiſſer échapper. Il régnoit alors à Paris une petite vérole épidémique du caractere le plus malin. Il mourut entre les mains de M. Silva quelques perſonnes de conſidération. On en accuſa la pratique, prétendue nouvelle, qu'il vouloit introduire. Ces bruits injurieux paſſerent juſqu'à la Cour, & M. Dodart, alors Premier Médecin, écrivit à M. Silva pour s'éclaircir de la vérité. C'eſt ce qui lui donna lieu de compoſer ſes Obſervations ſur la petite vérole, Ouvrage également digne d'un Médecin ſavant, & judicieux, & d'un exact Obſervateur. Auſſi ferma-t'il la bouche à l'impoſture.

Deux Princes du Sang avoient été attaqués de cette cruelle maladie, Monſeigneur le Duc, Louis Henri de Bourbon, Prince de Condé,

Condé, & Monſeigneur le Prince de Conti; tous deux avoient été traités par M. Silva, & tous deux guéris. Le danger imminent auquel le premier de ces Princes avoit été arraché, ne demandant rien moins qu'une confiance ſans réſerve, il lui fit l'honneur de le choiſir pour ſon premier Médecin. M. Silva fils eſt en état de fournir des preuves autentiques que cette confiance ne s'eſt jamais démentie tant de la part de Monſieur le Duc, que de toute la Maiſon de Condé; puiſqu'il peut repréſenter deux Brevets, chacun de mille livres de penſion viagere, l'un a lui accordé en 1730. par forme de donation entre vifs, par S. A. S. Madame Louiſe de Bourbon, veuve de Louis de Bourbon, Prince de Condé, connue dans le monde ſous le nom de Madame la Ducheſſe, en conſidération des ſervices de ſon pere;

l'autre accordé au pere en 1734, & reversible au fils; sur la Commission de Garde des Archives de la maison du Roi.

Ces marques honorables des bontés de la Maison de Condé n'ont point lieu de surprendre, si l'on se rappelle ce que Monsieur le Duc, fesant alors les fonctions de Premier Ministre, engagea le Roi à faire en faveur de M. Silva. M. Boudin aiant été attaqué en l'année 1724, d'une maladie qui l'empêchoit de faire les fonctions de Médecin Consultant du Roi, M. Silva obtint de M. Boudin sa démission, à condition qu'il continueroit de jouir jusqu'à sa mort des appointemens qui y sont attachés, & qu'après lui on feroit une pension viagere à une niece qu'il aimoit tendrement. Ces arrangemens pris, bien que la place de Médecin Consultant ne soit qu'une commission,

le Roi agréa la démiſſion de M. Boudin, aux conditions ſtipulées, & fit à M. Silva l'honneur de lui conférer cette dignité.

En conſéquence la penſion de quinze cens livres qu'il lui avoit accordée en 1721 auroit dû être éteinte; mais, trop content de ſes ſervices pour rien diminuer de ſes faveurs, le Roi tranſporta cette penſion à la Dame Silva, par Brevet du 30 Septembre 1729. On remarquera à propos de ce Brevet, que, cette Dame étant morte, le Roi, toujours favorablement diſpoſé en faveur du pere, en conſentit le tranſport ſur la tête du fils.

Depuis que M. Silva eut été nommé Médecin Conſultant du Roi, il lui donna de nouvelles preuves de ſon zéle, & de ſa capacité; & la Reine en reſſentit les effets, lorſqu'elle fut malade en 1726.

Tant d'heureux ſuccès de la pratique de M. Silva rendirent ſon nom célèbre, non ſeulement en France, mais dans les Païs Etrangers. Un Prince, que ſes vertus ont rendu les délices de la France, dans le tems que ſes diſgraces l'ont obligé d'y chercher un azile, le Séréniſſime Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel Marie, attaqué d'une maladie des plus graves, eut recours à ſes lumiéres. Il le fit d'abord conſulter ſans lui faire confidence de la dignité du Malade. On avoit pris les mêmes précautions avec M. Chirac qui fut conſulté dans le même tems. C'eſt le Prince d'Allemagne dont il eſt parlé dans la Préface qui eſt à la tête de ce Recueil. La Conſultation de M. Chirac fut ſi goutée de ceux qui avoient la confiance de l'Electeur, que ce Prince fit demander au Roi la permiſſion de faire venir M. Silva

à Munich. Il y resta un tems assez considérable, & procura à l'Electeur tout le soulagement qu'il avoit droit d'espérer dans sa situation. Ce Prince content du zele de M. Silva, & du succès de ses soins, le rendit à ses devoirs, & à sa Patrie, comblé d'honneurs, & de présens.

On a vû jusqu'à présent M. Silva occupé d'une gloire qui ne survit pas long-tems à ceux qui l'ont acquise. A peine en effet connoît-on de nom les Médecins qui ont eu le plus de réputation dans le tems qu'ils fesoient les délices des Potentats ausquels ils étoient attachés. La noble passion de se survivre à lui-même, & de se rendre utile à la société, lors même qu'il n'en feroit plus partie, détermina M. Silva à donner au Public les fruits de son expérience, de ses lumiéres, & des momens qu'il pouvoit déro-

ber à un exercice continuel de sa Profession. Il publia donc en 1727 un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, & principalement de celle du pied.* On ne s'attend point sans doute d'en trouver ici l'analyse. Car outre qu'il est suffisament connu, il mérite bien d'être lû en entier par ceux qui ne le connoîtroient pas.

Il eut le sort de tout ce qui paroît avec éclat. Les éloges fastueux que lui donnerent la Faculté de Médecine de Paris, & des Médecins Etrangers du premier ordre, tels, par exemple, que le célebre Boerhaave, des traductions en plusieurs Langues, des contrefactions qui en furent faites en différens païs, ne le mirent point à l'abri des critiques. Mrs Hecquet, Chevalier, Senac, Médecins, Quesnay, Chirurgien, écrivirent contre ses principes, & sa pratique, dans le commen-

cement que l'Ouvrage parut. Depuis ce tems M. Tralles, Médecin d'Uratiſlaw en Sileſie, M. Martin, & depuis peu, quoi qu'indirectement, M. Gourraigne, Profeſſeur à Montpellier, l'ont attaqué. C'eſt dommage, ſans doute, que les occupations de M. Silva, qui ſe multiplioient tous les jours, & la fin de ſa vie qu'il trouva dans un âge où l'on a tout lieu d'eſpérer d'en voir prolonger le cours, ne lui aient point permis de dégager la parole qu'il avoit donnée ſolemnellement de faire une nouvelle édition de cet Ouvrage, qui contiendroit la réponſe à toutes les objections qui lui avoient été faites par ces différens adverſaires. Au reſte ſes occupations ne l'empêchoient pas d'y travailler de tems en tems; & l'on a trouvé après ſa mort beaucoup de morceaux découſus, qu'il comptoit emploier dans la ſeconde

édition, mais qui demandent tellement à être placés par la main de l'Auteur, qu'il n'y a que lui qui puisse en tirer parti. Quoi qu'il en soit, on croit pouvoir assurer sans témérité que l'Ouvrage, tel qu'il est, passera aux siecles reculés.

L'Année qui suivit la publication du Traité de l'usage des Saignées mérita de nouveaux lauriers à M. Silva. Les plaintes qu'on avoit faites contre sa pratique dans le traitement de la petite vérole épidémique de 1723, n'empêcherent pas le Roi attaqué de cette maladie en 1728 de l'honorer de la même confiance que par le passé, & d'avoir lieu de s'en louer. Depuis ce tems Sa Majesté n'a pris part à la santé de personne, sans souhaiter que M. Silva l'aidât de ses conseils ; & c'est en partie à leur prudence que nous avons obligation des jours

d'un Prince également propre, & destiné, à faire notre bonheur, ou celui de nos neveux.

Le Roi qui partageoit la joie que répandoit dans tout le Roiaume l'heureuse convalescence de Monseigneur le Dauphin, voulant donner à tous ceux qui y avoient contribué des marques de son estime, eut la bonté de leur en laisser le choix. M. Silva, qui avoit rejetté l'honneur qu'on vouloit lui faire en lui présentant une Généalogie qui le fesoit descendre de la Maison de Silva, famille distinguée de Portugal, Roiaume dont il est originaire; qui s'étoit contenté de répondre modestement au Duc de Silva, qui lui avoit marqué dans une Lettre qu'ils étoient parens, que cet honneur le flatteroit infiniment s'il croioit qu'il eut un fondement réel, mais qu'il se bornoit à faire de son mieux pour n'en être pas

indigne ; M. Silva, dis-je, mettant à profit la complaiſance du Roi, ſupplia Sa Majeſté de lui accorder des Lettres de Nobleſſe. Elles furent expédiées pour lui, & ſa poſtérité, au mois de Février 1738. On lui donna pour armes un écu d'azur, un dauphin d'argent, & une bordure d'or, ſemée de fleurs de lis d'azur, cet écu timbré d'un caſque de profil, & orné de ſes lambrequins d'or, d'azur, & d'argent.

C'eſt de ce titre autentique que ſont tirés les principaux traits que contiennent ces Mémoires. Ces Lettres rappellent encore entre autres choſes honorables à M. Silva que pluſieurs Souverains de l'Europe l'ont honoré de leur confiance, & ont toujours éprouvé combien il en étoit digne ; que né avec les plus heureuſes diſpoſitions cultivées par une étude aſſidue, & un travail

ſans relâche, il en a fait depuis trente-cinq ans reſſentir les avantages au Public ; que, jaloux de multiplier ſes ſecours, il a formé des ſujets qui commencent à partager avec lui cette confiance générale qu'il a ſi juſtement acquiſe.

Il n'y a rien dans ces éloges que le Public ne ſache parfaitement, ſi ce n'eſt le nom des Princes Souverains qui ont honoré M. Silva de leur confiance. On a remarqué ci-devant qu'il fut appellé à Munich par l'Electeur de Baviere ; on ajoutera ici que S. A. R. Monſeigneur le Duc de Lorraine lui fit l'honneur de le conſulter, & que la Czarine Catherine le ſouhaita pour ſon premier Médecin, & lui fit propoſer des avantages aſſez conſidérables pour tenter une perſonne moins attachée que lui à la Famille Roiale, & au Païs auquel

il devoit sa naissance, sa réputation, & sa fortune.

Quelque versé que fut M. Silva dans la connoissance de l'Anatomie, de la Chimie, de la Pharmacie, &c. comme ses occupations ne lui laissoient que le tems de profiter des découvertes des autres, dont il paioit souvent la confidence par les conséquences lumineuses qu'il en tiroit, & qu'il ne vouloit point entrer dans une Compagnie sans remplir les obligations que contractent ceux qui la composent, il jugea que ses occupations lui fermoient l'entrée des compagnies savantes, qui, sans bannir les raisonnemens qu'elles se font une loi de ne point adopter, se restraignent à amasser des faits certains, & averés qui leur servent de degrés pour monter au sanctuaire de la Nature. Il ne goûta pas davantage, par la même raison, la pro-

poſition que lui fit M. l'Abbé Bignon de le faire aſſocier à l'Académie des Inſcriptions. Il ne lui reſtoit que l'Académie Françoiſe, dont les occupations lui parurent moins incompatibles avec les ſiennes ; mais le peu de rapport qu'il trouva entre l'objet de cette Compagnie, & celui qu'un Médecin doit ſe propoſer, lui fit bientôt perdre de vûe ce projet. Il ſeroit donc mort ſans participer aux honneurs littéraires qu'il méritoit à tant de titres, ſi l'Académie des Belles-Lettres, Sciences, & Arts, établie à Bordeaux, ne l'eut adopté en qualité de Médecin aſſocié. Et il en étoit tems : car ſa mort ſuivit de près la délibération de cette Compagnie qui eſt du 14 Janvier 1742. Il étoit dans ſa ſoixante & uniéme année.

L'étendue de ſes connoiſſances recevoit un nouveau mérite d'une éloquence naturelle qui lui feſoit

toujours trouver les termes les plus propres, & les tours les plus heureux, pour rendre ses pensées; avantage également propre à se rendre aimable aux personnes en santé, & à consoler les Malades, en ranimant leur courage, & fesant renaître l'espérance dans les cœurs abbatus. Ses occupations ne l'empêchoient point, du moins dans les derniers tems, où il s'étoit borné à un certain nombre de malades, de chercher les occasions de remplir tous les jours des devoirs que l'Eglise a restraîns aux Fêtes, & aux Dimanches, & lui fournissoient les moiens de répandre dans le sein des pauvres des charités d'autant plus estimables, qu'ils n'en ont connu la source que quand elle a cessé de couler pour eux.

M. Silva a laissé une fortune avantageuse à deux enfans qui lui sont restés d'un plus grand nom-

bre ; M. Adrien-Clément Silva, Conſeiller au Grand Conſeil, & Dame Silva, mariée à M. Renard de Rouffiac, Receveur Général des Finances.

On prie les Lecteurs, en finiſſant ces Mémoires, de n'en point juger par comparaiſon avec l'Eloge hiſtorique de M. Chirac, qui les précede ; & d'avoir quelque indulgence pour un Auteur qui ne peut ſe mettre à côté de M. de Fontenelle que par un ſentiment de modeſtie.

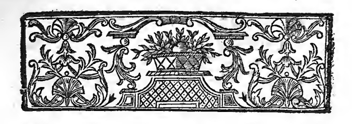


OBSERVATIONS

SUR

LA PETITE *VEROLE.*

Par M. Jean-Baptiste SILVA, Médecin Consultant du Roy, & Premier de S. A. S. Monseigneur le Duc.



OBSERVATIONS

SUR

LA PETITE

VEROLE.



IL y auroit une imprudente témérité de ſoutenir qu'une ſeule méthode peut guérir les petites veroles, s'il eſt vrai que cette maladie ait des différences qu'il eſt preſque impoſſible de déterminer ; or les obſervations qu'on n'a eu que trop d'occaſions de faire cette année, ne laiſſent aucun lieu d'en douter.

En effet il y a des diverſités très-marquées, & par rapport au prélude de cette maladie ; & par rapport à ſes eſpeces, quand elle ſe montre ; enfin eu égard aux accidens qui l'accompagnent dans tous ſes tems.

Quoique la fievre qui précéde l'éruption puiſſe avoir autant de ſymptomes qu'il y a de maladies qui peuvent affliger le corps humain, il y a pourtant cette année cinq façons dont ſe fait ordinairement leur combinaiſon.

Dans les uns la fievre eſt mediocre, les battemens du pouls ne ſont pas reguliers, la chaleur de la peau eſt moindre que dans une fievre tierce ordinaire; mais le malade a des maux de reins inſupportables, qui, étant accompagnés de vomiſſemens fréquens, en impoſeroient pour des douleurs nephretiques, ſi le cours des urines n'étoit pas abondant. Dans ceux-là l'éruption ſe fait ſur la fin du troiſiéme.

D'autres malades ont des douleurs de tête inſupportables; ils ne peuvent ſoutenir la lumiere; ils ont les yeux étincelans, & fort rouges; ils ont des ſaignemens de nez; la chaleur de la peau eſt ardente; enfin quand le deuxiéme jour eſt venu, le delire eſt de la partie, juſqu'à ce qu'une ſueur abondante annonce, & amene l'éruption,

On remarque dans les autres une tête pesante, un penchant au sommeil dont ils ne s'apperçoivent pas; le pouls est dur & plein, mais peu frequent; les ïeux n'ont point leur éclat naturel, & sont fort mornes, & éteints; les malades sont dans un accablement qui les oblige de demeurer dans la place où ils se trouvent; ils ont des bruits dans les oreilles; ils parlent tout bas dans leur assoupissement; leurs urines sont claires; le ventre est libre, & il coule presque sans qu'il le sentent.

D'autres (c'est principalement les enfans) dès le premier moment de leur fievre, ont des mouvemens convulsifs très-remarquables; sont dans un assoupissement presque lethargique; ont le pouls petit, & très-inegal; le ventre tendu, & sans douleur. Ces accidens augmentent le second jour. Leur corps se couvre alors d'une sueur qui continue à être abondante, sans être chaude; la peau devient rude, & inegale; l'ébauche de quelques boutons promet l'éruption; mais les malades succombent souvent dans cet effort inutile de la nature.

Enfin il y a une cinquiéme eſpece où le malade ne ſent point de fievre ; il ſe trouve ſeulement mal à la gorge, & fort alteré. Dans ceux-là l'érup-tion ſe fait très-bruſquement, & elle eſt preſque parfaite dans douze heures, quoiqu'abondante.

Les eſpeces de petites veroles qui ont eu des preludes ſi differens, ont des accidens differens dans leurs cours, & ſe terminent auſſi diverſement les unes des autres ; mais celles qui ſont d'une même ſorte le ſont d'une maniere aſſez ſemblable.

Pour ce qui eſt des eſpeces de petite verole, quand elle paroît ſur la peau, elles ſont en très-grand nombre ; car outre la diviſion generale, & commune, en confluente & diſcrete, il y en a encore de pluſieurs ſortes de l'une & de l'autre eſpece. Ces differences ſe tirent de la couleur, ou de la figure des puſtules, ou de l'état du corps de la peau qui occupe les intervalles des grains, ou enfin du tems où arrive leur maturité.

En effet il y a des boutons qui ſont d'un rouge aſſez animé ; il y en a qui demeurent toujours remplis d'une li-

queur claire, & criſtalline; il en eſt dont il ne ſort rien quand on les ouvre; il en eſt des noirs; il y en a, qui, en meuriſſant, au lieu de ſe remplir d'une liqueur laiteuſe, ſont tendus par une matiere verdâtre; enfin il y en a qui ſont entourés d'un cercle rouge, d'autres d'un cercle violet, d'autres enfin d'un cercle noir. Des boutons noirs, il en vient de deux ſortes, ou de ceux qui n'ont cette couleur que par la preſence du ſang qui s'eſt mêlé à la liqueur qui tend les puſtules, ou d'autres qui ſont tels par une eryſipele gangreneuſe du tiſſu propre de la peau.

Il n'y a pas une difference moins notable dans la figure que dans la couleur des boutons. Elle eſt ordinairement ou pyramidale, ou ronde; quelquefois ils ſont plats, triangulaires, octogones, trapezoïdes; & ſouvent l'endroit de la pointe, loin d'être plus élevé que le reſte des grains, eſt comme enfoncé dans le centre, & la circonference forme alors une eſpece de bourlet: ces boutons reſſemblent à des ombilics.

L'état de la peau qui eſt dans l'in-

tervalle des puſtules, n'eſt pas le même dans tous les cas. Il y en a où la peau conſerve ſa couleur naturelle ; il y en a où elle eſt d'un rouge éryſipelateux. Il en eſt de parſemée de taches pourpreuſes ; dans d'autres des marques de rougeole boutonnée accompagnent les boutons ; enfin l'*Herpes miliaris* couvre la peau dans les endroits que la petite verole laiſſe libres. Dans quelques ſujets la peau eſt tendue douloureuſement ſans avoir acquis de gonflement ; dans d'autres enfin elle eſt bourſoufflée avec une eſpece d'œdeme phlegmoneux.

La maturité des grains n'arrive pas dans tous les ſujets le même jour après l'éruption. Il eſt des petites veroles où la ſuppuration commence du trois au quatre ; à d'autres le ſix ; à d'autres le neuf ; à d'autres les boutons blanchiſſent dès qu'ils ont parû ; enfin on en voit qui ſeichent, & fletriſſent en ſortant ; même plutôt que cela ne s'obſerve dans la petite verole volante.

Pour ce qui eſt des accidens qui accompagnent la petite verole, ils ſont très-differens ſelon les eſpeces. Dans

les uns la fievre cesse totalement après l'éruption, pour ne paroître que dans le tems de la suppuration; dans les autres la fievre subsiste, l'éruption étant parfaite. Le premier arrive dans les discrettes simples, le deuxiéme se remarque dans les confluentes. Or la fievre que la sortie des boutons n'emporte pas est du genre des continues simples, ou des doubles tierces, ou enfin des malignes.

Dans quelques sujets il y a une moiteur médiocre qui se soutient dans tout le cours de la maladie; dans d'autres la peau est seiche, & rude; dans quelques-uns il y a une sueur abondante, grasse, & puante, qui continue pendant tout le mal.

Dans plusieurs le ventre est serré; dans d'autres il est lâche. Or il y a quatre sortes d'évacuations qu'on peut observer; ou d'une matiere claire, cruë, & d'une odeur aigre; ou d'une matiere sereuse, très-puante, couverte d'une pellicule grasse; ou un écoulement d'humeurs glaireuses mélées avec le sang, parsemé de filets, & qui ne vient qu'avec douleur & irritation; ou enfin d'une matiere bi-

lieuſe, aſſez épaiſſe, & d'une odeur qui n'a rien de cadavereux.

Dans quelques-uns les urines repondent à la quantité de la boiſſon; quelquefois la quantité des urines eſt fort médiocre, & elles ſont fort rouges, bourbeuſes, & briquettées; dans certains elles ont leur couleur naturelle, & elles obligent les malades à ſe preſenter à tous momens, & à n'en rendre que quelques gouttes; dans d'autres enfin elles ſont très-claires, & ſurpaſſent de beaucoup la quantité de la boiſſon.

Dans les petites veroles confluentes principalement, il arrive des hemorrhagies, même dans les ſujets qui ne ſont pas plethoriques, & qui ont été bien ſaignés avant l'éruption. Or le ſang ſort, ou pur, après avoir crevé quelques vaiſſeaux, & cela fait les ſaignemens de nez; alors le ſang après s'être refroidi conſerve ſa conſiſtence; ou bien il arrive qu'il s'échappe avec les liqueurs qui ſe ſeparent dans les glandes, comme quand il ſort intimement mêlé avec les urines, les matieres fécales, la ſalive, & même les ſueurs; & dans ce cas il

ressemble à la lavûre de chair. Ces derniers accidens arrivent pour l'ordinaire dans la suppuration.

Le delire precede l'éruption dans quelques especes, & subsiste même quand elle est faite, ou bien il ne vient que quand la peau est déja chargée de boutons. Le premier de ces delires, ou est accompagné d'une violente fievre, ou n'est joint qu'à une fievre mediocre; l'un & l'autre, ou est continuel, & permanent, ou periodique, ne revenant qu'à des heures marquées; enfin il est avec assoupissement, ou avec vive agitation, & insomnie. La seconde espece arrive d'abord après l'éruption; ou bien il survient seulement dans le tems de la suppuration, & cela, ou avec mouvemens convulsifs, ou sans mouvemens convulsifs, dans des sujets extremement vifs, ou à des gens d'un autre temperament.

L'assoupissement est moins commun dans la petite verole que ne l'est la rêverie. On en observe pourtant de deux sortes, sçavoir celui qui est joint à une rêverie obscure, & un oubli de ce qu'on vient de dire, ou celui

qui eſt un ſommeil profond dont les malades s'éveillent en ſurſaut. Dans les premiers la fievre eſt mediocre, la langue eſt humide, les urines claires fort abondantes, & les larmes coulent involontairement; dans l'autre la peau eſt brûlante, la langue eſt ſeiche, les urines ſont troubles comme celles des chevaux, ou bien claires, & très-ardentes, le globe de l'œil rouge, & la fievre aſſez vive.

La rougeur des ïeux merite de l'attention, moins par rapport à la neceſſité de conſerver l'organe de la vûë, que par ce qu'elle eſt un accident, qui en ſuppoſe, ou en annonce d'autres. Elle eſt de trois ſortes, ou elle a été precedée d'un grand écoulement de larmes, qu'on ſent chaudes, & piquantes; ou elle eſt cauſée par quelque grain qui eſt dans le globe de l'œil; ou elle eſt ſans l'une ni l'autre de ces circonſtances. Dans cette derniere eſpece les malades ont infiniment plus de peine à ſupporter la lumiere, quoique l'inflammation paroiſſe mediocre; ils clignottent ſouvent, ou ils croyent voir des bluettes

de feu, quoiqu'ils n'en apperçoivent pas effectivement.

Les mouvemens convulsifs ne sont pas un accident bien rare dans cette maladie. Ils sont avec delire, ou sans delire; dans le sommeil, ou pendant la veille; avec une grande douleur de tête, ou sans douleur; dans le premier, ou le second jour de l'éruption, ou dans la suppuration; dans quelques parties du corps, ou dans plusieurs.

La salivation arrive plus souvent dans les confluentes que dans les discrettes. Je l'ai pourtant observée quelquefois dans celles-ci. Elle vient dès les premiers jours de la maladie, ou le six, ou le sept.

La seicheresse, & la noirceur, des levres, & de la langue, ne doit pas être passée sous silence. Or elle se trouve dans quatre circonstances; sçavoir dans ceux qui ont beaucoup de grains dans l'interieur des narines, dans des sujets qui ont un grand cours de ventre, dans ceux qui ont une violente fievre, ou dans des malades qui ne sont dans aucun de ces trois cas.

La difficulté d'avaler est un symp-

tome assez ordinaire, & dont la plûpart des malades se plaignent. Quand elle est fort considerable, elle demande une attention particuliere, tant pour le prognostic, que pour la cure. Elle est de quatre especes; ou elle vient de la seicheresse excessive de la racine de la langue, & de l'entrée du gozier; ou elle dépend d'un tas de boutons amoncelés, qui en diminuent le calibre; ou d'une vraie inflammation des amygdales, dont le volume est très-sensiblement apparent, aussi bien que l'inflammation des muscles qui servent à la deglutition est fort manifeste; ou enfin elle est jointe à un serrement excessif de la gorge avec une grosseur exterieure à la tête de la trachée-artere. Alors les malades se sentent comme étranglés, & sont dans le même état que les femmes hysteriques.

La difficulté de respirer est assez souvent de la partie dans la petite verole. On en remarque de plusieurs especes. Ou elle est accompagnée de toux forte, seiche, & frequente; ou de crachement d'un sang écumeux; ou de pesanteur considerable à la poi-

trine, avec palpitation de cœur, bâillemens, & ſoupirs reiterés, ou d'un gonflement d'eſtomac, & d'expulſion de vents par la bouche ; ou d'efforts violens pour prendre l'air, avec ſoulevement alternatif, bruſque, & ſenſible, de l'abdomen ; ce qu'on appelle communement reſpirer du ventre. Dans ce dernier cas l'air entre dans la poitrine en produiſant un ſon aigre, & un bruit perçant.

Prognoſtic general.

Voilà un denombrement aſſez exact des preludes des petites veroles, des differentes eſpeces de cette maladie, des circonſtances, & des accidens, qui l'accompagnent dans tous ſes tems ; il ne me reſte plus qu'à parler du prognoſtic fondé ſur ce que j'ai obſervé avec attention.

En general les enfans gueriſſent le plus ſouvent, quoiqu'il en meure pluſieurs, principalement de ceux à qui on ne fait rien au commencement. Les pituiteux ſont plus heureux que les bilieux ; les ſanguins que les melancholiques ; ceux qui ont l'eſprit

tranquille ſur l'evenement, & qui ne s'obſervent pas trop ſcrupuleuſement, ont un avantage ſur les autres; les hommes ſages & ſobres rechappent plus ſouvent que les femmes qui menent même une vie reglée, parce que la perte de ſang par les voyes naturelles leur eſt plus ordinaire que l'hemorrhagie par le nez aux hommes. D'ailleurs la ſuppreſſion de leurs mois leur eſt encore plus funeſte. Ceux qui ont bu beaucoup de liqueurs ſpiritueuſes riſquent infiniment; ceux qui ont coutume de paſſer les nuits à veiller, courent bien du danger. Ceux qui ont le col court, & la tête fort groſſe, periſſent ordinairement dans l'aſſoupiſſement. Les gourmands payent cherement leurs plaiſirs paſſés. Les ſujets fort gras ſuccombent plus ſouvent que les gens d'un embonpoint mediocre. Les ſcorbutiques tombent dans des pertes de ſang qui terminent malheureuſement leurs jours. Les dartreux ſont cruellement tourmentés par des demangeaiſons, & ont une eryſipele à la peau qui ajoute au danger de la petite verole.

Prognostic sur les preludes.

La petite verole (*a*) dont le prelude a été décrit en premier lieu, est moins fâcheuse que celle qui a été precedée de violente douleur à la tête ; & celle-ci est moins funeste que celle où il y a eu de l'assoupissement. La quatriéme espece est presque toujours mortelle. J'en ai vû trois qui ont peri avant l'éruption parfaite ; ce qui a dementi, à la face de plusieurs Medecins, l'observation qu'on a donnée comme constante, qu'il n'arrive jamais de mourir avant l'éruption. La cinquiéme est pleine de danger, tant par l'impossibilité de placer les remedes generaux avant l'éruption, que par le nombre des grains, & leur caractere.

Prognostic sur la couleur.

La petite verole (*b*) d'un rouge in-

(*a*) M. de la Faye, Gentilhomme de l'Académie de M. de Lompré, le fils de M. Aubry, le fils de M. Callelous Chirurgien, Mrs de Canny, & l'Abbé Mallé, n'ont que trop vérifié le Prognostic.

(*b*) Made d'Armenonville. M. d'Angennes.

carnat eſt la bonne. La criſtalline ne ſuppure jamais que très-imparfaitement ; elle a une fievre qui ſe ſoutient long-tems, & qui eſt preſque toujours maligne ; ainſi elle a deux dangers pour un. Celle d'un rouge écarlatte, ou de couleur de feu, eſt ordinairement perilleuſe. Les boutons noirs, s'ils ſont remplis de ſang, ſuppoſent un ſang qui bout juſqu'à crever les vaiſſeaux qui aboutiſſent aux puſtules ; ou ils ſont l'effet d'un ſang fondu, ſalé, & diſſout ; ce qui n'eſt jamais ſans un grand riſque. Si la noirceur eſt gangreneuſe, elle eſt ordinairement ſans reſſource. Les boutons qui, étant ouverts, ne laiſſent échapper aucune liqueur, ſont le preſage d'une mort certaine. Le pus verdâtre, étant vitriolique, & corroſif, ſuppoſe un ſang d'un mauvais caractere ; ainſi la petite verole, où il eſt de cette couleur, eſt accompagnée de ſymptomes formidables. Le cercle noir, ou violet, fait que la maladie a en même tems le danger de la petite verole, du pourpre, ou de l'anthrax.

Prognostic sur la figure.

La figure pyramidale, ou la ronde, sont les plus salutaires. La figure irreguliere, est la plus dangereuse. Les boutons plats doivent toujours tenir dans la crainte, & dans la defiance. Ceux qui ressemblent à l'ombilic sont encore plus dangereux que ceux qui sont simplement plats.

Prognostic sur la maturité.

La suppuration qui commence dès le troisiéme jour est très-suspécte pour l'évenement, les malades perissent le cinq plutôt que le sept, ou le neuf, & cela dans l'hemorrhagie. Celle qui vient du cinq au six est la meilleure. Celle où les boutons ne changent de couleur que le huit ou le neuf, a du danger jusqu'au dix-sept, à moins que le ptyalisme ne commence avec la suppuration, & que cela n'arrive à des pituiteux. Quand les boutons seichent d'abord après qu'ils sont sortis, c'en est fait du malade, hors qu'il ne lui survienne un grand dé-

voiement d'une ſeroſité bilieuſe. Je n'ai même vû que des enfans qui ayent trouvé une reſſource ſuffiſante dans cette évacuation.

Prognoſtic ſur l'état de la peau.

Celle où la peau conſerve ſa couleur ordinaire, eſt la meilleure, toutes choſes étant égales. Celle où il y a un eryſipele eſt funeſte, parce que le tiſſu de la peau ſe gangrene dans le tems de la ſuppuration. Le pourpre étant très-dangereux par lui-même, quand il ſe trouve ſur la peau dans le tems de la petite verole, celle-ci doit être pernicieuſe. La rougeole occupant les ſeuls endroits de la peau par où la tranſpiration peut encore ſe faire, il s'enſuit que lorſque les deux maladies paroiſſent en même-tems, l'humeur de la tranſpiration ne trouve plus d'iſſue ; ainſi la peau eſt plus ſeiche, plus tendue, & plus douloureuſe, & par conſequent elle prête plus mal-aiſément pour le gonflement des puſtules, ce qui eſt un grand inconvenient. D'ailleurs il arrive dans le ſang tous les deſordres que l'inter-

ception presque totale de la transpiration peut produire. Une toux insupportable, & de grands crachemens de sang, sont les accidens que j'ai vû arriver souvent. *L'herpes miliaris* se rencontre avec la petite verole plus souvent qu'aucune autre éruption. La serosité qui la produit, s'irrite extrêmêment par les plus legers cordiaux, & excite alors une chaleur brûlante à la peau avec demangeaison, inquiétude, ou douleur aiguë. La fievre alors s'allume vivement. Ainsi cette maladie est d'autant plus fâcheuse, qu'elle gêne de plus en plus le cours du sang dans les vaisseaux de la peau, & que cet accident est un signe que l'humeur de la petite verole est aisée à s'enflammer; ce qui n'est pas sans consequence, puisque cela suppose un sang du même caractere.

La tension douloureuse de la peau (c) (principalement au visage) qui fait qu'elle resiste durement à la compression du doigt, qui arrive dès le

(c) M. le Marquis de Cany. M. l'Abbé Mallé. Madame d'Armenonville. M. d'Argennes.

premier jour de l'éruption, & où la peau est extrêmement luisante sans être humide, est presque toujours d'un mauvais presage.

Le gonflement de la peau avec une espece de mollesse, mais sans flaccidité, & qui survient vers le tems de la suppuration, est un signe favorable.

Prognostic sur la fievre.

Si d'abord après l'éruption la fievre cesse pour ne reparoître que dans le tems de la suppuration, la petite verole se termine heureusement. S'il reste une fievre continue simple, on doit demeurer dans la défiance; une fievre intermittente est moins fâcheuse. La fievre maligne accompagne plus souvent les confluentes que les discrettes; elle est très-dangereuse dans les premieres, & presque toujours mortelle (*d*); elle n'est pas exemte de danger dans les discrettes.

(*d*) Madame de la Feuillade. Madame d'Olonne.

Prognostic sur la sueur.

Une douce moiteur, qui dure tout le tems de la maladie, promet, & amene, un heureux succès. Une sueur abondante, & grasse, qui subsiste dans le cours de la petite verole, doit intimider le Médecin. La seicheresse constante de la peau ne s'observe pas dans les malades qui guerissent; jamais les boutons ne s'élevent, & ne s'arrondissent dans cette occasion.

Prognostic sur le cours de ventre.

Le flux de ventre dans les enfans leur tient lieu de la salivation; c'est une observation de Sydenham que j'ai vérifiée cette année. Le devoiement de matiere cruë, & verdâtre, est très-facheux, & ne se rencontre gueres que dans la fievre maligne. Lorsque les humeurs sont grasses, & d'une odeur insupportable, les parties s'affaissent, la petite verole s'applatit, & le sang tombe dans une fonte mortelle. Les déjections dysenteriques, si le ventre n'est pas tendu douloureu-

ſement, ſe gueriſſent par les ſimples lavemens adouciſſans ; ainſi elles n'ont rien de formidable. L'écoulement d'une bile qui a de la conſiſtence, loin de mettre le malade en danger, lui ſauve la tête ; & on ne doit craindre dans ce cas que la ſuppreſſion de cette évacuation (*e*) ; les glandes des inteſtins ſuppléent à celles de la peau qui ſont engorgées.

Prognoſtic ſur les urines.

Comme dans la petite verole la ſeroſité du ſang ne peut s'échapper que difficilement par les pores de la peau, elle doit ſe ſéparer plus copieuſement par les reins ; ainſi, malgré la fievre, la quantité des urines répond à celle de la boiſſon quand tout ſe paſſe heureuſement, & cette proportion eſt d'un bon preſage. Si la quantité des urines eſt exceſſive, elle dépouille le ſang du vehicule dont il a beſoin, & pour rouler librement, & pour dé-

(*e*) Mademoiſelle Clairet. M. Marant. Mademoiſelle * * * m'en ont convaincus nouvellement.

tremper ses sels qui sont très-piquans, toutes les fois qu'il y a de la fievre, & que la transpiration ne va pas son train. Aussi cette abondance subite d'urine a trompé plus d'une fois l'esperance des assistans.

Les envies frequentes d'uriner, qui ne sont suivies que d'un petit jet d'urine très-chaude, & fort rouge, menacent d'une inflammation de vessie, & d'une suppression totale d'urine. Le transport au cerveau *(f)* suit de près les urines troubles, & bourbeuses, telles qu'on les voit dans les hydropiques.

Prognostic sur l'hemorrhagie.

Les pertes de sang par les voies naturelles, si elles arrivent dans les intervalles des regles *(g)* sont moins

---

(f) Mademoiselle Volvir. Madame de la Riviere. M. Parfait, Mousquetaire. M. le Duc d'Olonne. Mademoiselle le Fourny. Madame d'Armenonville. Mademoiselle de Gauffres.

(g) Madame la Duchesse d'Olonne a été dans la premiere circonstance.

dangereuſes que le flux immoderé des menſtruës (h).

La ſuppreſſion des mois eſt ſuivie d'une difficulté de reſpirer ſuffocante, ou de l'embarras de la tête.

L'hemorrhagie, où le ſang eſt d'une conſiſtence ordinaire, eſt médiocrement à craindre ; celle où il ſort pêlemêle avec les divers recremens, ou excremens du corps (i), eſt ſuivie d'une mort prochaine.

Prognoſtic ſur le delire.

Celui qui a commencé avant l'éruption, & qui continue quand elle eſt faite, eſt infiniment plus dangereux, que le delire qui ne ſurvient que dans le tems de la ſuppuration.

Celui qui ſuccede immediatement à l'éruption, n'étant pas l'effet de la violence de la fievre, qui dans ces

(h) Madame de la Feuillade a péri dans l'autre.

(i) M. de Beuvron, Madame le Breſſaut, M. Bouſc, Auditeur des Comptes, & trois autres Malades qui m'ont fait appeller, m'ont fait voir de quelle conſéquence eſt ce terrible accident.

jours-là eſt moindre que dans tout le tems de la maladie, ne dépendant pas non plus de l'humeur de la petite verole, qui eſt alors dépoſée ſur la peau, fait craindre un dépôt dans le cerveau.

La rêverie qui ne vient que dans la ſuppuration eſt la moins formidable de ces trois eſpeces, ſur tout ſi la fievre eſt fort vive; parce que la formation du pus, & la fievre, peuvent ſeules les produire ſans vice local dans le cerveau.

Parler ſans ordre dans le ſommeil eſt d'une bien moindre conſequence, que l'égarement de la raiſon qu'on obſerve pendant la veille.

Les mouvemens convulſifs qui accompagnent le delire, font craindre juſtement l'inflammation des meninges. Cela eſt encore plus effraïant, ſi cela a été precedé d'un violent battement des arteres carotides, ou d'une rougeur aux ïeux, qui, quoique médiocre, empêchoit le malade de ſupporter la lumiere, ou enfin ſi l'on a eu une grande ſurdité dès le commencement de la maladie. Il y a des ſujets ſi vifs, qu'un accès de fievre tierce

trouble leurs idées ; ainsi la rêverie qui survient à des personnes de ce caractere ne conclut rien pour le danger.

Prognostic sur l'assoupissement.

Cet accident menace toujours beaucoup la vie du malade ; car il ne se rencontre pas sans fievre maligne.

Celui qui est avec un delire obscur, un oubli de ce qu'on vient de dire, & une extrême dilatation de la prunelle, outre qu'il fait redouter une effusion de serosité sur le cerveau, empêche le progrès de la petite verole, & principalement la suppuration ; enfin il mene à une suppression d'urine qu'on est obligé de vuider plusieurs fois par jour avec la sonde.

L'assoupissement avec violente fievre, & rougeur aux ïeux, a tout le danger de l'inflammation de la substance du cerveau ; sur-tout si l'on remarque une roideur considerable aux tendons des poignets, si la rêverie a precedé l'assoupissement, & si l'on observe de l'inégalité dans les pulsations des arteres.

Prognostic sur les mouvemens convulsifs.

Ceux qui sont avec delire, precedés par une vive douleur de tête, & dans differens endroits du corps, sont très-dangereux. Ceux qui arrivent d'abord après l'éruption, dans le tems que le malade est éveillé, & qui interessent la déglutition, ou la respiration, sont funestes; ceux qu'on observe pendant la suppuration sont moins formidables (*k*).

Je n'ai pas vû de malades avec de vraies convulsions rechapper de la petite verole, hors deux enfans à la mammelle, à qui cet accident étoit causé par une matiere d'un verd noir, dont je procurai l'évacuation très-utilement; car d'abord après ces copieuses déjections, un calme heureux succeda à une agitation tumultueuse.

Prognostic sur la rougeur des ïeux.

L'écoulement abondant des larmes brulantes, qui cause quelquefois la

(*k*) Monseigneur le Duc.

rougeur très-éclatante de tout le globe de l'œil, ſuppoſe des liqueurs d'une acrimonie affreuſe, capable de porter de l'irritation, & de l'inflammation, dans les parties internes. La rougeur qui ſe fait remarquer inegalement dans les deux ïeux, qui eſt mediocre en apparence, mais qui empêche le malade de ſupporter la lumiere, eſt un avant-coureur de rêverie, de convulſion, ou d'aſſoupiſſement; ainſi il faut craindre dans le cerveau un embarras conſiderable, qui eſt ordinairement mortel (*l*).

La difficulté de ſoutenir le grand jour, quoique les ïeux ne ſoient pas rouges, eſt accompagnée des mêmes dangers.

Prognoſtic ſur la difficulté d'avaler.

Celle qui vient d'une ſeichereſſe extrême du goſier eſt un ſymptome de fievre maligne; on en doit faire par conſequent le même prognoſtic.

(*l*) M. le Marquis de Rotelin, M. d'Angennes, Madame d'Armenonville en ont fait la triſte expérience.

Quand elle dépend de la quantité des grains amoncelés vers le cercle charnu de la luette, quoiqu'elle ne soit pas funeste par rapport à sa cause, elle peut le devenir par la durée, cet accident subsistant jusqu'à ce que la suppuration des pustules soit achevée. Ainsi le malade périt privé de médicamens, de boisson, & de nourriture.

La difficulté d'avaler qui se trouve sans aucune inflammation apparente de la gorge, & dans laquelle le malade se sent le gosier serré comme si on l'étrangloit, est très-pernicieuse; car elle dépend de la convulsion des muscles qui servent à la déglutition; or si toutes les convulsions dans cette maladie sont pleines de danger, de quelle consequence doit-être celle qui interrompt une fonction si importante? Ainsi on doit désesperer du sort du malade, hors que cet accident ne soit passager, ou qu'il ne se rencontre dans des femmes hysteriques.

Prognostic sur la seicheresse de la langue.

La salivation étant un signe favorable dans les petites veroles, selon

l'obſervation de tous les praticiens ; il s'enſuit que la ſeichereſſe de la langue eſt toujours dangereuſe , & la noirceur encore plus.

Celle qui dépend d'une fievre maligne en a tout le danger. Celle qui eſt l'effet d'un grand dévoiement ſereux avec une violente fievre , & une aridité brûlante à la peau , mene ordinairement à une fin tragique.

Prognoſtic ſur la difficulté de reſpirer.

Celle qui eſt avec une toux violente , & crachement de ſang , & qui ne vient gueres que lorſque la rougeole eſt jointe à la petite verole , eſt un ſymptome ſi redoutable qu'il doit déterminer à agir pour y remedier , ſans avoir égard à la petite verole.

Celle qui eſt avec peſanteur de poitrine , bâillemens frequens , ſoupirs redoublés , palpitation de cœur ; ſi la fievre n'eſt pas conſiderable , ſi la petite verole ſe ſoutient bien , ſi elle arrive à des melancholiques , & qu'elle ſoit accompagnée d'une peur extrême de la mort, eſt un pur effet de vapeurs, & eſt un accident paſſager,

que la terreur, & la crainte ont fait naître; & par conséquent ne doit pas réellement allarmer le Médecin.

Celle où l'on respire comme on dit, du ventre, & avec effort subit, est convulsive, & devance la mort de quelques heures.

Cure.

Comme dans la petite verole il y a inflammation dans presque toute l'étendue de la peau, je me sers du remede des inflammations, je veux dire de la saignée; & parce que les glandes de la peau sont necessairement embarrassées, il faut que la transpiration ne se fasse qu'imparfaitement: or la transpiration étant une évacuation très-abondante, selon le calcul exact de Sanctorius, il faut que le sang demeure surchargé d'une humeur qui occupe beaucoup d'espace par sa quantité; ainsi les vaisseaux sanguins se trouveront plus tendus qu'à l'ordinaire, de tout le volume que la transpiration retenue doit occuper; & par conséquent la necessité de diminuer la quantité du sang, afin qu'il ne creve

pas ſes tuïaux, m'a paru indiſpenſable. D'ailleurs comme il n'eſt pas poſſible de douter que la fievre qui ſurvient dans la ſuppuration ne double au moins le volume des liqueurs, il me paroît important de mettre d'abord le ſang au large, afin que le calibre des vaiſſeaux ſoit ſuffiſant pour le contenir alors. Cela fait que dans le prélude je fais ſaigner mes malades pluſieurs fois en très-peu de tems. J'en ai même vû, qui, malgré ces précautions, ont eu de frequens ſaignemens de nez dans le cours de la maladie.

Et parce que le delire, l'aſſoupiſſement, & les convulſions, arrivent ſouvent dans la petite verole, & que pour ces accidens on ſe ſert de la ſaignée du pied, utilement, & même par préference, ſoit dans les fievres continues ſimples, ſoit dans les fievres malignes, j'ordonne la ſaignée du pied, dans le tems que je ſoupçonne la petite verole; parce que ces ſymptomes, ne ſont pas moins l'effet de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau dans ce cas-ci, que dans les autres.

Ce n'eſt pas tout ; on obſerve qu'il y a plus de boutons au viſage, & à tout l'extérieur de la tête, que dans une pareille étendue de la peau de quelqu'autre partie du corps. On ſçait d'ailleurs démonſtrativement que les vaiſſeaux de l'intérieur & de l'extérieur de la tête, ont des communications ſenſibles dans differens endroits ; d'où l'on doit conclure que les vaiſſeaux du cerveau s'étendront plus à proportion que ceux du reſte du corps, par l'empêchement que le ſang trouve à rouler dans ceux de la face ; ainſi s'il y a un endroit où l'on doive craindre que les vaiſſeaux ne crevent, c'eſt dans le cerveau principalement. Cette crainte eſt même fondée ſur ce que l'Anatomie nous apprend, que les vaiſſeaux ſe dépouillent en entrant dans le crâne de leur membrane extérieure, qui eſt la plus forte, & la plus en état de réſiſter aux crevaſſes.

Tout ceci ſe trouve confirmé par l'ouverture de ceux qui ſont morts de la petite verole.

Dans les uns la ſubſtance du cerveau & la moëlle allongée ſe trouvent d'une moleſſe extrême, & comme

réduites en bave. Je l'ai obfervé au cerveau de Madame la Ducheffe d'Olonne, en préfence de Monfieur Molin qui l'avoit vue dans fa maladie.

Dans les autres il y a un épanchement de fang fur la pie-mere, effufion d'une ferofité fanguinolente dans les circonvolutions de la fubftance corticale, & tous fes vaiffeaux font variqueux. J'ai vû très-diftinctement ce fait à l'ouverture de Monfieur de la Faye, de Bordeaux, qui étoit à l'Académie de Monfieur de Lompré. M. Guerin, Chirurgien, fut celui qui l'a ouvert.

Dans d'autres fujets, l'engorgement de tous les vaiffeaux de la tête eft fi exceffif, que la feule incifion des tegumens qui couvrent le crâne, donne lieu à une quantité extraordinaire de fang de s'échapper; & dans ceux-là, le crâne étant fcié avec dextérité, on trouve beaucoup de fang fur la dure-mere, les finus contenant encore plufieurs cuillerées de fang fluide, & de caillots fermes, de la groffeur du doigt, régnans dans toute leur étendue; les veines du cerveau dilatées trois fois au-delà de leur diame-

tre, prêtes à se rompre dans differens endroits, & la substance du cerveau enflammée presque par tout, & d'un rouge très-éclatant; ce que j'ai observé plus d'une fois, & depuis peu sur le cadavre d'un domestique de Monsieur Sirnet Auditeur des Comptes rue saint Dominique Fauxbourg saint Germain. M. Petit, fameux Anatomiste, a fait cette ouverture.

L'état où l'on trouva le cervelet de M. le Comte d'Angennes est une nouvelle preuve qui doit être ajoutée ici. Il y avoit du sang qui avoit écarté sensiblement la pie-mere d'avec la propre substance du cervelet; ce qui faisoit un pompement sensible quand on le pressoit. Les vaisseaux qui sont dans l'intérieur de cette partie, & qui sont, comme on le sçait, très-petits, formoient des especes de lacis, tant ils étoient devenus sensibles par leur dilatation. Le quatriéme ventricule contenoit plus de deux onces d'une serosité sanguinolente; il y avoit même quelques grumeaux du sang qui n'avoit pas été fondu.

La mort inopinée de Mademoiselle Voisin, le vingtiéme jour de la petite

verole, donna lieu d'en chercher la cause dans l'ouverture du cadavre. Une grande partie d'un des lobes du cerveau étoit tombée en suppuration. M. Reneaume doit avoir eu l'honneur de communiquer à M. le Premier Médecin le détail de ce qui s'est trouvé dans le cerveau & le poûmon de M. le Comte de Poitiers. Il y avoit plus de trois palettes de sang épanché dans chacune de ces parties.

Cependant le premier de ces malades avoit été saigné trois fois du bras dans un jour; le second, une fois du bras, & deux du pied, en quinze heures; le troisiéme, une fois du bras, & deux du pied; en vingt-quatre heures, on avoit tiré à M. d'Angennes vingt palettes de sang dans trente heures. Or si l'épanchement du sang dans le cerveau se fait, même malgré la diminution de son volume, combien seroit-il dangereux de négliger ce secours pour s'accommoder au préjugé vulgaire? Aussi me suis-je bien trouvé de l'usage de la saignée dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie. Je pourrois nommer à la fin de cet Ecrit bien des personnes dont la bon-

ne ſanté peut démentir ceux qui par lâcheté contre leurs propres lumieres, ou par une ignorance inveterée, crient ſi haut contre ce remede.

Outre les raiſons que j'ai ſeulement indiquées qui déterminent à ſaigner, j'ai obſervé qu'il revient deux avantages fort conſidérables à ceux qui ſont traités par cette méthode; l'un, que l'éruption ſe fait plus aiſément; l'autre, que la ſuppuration eſt moins orageuſe. La raiſon s'accorde bien avec cette obſervation. En effet la petite verole étant une dépuration du ſang qui ſe fait par voye de filtration, au moyen des glandes de la peau; il s'enſuit évidemment que tout ce qui rendra la ſéparation du levain étranger plus facile ſera très-favorable; or nous ſçavons que moins les glandes ſont étranglées, & gênées, & plus elles ſont en état de laiſſer paſſer les ſucs que le ſang y dépoſe. Nous ne doutons pas d'ailleurs que les vaiſſeaux perdant de leur gonflement par la diminution de la quantité du ſang qu'ils renferment, les glandes de la peau qu'ils environnent ne ſe trouvent moins preſſées, & par conſéquent

plus propres à filtrer. La ſuppuration eſt auſſi moins ſujette aux accidens ; car ils ſont d'autant plus conſidérables que le ſang trouvant alors ſon paſſage très-difficile dans les vaiſſeaux de la peau, qui ſont preſſés par les puſtules, ſe détourne, ou demeure, dans ceux qui traverſent les viſceres ; & s'y engoue, en ſe préſentant en abondance pour paſſer par les capillaires. De-là les difficultés de reſpirer, les douleurs d'entrailles, les inquiétudes, les palpitations de cœur, les inſomnies ; or les ſaignées reitérées ne laiſſant de ſang que ce que les vaiſſeaux intérieurs en peuvent contenir commodément, préviennent les déſordres, que la compreſſion conſidérable des extérieurs ſeroit en état d'occaſionner. Ainſi des malades qui auroient pû guérir ſans être ſaignés, guériront beaucoup plus ſûrement, & moins douloureuſement, en ſuivant cette méthode. D'ailleurs je paſſe ſous ſilence que par ce moyen le nombre des boutons ſera moindre, & par-là la fievre de ſuppuration ; parce que je ſuis obligé d'en parler plus amplement en traitant des purgatifs.

Quand par le moien des ſaignées, & d'un lavage très-abondant, les vaiſſeaux ſont détendus, la chaleur & la ſeichereſſe de la peau moindres, je paſſe aux purgatifs; ſi je n'ai point de ſignes de diſpoſition inflammatoire dans quelque viſcere. L'émétique réuſſit mieux que les minoratifs. Je le donne ſeul, ſi le malade a vomi des matieres vertes, s'il a eu des nauſées qui n'aient pas été inutiles, s'il eſt replet, & grand mangeur. Dans d'autres circonſtances je le mêle aux purgatifs. J'ai remarqué qu'il ſoulage plus, & plus promptement, quand il agit par le vomiſſement, quand-même l'évacuation ne ſeroit pas auſſi grande; & alors l'éruption ſuit de près ſon effet. Pour l'ordinaire elle eſt precedée d'une ſueur chaude, & univerſelle.

Après l'uſage des purgatifs, il faut uſer des remedes généraux.

Ces remedes généraux que j'emploie dès le commencement de la maladie décident plus du ſort du malade que tous ceux qu'on met en uſage après l'éruption; ils ſont néanmoins différens ſelon les eſpeces, & les accidens.

Cette pratique, toute heureuſe & toute raiſonnable qu'elle eſt, a trouvé des cenſeurs, qui, plus attachés aux préjugés de leur éducation, qu'appliqués à obſerver avec exactitude les effets des remedes, ont favoriſé l'erreur publique, au lieu de la combattre. Les ſuccès fréquens ont parlé vainement ; ils ont diminué dans leur eſprit la grandeur de la maladie, pour être en droit de ne ſe point rendre aux expériences réiterées. Ils ont attribué au hazard ces effets authentiques, & les exemples d'un très-petit nombre de cas malheureux leur ont ſervi de preuve pour appuier leur ſentiment, que le vulgaire n'a que trop de penchant à ſuivre. Je puis pourtant aſſûrer que dans le calcul qu'on peut faire des malheureux & de ceux qui ont eu un ſort favorable, ils n'y trouveroient pas leur compte, ſi la bonne foi étoit leur guide ; & je ne puis croire que ſept à huit perſonnes, que leur obſcurité dérobe aux plus exactes recherches, guéries ſans que l'on ait pratiqué ſur elles la bonne médecine, puiſſent entrer en parallele avec un grand nombre de gens connus traités méthodiquement, & avec ſuccès.

En effet comme le danger dans le cours des petites veroles vient, ou du caractere de la fievre qui s'y joint, ou du dévoiement, ou de la grandeur de la fievre même de suppuration qui fait crever quelque vaisseau dans le cerveau, le vomitif doit être d'un grand secours. En effet vuidant bien les premieres voies, on évacue les matieres crues, qui, en passant dans le sang, exciteroient des fievres indépendantes de celle qui accompagne la petite verole, & qui font une complication funeste. Cette même évacuation enleve la miniere des cours de ventre. Elle donne aussi lieu aux nourritures, & aux remedes altérans, dont on doit user, de passer dans les vaisseaux sans contracter dans l'estomac un mauvais caractere. Et parce que la fievre de suppuration est proportionnée au nombre des pustules, qui, ayant intercepté la transpiration, l'obligent d'agiter le sang par son séjour, & qui, en suppurant, transmettent dans le sang une serosité purulente qui le met en fougue, il s'ensuit que la grande évacuation que produit le purgatif ayant entraîné du

ſang dans les inteſtins une abondante liqueur chargée du levain de la petite verole, épargne à la peau un grand dépôt, &, diminuant le nombre des boutons, fait par ce moyen qu'une petite verole qui auroit été confluente n'eſt que diſcrette, ou du moins que la peau eſt ſuffiſante pour recevoir tout le levain dont le ſang doit ſe débarraſſer.

Dans les diſcrettes ſimples où la fievre ceſſe abſolument après l'éruption (*m*), je me contente de faire largement boire les malades, de les tenir aux bouillons clairs ſeulement, &, s'ils ſont agités la nuit, je preſcris une potion purement abſorbante avec quelque gros de ſirop de diacode, & cela vers le tems de la ſuppuration. S'ils ſont d'un temperament vif, & qu'ils aient le ventre trop ſerré, les lavemens de ſimple décoction ſont réitérés tous les jours.

Dans les diſcrettes malignes j'agis, juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit

(*m*) S. A. S. M. le Duc. M. le Vicomte de Paris. La Fille de M. le Marquis de Bethune d'Orval. Trois Filles de M. Houel.

établie (*n*), comme dans la fievre maligne ordinaire; l'émétique seul, & en une fois, ou mêlé aux potions, & donné par cuillerées. Les potions ne contiennent pas de volatils, parce que j'ai observé qu'ils seichent la langue, qu'ils rendent les urines paresseuses, & qu'ils racornissent la peau, ou qu'ils procurent des sueurs colliquatives, aussi dangereuses que l'aridité de la peau. Dans la suppuration, je fais user de sucs d'herbes dépurés.

Dans les confluentes simples (*o*) je redoute les cordiaux, parce que la peau n'est que trop enflammée; j'use de sucs dépurés d'herbes chicoracées, en y mêlant le sel admirable de Glauber qui entretient le cours des urines, qui est encore plus nécessaire que dans les discrettes. Je le mets en dose suffisante pour empêcher le ventre de se ferrer. Il faut que tous les couloirs du corps suppléent au deffaut de la peau,

(*n*) M. le Comte de Fenelon. Mademoiselle de Lesseville. Le Fils de M. Houel. M. le Chevalier de Rezay. M. le Comte de Paris.

(*o*) M. le Duc d'Olonne. M. de Bayat. Mademoiselle Pauly. Mademoiselle Clairet.

qui eſt hors d'état de faire des filtrations ſuffiſantes. Dès le trois, ou le quatre mon malade prend tous les ſoirs un narcotique, qui ne ſuſpend que bien médiocrement la ſalivation, qui ſouvent même n'eſt pas encore commencée, & il procure une legere moitteur qui empêche la grandeur de la fievre, que l'inſomnie & la douleur exciteroient infailliblement. Quand le tems de la ſuppuration approche, au lieu des apozemes ci-deſſus décrits, je me ſers d'une décoction d'orge, où l'on ajoute de l'eſprit de ſouffre juſqu'à une agréable acidité; & ſi la fievre eſt vive, & l'agitation du malade conſidérable, on édulcore les potions avec le ſirop de Nymphea. On y mêle auſſi celui de Diacode au moins une fois dans les vingt-quatre heures, & dans quelques ſujets plus inquiets, je l'ai fait plus ſouvent avec utilité. Ces aigrelets ſe prennent dans l'intervalle des bouillons, auſquels je fais mêler dans le tems de la ſuppuration, quelques cuillerées de crême de ris, ſi l'eſtomac du malade s'en accommode. Si le malade a la tête échauffée, ſi la fievre & la chaleur

ſont violentes, j'ordonne des lavemens d'eau de riviere de quatre heures en quatre heures. Je m'y détermine encore plus volontiers, ſi le malade eſt ſujet aux vapeurs, & ſi les urines ne coulent pas abondamment.

Dans les confluentes malignes (*p*), je fais donner l'émétique tous les deux jours juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit bien établie. Si le pouls eſt petit, j'emploie dans les intervalles la poudre de la Comteſſe de Kenth, qui eſt le cordial le plus actif de tous ceux dont j'ai fait uſer cette année; j'y mêle la poudre de Guttete pour prévenir les mouvemens convulſifs qui n'arrivent que trop ſouvent. Je ſuis fort ſobre ſur les ſomniferes, parce que la tête s'enyvre aiſément, & qu'ils ſuſpendent une eſpece de cours de ventre, qu'il eſt avantageux d'entretenir pendant le cours de la maladie. Si le pouls eſt fort frequent, & la

(*p*) Mademoiſelle Caſſet. M. l'Abbé Sibais. Mademoiſelle le Fourny. Mademoiſelle Selvais. Mademoiſelle du Meſnet. M. de Caſtagnet. M. le Comte d'Angennes. Mademoiſelle de Gauffres.

chaleur âcre & ſeiche, les eaux émulſionées ſont adminiſtrées largement. J'y joins des abſorbans, parce que ſans ce ſecours, elles s'aigriſſent alors dans l'eſtomac, y peſent, & produiſent des vents. Au reſte pour tirer le lait des ſemences, la décoction de bourache, & de chicorée, m'a paru préférable à l'eau commune.

Voilà la maniere générale que j'ai miſe en uſage pour ces quatre eſpeces de petite verole. Mais comme dans tous ces cas il ſurvient divers accidens, qui, ſans changer le caractere de ces maladies, demandent des attentions particulieres, je finirai par rendre compte du parti que je prens dans ces circonſtances difficiles.

Il m'eſt arrivé de voir des malades à qui une fievre double tierce ſe joignoit à celle qui eſt eſſentielle à cette maladie. Ce ſymptome a cela de fâcheux, que le grand redoublement ſe faiſant ſentir le premier, le trois, le cinq, ou le ſeptiéme jour, où, même indépendament de cette complication, la vie eſt fort menacée, l'on court riſque dans ce cas de périr dans le fort d'un redoublement, ſans compter

que

que cette ſorte de fiévre accidentelle, retarde l'éruption, hâte trop, ou rallentit beaucoup la ſuppuration, ce qui eſt un grand inconvénient. Ainſi ſans avoir égard aux boutons qui couvrent la peau, j'attaque cette fiévre intermittente. Si le ſujet n'a pas été d'abord aſſez vuidé (*q*) je le purge bruſquement pour faire prendre immédiatement après une teinture de Quinquina. Mais ſi l'évacuation qui a précedé l'éruption a été complette, ſi le malade n'a ni nauſée, ni cours de ventre, ni rapports, ni gonflement d'eſtomach, je paſſe d'abord au Quinquina, & j'en place aſſez entre la fin d'un redoublement & le commencement d'un autre, pour que je puiſſe m'aſſurer de prévenir l'accès. Pour cet effet je n'en ſuſpens pas même l'uſage dans le jour du petit redoublement, & je donne auſſi une priſe de ſon extrait avant chaque verre de teinture fébrifuge.

(*q*) S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conty. Mademoiſelle de la Peniſiere. Madame la Marquiſe de Brancas.

L'Hemorrhagie (*r*) eſt un de ces accidens effraians qui oblige à prendre des meſures, pour empêcher que le malade n'y ſuccombe. Si elle eſt conſiderable, je ne balance pas dans quelque tems que ce ſoit, de faire ſaigner le malade, & même plus d'une fois. Je fais éteindre le feu, s'il y en a; je ſupprime tous les cordiaux; je diminue le nombre des couvertures; je retranche le beuf des bouillons; je donne l'eau de ris avec la racine de conſoude pour ptiſanne; &, ſi la fiévre eſt vive, je fais prendre une priſe d'émulſions de trois heures en trois heures. Si le ſang ſort en même tems par pluſieurs endroits, & qu'il paroiſſe diſſout, je me ſers, au lieu de ptiſanne, d'une décoction d'orge mondé avec l'eſprit de vitriol, le ſirop de grenade, ſouvent, avec addition de celui de diacode. On donne

(*r*) M. le Marquis de Mailly, ſaignement du nez le quatre. Madame la Marquiſe de ***, ſaignement du nez le ſept. Mademoiſelle Pigeau, grand crachement de ſang le quatre, M. de Bayat, pleuréſie le huit. M. le Chevalier de Blaceu, pleuréſie le trois de l'éruption.

alors, à la place des bouillons à la viande, des cremes de ris, d'orge, de ſeigle, ou de gruau, à l'eau, avec très-peu de ſucre; l'un ou l'autre ſelon le goût du malade, & ſelon la portée de ſon eſtomach.

La diminution du cours des urines (*f*) demande un très-prompt ſecours, parce que l'embarras de la tête ſuit de près cette ſuppreſſion. Quand les urines ſont bourbeuſes, & briquetées, ſans cauſer de cuiſſons en paſſant, ni d'irritation à la veſſie par leur ſéjour, je donne le ſel admirable de Glauber dans une forte décoction de chien-dent & de piſſenlits. Mais, ſi la fievre eſt vive, j'ordonne l'éſprit de ſel dulcifié dans l'eau de pariétaire; ce que je fais réiterer pluſieurs fois dans la journée, ſi les urines coulent peu. Si le malade ſe preſente ſouvent pour en rendre quelques gouttes, & qu'il tombe dans une eſpece de teneſme de la

(*f*) Mademoiſelle de Gauffres. M. le Duc d'Olonne. M. le Baron de Viſcomty Milon. Madame Pauly.

vessie, (*t*) je prescris les lavemens avec la graine de lin, & l'huile d'amandes douces; je fais boire le sirop de nymphea, avec un peu de celui de diacode, dans une ptisanne faite avec la graine de lin, & la semence de psyllium, qu'on donne alternativement avec de l'eau de poulet émulsionée. Si tous ces moiens ne calment pas l'irritation, je fais saigner du bras, & cela plusieurs fois, si l'accident subsiste.

Le devoiement arrive souvent dans le cours de cette maladie. S'il est de matiere crue, ou verdâtre, je me garde bien de l'arrêter par des astringens, mais je cherche à en tarir la source en faisant vomir le malade. L'émetique reussit mieux que les purgatifs ordinaires, non seulement parce qu'il termine le flux de ventre plus promptement,

---

(*t*) Madame de la Riviere tombée dans cet accident le huit, & dans un délire néphretique après l'usage du remede de M. Agnan, qui l'abandonna effrayé de ces accidens. Elle fut absolument hors de danger par cette méthode dans le onze. M. Parfait, Mousquetaire. M. de *** fut tourmenté de cet accident le sept, & guéri le dix.

mais parce qu'il porte moins d'ardeur à la peau, qu'il ne produit pas l'affaissement des pustules, & qu'enfin il vuide telle matiere, sur laquelle un minoratif ne feroit que glisser, & qui, par son sejour, causeroit des convulsions, le délire, ou l'assoupissement.

Si les déjections verdâtres sont glaireuses, l'Ipécacuanha est encore préferable au tartre émetique, soit parce qu'il est spécialement approprié à diviser les glaires, soit parce que son effet le plus complet laisse une espece de resserrement dans les glandes des boiaux, qu'on ne peut obtenir aussi sûrement par un autre moien. Je prescris pourtant pour la nuit le diascordium.

Si le cours de ventre est colliquatif, je mets le malade aux crêmes de ris à l'eau; je lui fais boire une ptisanne avec le sumach, & le plantain; & je lui donne, dans l'intervalle des nourritures, un opiat avec l'écorce de grenade, le gland rapé, les roses de provins seiches, le sang de dragon, le bol fin, la terre sigillée; ajoutant sur chaque prise, qui est d'environ

un gros & demi, la sixiéme partie d'un grain d'opium. Cette espece de flux de ventre ne survient, pour l'ordinaire, que dans le tems de la suppuration, & il est joint à une fievre fort vive, dont l'usage des remedes proposés diminue la violence, en même tems qu'ils sont en état de calmer la grandeur de l'évacuation, qui réduiroit bien-tôt le malade dans une foiblesse extrême, & qui produiroit un affaissement subit des pustules.

L'herpes miliaris (*u*) est le plus fréquent de tous les accidens qui se mêlent cette année à la petite verole. Il l'accompagne souvent jusqu'au dixiéme jour. Je l'ai observé dans les discrettes aussi bien que dans les confluentes; mais je ne l'ai jamais vû que dans des sujets extrêmement vifs. Une demangeaison inquiétante tourmente alors le malade; la fievre redouble; ce qui cause l'insomnie, &

(*u*) M. de Bayas. M. le Chevalier de Rezay. M. de Mailly. M. de Viscomty Milon. Mademoiselle Belanger, qui avoit en même tems la petite verole, la rougeole, & l'herpes. Le fils aîné de M. de Givry.

tous les accidens de la fievre, & de la douleur. Pour diminuer l'acrimonie, & la chaleur du sang, je fais mêler aux ptisannes les racines de nénuphar, & de guimauve, & j'y fais battre le sirop de limons. J'en fais boire sans mesure. Je donne le soir le sirop diacode dans une décoction de laituë, & j'y ajoute quelques gouttes d'esprit de souphre, quand même la petite verole seroit discrette. Les lavemens d'eau ne sont pas épargnés. Je permets à mon malade de changer de place dans son lit, & je ne le force pas de se couvrir trop exactement.

Au reste, quand la fievre de suppuration est excessive, je fais ouvrir les pustules avant leur parfaite maturité, & je n'en laisse que quelques-unes, pour me faire connoître plus précisément que par le pouls, l'état du malade. J'ai toujours observé que la fievre & la chaleur diminuent dès le jour même. J'ai pratiqué cette méthode dès le septiéme jour, & je n'en ai jamais remarqué aucun inconvenient.

Voilà un compte exact, & fidele,

de la maniere dont je me ſuis conduit juſques à preſent dans le traitement des petites veroles. Cette pratique, variée ſelon les circonſtances, demande, à la verité, des ſoins redoublés, mais elle eſt préferable à celle qui eſt uniforme, & que ſes Auteurs louent avec plus d'emphaſe que de ſincerité. Il ſeroit à ſouhaiter que l'eau d'orge, dont on a fait depuis peu l'éloge, pût guérir celles de ces maladies qui ne pourroient ſe terminer d'une maniere heureuſe ſans le ſecours de l'art; mais l'expérience n'a que trop convaincu que, lorſqu'il y a diſpoſition inflammatoire dans quelque partie, ou dans le tems qu'une fievre maligne accompagne la petite verole, ce qui arrive preſque toujours, ce remede ſimple ne change point le ſort du malade, lequel périt malgré ce nouvel antidote, & les eſpérances flatteuſes dont on a coutume de leurer les aſſiſtans, ſi l'on ne s'oppoſe promptement au progrès des accidens, par des remedes effectifs, & principalement par la ſaignée, remede d'autant mieux indiqué, que les fréquentes hemorrhagies démontrent

que le sang se fait des issuës quand on a négligé de lui en pratiquer. Je sçais pourtant que des personnes, qui ont même beaucoup d'esprit, autorisent leur prévention contre la saignée, par une raison spécieuse en apparence, mais frivole dans le fond. Il meurt, disent-ils, des malades qui ont été traités par cette méthode nouvelle, comme il en périt de ceux à qui on n'a pas employé cet appareil de remedes; ainsi, les choses étant égales, pourquoi donner la préference à ce qui heurte de front les sentimens les plus generalement reçus? Cette objection éblouissante est détruite par une réflexion que tout homme qui est capable de penser, sans se laisser séduire par des lueurs de raison, doit trouver satisfaisante, & solide.

Ceux qui meurent de la petite verole; soit qu'on ait agi, ou que l'on se soit contenté d'observer la nature, périssent dans l'assoupissement, ou dans la phrénesie, dans les convulsions, ou dans l'hemorrhagie; & on n'en ouvre pas un, où il n'y ait inflammation gangreneuse dans differentes parties, & principalement dans

le cerveau, ſuppuration manifeſte; ou extravaſation de ſang conſiderable. Donc dans tous ces ſujets, on auroit eu raiſon de tenter ce qui s'oppoſe aux engorgemens des vaiſſeaux; & par conſéquent il a toujours été, ou il auroit été de la prudence de diminuer le volume du ſang. Si ceux qui ont été ſaignés ſuccombent; on n'en peut conclure autre choſe, ſinon, ou qu'ils n'ont pas été aſſez ſaignés, ou, ce qui eſt certain pour l'ordinaire, qu'ils ne l'ont été que lorſque le dépôt étoit déja fait. D'où il faut conclure que ceux qui meurent malgré les ſaignées, ſeroient morts infailliblement, & même plûtôt, ſi ce remede n'avoit pas été pratiqué; puiſqu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer que l'extravaſation du ſang, ou l'extrême gonflement des vaiſſeaux, qu'on trouve conſtamment dans les cadavres de ces infortunés, ſoit le produit d'un remede qui détend les vaiſſeaux, & qui dans toutes les autres maladies eſt le ſeul qu'on emploie utilement pour prévenir les épanchemens. Et en effet, ces cataſtrophes n'arrivent gueres qu'à ceux,

où les premiers momens de leur maladie ont été perdus ; ſoit par leur négligence , ſoit par la crainte mal entendue des aſſiſtans ; de ſorte que , le Médecin n'étant appellé que lorſque le coup eſt frappé , il n'eſt plus à tems de s'oppoſer aux dépôts , qui ſe forment quelquefois ſourdement avant la maladie , ou du moins dès le premier inſtant de ſon prélude , quoique leurs funeſtes effets n'éclattent que quelques jours après l'éruption , & principalement dans le tems de la ſuppuration.

Au reſte cette prétendue égalité , qu'on dit être dans le nombre des morts , pendant la maladie deſquels on s'eſt comporté ſi diverſement , n'a pas été obſervée avec une attention ſcrupuleuſe. Car , ſans parler de pluſieurs de mes Confreres , contre leſquels on n'a point encore eu occaſion de crier , on peut ſçavoir que ſur un nombre très-conſidérable de perſonnes que j'ai vûes dès le commencement de leur maladie , dont l'une même avoit la fievre depuis plus de trente heures avant que d'être ſecourue , je n'en ai perdu que deux. Le ſilence

du public sur une méthode qu'il n'approuve pas, vaut seul une liste bien circonstanciée, mais je n'en joins pas, parce que je la crois inutile, & que d'ailleurs ce seroit une démarche qui ne me paroît pas convenir à la dignité de la Profession.



DISSERTATION
SUR L'INUTILITÉ
DES
MEDICAMENS ETRANGERS.

Par M. JEAN-BAPTISTE HENGSTMANN, Docteur en Médecine.



DISSERTATION

SUR L'INUTILITÉ DES MÉDICAMENS ETRANGERS.



L n'eſt point néceſſaire à un Médecin, qui veut faire ſa profeſſion avec honneur, de charger ſa mémoire d'une multitude infinie de médicamens que fourniſſent les trois regnes. Un petit nombre de remedes choiſis, & dont l'efficacité eſt atteſtée par une ſuite d'expériences, ſuffit pour guérir toutes les maladies. Or, parmi ces remedes, ceux qui ſe trouvent ſous la main du Médecin, dans tous les lieux où il peut être appellé, méritent certainement la préference. En effet, c'eſt un principe en Médecine, & jamais l'expérience ne l'a démenti, que les mêmes remedes ne conviennent point à toutes ſortes de païs, de

tempéramniens, de genres de vie. Les climats temperés produisent des remedes analogues, & plus utiles à leurs habitans que les acides, dont la naissance dans les païs chauds, & brûlans, semble indiquer que la nature les a institués pour réparer les désordres que cause l'ardeur du soleil. Les cressons, les differentes especes de cochlearia, & beaucoup d'autres médicamens alkalins, naissent en abondance dans les païs froids, & l'expérience apprend combien ils sont propres aux maladies qui y regnent. Le régime rafraîchissant de nos Anciens étoit plus sain que le régime plus chaud que l'on suit aujourd'hui. Je dis plus : je ne fais aucun doute que les médicamens étrangers, & le trop grand usage des aromates que nous tirons des Indes, n'aient produit plusieurs maladies nouvelles, comme les fievres miliaires, & n'aient rendu les anciennes, le scorbut par exemple, beaucoup plus fréquentes. En conséquence de ces observations, on résoudroit sans peine la question, si la pratique de Médecine, suivie par Hippocrate & Galien, convient également

lement aux habitans de nos climats ; & l'on ne sera point étonné que les plus habiles Médecins choisissent dans les Auteurs des differens païs, ce qu'ils jugent convenable à celui où ils exercent leur profession.

C'est, sans doute, en politique, & pour procurer aux Hollandois plus de débit de leurs marchandises étrangeres, que Bontekoé éleve jusqu'aux cieux l'usage du thé, du caffé, & du tabac. Car, quelles sont les nations assez ensevelies dans les tenebres de l'ignorance, pour n'avoir point cherché, & trouvé, des remedes aux maladies ausquelles elles sont sujettes ? Il y a long-tems que Celse a dit (*a*) que les peuples les plus grossiers connoissent des secours efficaces pour la guerison de leurs maladies, & de leurs blessures. D'ailleurs combien de fois n'arrive-t'il pas que les médicamens étrangers sont, ou corrompus, ou falsifiés ? Nous n'avons rien à craindre de pareil de ceux qui naissent dans notre païs.

Que l'Orient vante donc ses aro-

(*a*) Liv. 1.

mates précieux, l'Occident ses spécifiques anti-vénériens, & les Poles les merveilles des remedes dont Dieu les a gratifiés, l'Allemagne ne leur envie point ces richesses ; elle se suffit à elle-même, & produit tous les remedes nécessaires à ses habitans. Aussi, bien éloignés de prétendre amener à notre façon de penser ceux qui ne font point de cas des remedes qui naissent sous nos pieds, & que le faste des préparations éblouit, nous leur abandonnerons les remedes étrangers, rares, & qu'on n'acquert qu'à grands frais. Persuadés, ainsi que Paracelse, du ridicule de la curiosité de ceux qui s'appliquent uniquement à connoître les plantes étrangeres, & méprisent celles de leur païs, nous ne rougirons point, à l'exemple de plusieurs Médecins anciens, & modernes, de regarder un régime convenable comme la base du traitement des maladies, & de penser avec eux comme les païsans, qui le plus souvent trouvent devant leur porte, ou dans leurs haïes, les remedes dont ils ont besoin.

Qu'ils vantent tant qu'il leur plaira les Bezoards oriental & occidental

dans les fievres aigues, ſur-tout dans les malignes ; qu'ils les regardent même comme un ſpécifique dans toutes ces maladies ; qu'ils multiplient à leur gré les poudres, & les teintures bezoardiques, dont nos boutiques regorgent déja ; qu'ils donnent la préference à la pierre de Porc des Indes (*b*) ; & qu'ils en faſſent aſſez de cas pour en payer cinquante, & même cent ducats ; qu'ils ſe ſervent dans les mêmes occaſions de la pierre de Goa (*c*), des racines de Contrayerva, & de Serpentaire de Virginie, ou d'autres ſemblables ; qu'ils croyent qu'on ne peut guerir les fievres intermittentes ſans l'écorce de Quinquina, de Caſcarille, ou ſans la Féve de St. Ignace ; qu'ils regardent l'Ipécacuanha comme le ſpecifique des dyſenteries, & le plus ſur de tous les émetiques ; le Thé, l'Alcmelle, & la racine de Pareira-brava, comme des

---

(*b*) Les Portugais l'appellent *Piedra de puerco.* C'eſt un Bezoard des Sangliers de Malaca dans les Indes.

(*c*) C'eſt un Bezoard factice, compoſé, & vendu par les Jeſuites de Goa.

remedes souverains dans la gravelle; les racines de Salsepareille, les bois de Sassafras, & de Guayac, comme opérant infailliblement la guerison des maladies véneriennes, & scorbutiques, & qu'ils les appellent par excellence, remedes anti-véneriens, comme s'ils étoient les seuls qui pussent guerir ces maladies; qu'ils donnent le pas à la racine de Nisi, ou Ninsing (*d*) sur tous les fortifians, & les cordiaux, comme quelques-uns l'ont donné au Cacao, à la Vanille, à l'Ambre gris, à la confection Alkermes, aux Perles, & aux Pierres précieuses; que d'autres s'imaginent qu'on ne peut fortifier l'estomach sans emploier les racines brûlantes de Galanga, de Zedoaria, de Gingembre, ou d'autres aromates étrangers, comme le Poivre, l'Amome, le Cardamome, les Cubebes, la Canelle blanche, le Culilaban, & autres semblables; que le Souchet des Indes soit

(*d*) Cette racine vient de la Tartarie Chinoise, & les Chinois l'appellent *Gin-sing*. Les Botanistes modernes nomment la plante *Aureliana*.

pour quelques-uns le ſpécifique de la jauniſſe, l'Opium, le calmant le plus énergique; enfin, que le Jalap, la Rhubarbe, le Senné, l'Aloës, la Manne, les Tamarins, la Gomme-gutte, la Scamonnée, le Diagrede, les Pignons d'inde, les Trochiſques Alhandal, & autres purgatifs étrangers, l'emportent, dans leur eſprit, ſur les nôtres; je ne laiſſerai pas d'eſſaier de prouver, ſans cependant blâmer l'uſage de tous remedes étrangers, & ſans les ſoutenir dépourvus de toute vertu; je ne laiſſerai pas, dis-je, d'eſſaier de prouver, j'eſpere même réuſſir à mettre en évidence, que l'Allemagne peut ſe paſſer de tous les païs étrangers pour la gueriſon de ſes malades, & que, pourvû que les maladies ſoient guériſſables, il n'y en a point, quelque rebelles qu'elles ſoient, qui ne puiſſent ceder à l'uſage des médicamens qui naiſſent en Allemagne. Mais comme il n'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail de toutes les maladies, nous ne parlerons ſeulement que des principales.

I. Je commence d'abord, ſuivant l'uſage, par expliquer le ſujet de ma

Dissertation, quoique le titre paroisse l'annoncer assez clairement, & je dis que j'entends par ces mots : *Médicamens qui naissent en Allemagne*, les secours, & les remedes simples originaires d'Allemagne, ou composés de ceux-là ; & je les soutiens suffisans pour guérir, non-seulement, toutes les maladies des Allemands, mais celles de tous ceux qui demeurent en Allemagne, & peut-être celles de tous les peuples de l'Europe.

II. Mais comme les bornes de ces sortes de Dissertations ne permettent pas de parcourir toutes les maladies, ni les médicamens en particulier; ceux qui voudront approfondir cette matiere pourront consulter le Traité de Bartholin, intitulé *de Medicinâ Danorum domesticâ* (e), où cette matiere est traitée avec étendue. Pour nous, nous nous restraindrons aux principales maladies, ou même aux differentes classes des maladies ; & nous commencerons par les fievres, comme les plus générales, comprenant sous ce

(d) Hafniæ. 8°. 1660.

titre les continues aigues, benignes, & malignes, la petite verole, la rougeole, & toutes les fievres accompagnées d'éruption.

III. Nous ne rechercherons point auſſi ce que c'eſt en general que la fievre, ni en particulier ce que c'eſt qu'une fievre continue aigue; il ſuffit pour notre deſſein de remarquer que la fievre eſt un boüillonnement contre nature de la maſſe du ſang, qui cauſe dans le corps du malade une chaleur plus grande que la naturelle, toujours accompagnée de fréquence, & de vîteſſe dans le pouls, ordinairement de ſoif, perte preſque totale d'appétit, ſeichereſſe de la langue, maux de tête, inſomnie, quelquefois de délire, abbatement, & de beaucoup d'autres ſymptômes, ſuivant la diſpoſition des malades. Les malades reſtant tranquillement au lit, & ſans faire uſage de remedes, ont communement de la répugnance pour le manger, ſur-tout pour les viandes, & ce qui en vient; mais en revanche, ils ſont ordinairement très-portés à boire en abondance, ſur tout des boiſſons legeres, & legerement aci-

des. S'ils se conduisent par cet instinct naturel, & qu'ils prennent leur boisson chaude, ou du moins tiede, elle produit dans plusieurs, sur tout dans les tempérammens chauds, une hémorrhagie par le nez, & dans presque tous les malades une sueur abondante qui termine la maladie, que ce régime avoit diminué peu à peu. Alors l'appétit revient, & les malades se rétablissent. Le sang que l'on tire à ces malades est ordinairement épais, & la sérosité qui surnage quelques tems après la saignée, paroît gelatineuse, ou gommeuse; disposition de la lymphe, qui produit, sans doute, la seicheresse de la langue, & la soif; & si ces malades meurent, ils ne se conservent point aussi long-tems que ceux qui meurent de maladies où le sang est moins enflammé. D'où je concluds que, dans ces maladies, le sang est très-épais, & en même tems très-disposé à la putréfaction, laquelle, exaltant les sels du sang, de sels moiens qu'ils sont dans l'état de santé, les change en alkalis, qui augmentent encore, & précipitent la putréfaction.

IV. Si l'on fait attention à la conſtitution du ſang, & aux criſes ordinaires de ces maladies, qui, comme nous l'avons marqué, ſont la ſueur, ou le ſaignement de nez, l'indication naturelle eſt de diviſer le ſang. Or, comme l'expérience, & la raiſon, prouvent également que les boiſſons échauffantes; ſpiritueuſes, & chargées, ſont nuiſibles, ſans avoir recours aux remedes chers, & recherchés, il faut laiſſer boire aux malades, à leur ſoif, la boiſſon de toutes la plus ſimple, je veux dire de l'eau pure, tiede, ou du moins pas trop froide, obſervant ſeulement de boire à petits coups, & ſouvent; & même, loin de les empêcher, comme quelques Médecins le faiſoient, il y a peu de tems, au grand dommage des malades, il faut le leur conſeiller. Par ce moien on diminue la ſoif, & la chaleur; le ſang ſe délaie, & ſe diſpoſe à la tranſpiration, ou à la ſueur, qui emporte quelquefois la cauſe de la maladie, & produit une guériſon radicale.

V. L'Allemagne produit pluſieurs autres boiſſons, que l'on peut ſubſti-

tuer à l'eau ; & qui non seulement produisent le même effet, mais un meilleur, en attaquant plus directement la cause de la maladie. L'eau panée, la boisson que les Anglois appellent *decoctum album*, le gruau d'orge, & d'avoine, l'eau de cerises, la décoction de pommes de reinette, de racine de scorsonaire, de râpure de corne de cerf, & autres semblables, y joignant, s'il le faut, le suc de citron ; délaient parfaitement bien le sang, appaisent la chaleur, & la soif, & disposent les humeurs à sortir par les sueurs. Si la chaleur trop grande demande des rafraîchissans plus actifs, ou si la maladie est accompagnée de malignité, on peut ajouter à ces boissons l'esprit de vitriol, ou de souphre, les teintures de roses, de coquelicot, ou de fleurs de pasquerettes, ou bien un peu de vin du Rhin, ou de vinaigre. Ce mélange rend la boisson agréable, & cordiale; mais, si la fievre est violente, il faut commencer par la saignée.

VI. Dans les violentes fievres de cette espece, on substitue avec avantage aux pierres & poudres bezoar-

diques, & autres compositions étrangeres, le *Rob de Sureau*, & les poudres absorbantes, telles que les ïeux & les pattes d'écrevisses, les coquillages préparés, l'antimoine diaphorétique, le nitre dépuré, mêlés aux décoctions que nous venons d'indiquer, ou aux eaux de fleurs de sureau, de chardon-benit, de scorsonnaire, scabieuse, de galega, & autres plantes, qui naissent communement en Allemagne.

Si l'on veut exciter la sueur dans les tempéramens froids, & foibles, au lieu d'avoir recours aux préparations bezoardiques, dans la composition desquelles entrent souvent des mixtes extrêmement chauds, on peut emploier, & même avec plus de succès, la teinture de scordium, plante qui se trouve partout, les teintures de racines de petasite, de carline, de pimprenelle blanche, d'impératoire, &c.

On n'a point encore découvert de remedes plus efficaces, dans les fievres maligne, & pétechiales, la petite verole, la rougeole, la fievre miliaire, & même dans la peste, suivant

les obſervations de pluſieurs Auteurs célébres ; ſurtout ſi les malades uſent ſouvent, en même tems, d'une infuſion chaude, en maniere de thé, de feuilles de ſauge, de véronique, de mille-feuille, de plantain, ou de ſcordium, dont on aſſure que les Turcs font un grand uſage dans le traitement de la peſte ; aidant l'effet de ces remedes par un régime temperé, qui eſt la baſe de la cure de toutes les maladies aiguës.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que j'ai lû dans les Diſſertations Médicinales & Chirurgiques, que M. Harris, célébre Médecin Anglois, a fait imprimer il n'y a pas long-tems. Il obſerve, en parlant de la maniere la plus ſimple, & la plus aiſée, de guérir les fievres continues, que M. Hancock, autre Médecin Anglois, prétend, dans un Ouvrage imprimé ſept fois à Londres la même année, intitulé *le Fébrifuge univerſel* (*f*), ou, *toutes les Fievres guéries par l'uſage de l'eau commune*, & prouve,

(*f*) *Febrifugum magnum*, five *aqua communis optimum febrium medicamentum*.

par beaucoup d'exemples, que cette liqueur est le meilleur fébrifuge. Voici la maniere dont il administre ce remede.

Il fait prendre ordinairement aux malades, couchés dans leur lit, deux, quelquefois trois, ou même quatre chopines d'eau, à un quart-d'heure, ou environ, de distance l'une de l'autre; ce qui leur produit infailliblement, peu après, une sueur abondante, qui emporte la fievre continue benigne, de quelque nature qu'elle soit, pourvû qu'on n'arrête point l'éruption de la sueur, avant que les accidens de la maladie soient calmés.

M. Harris, qui loue & recommande cette méthode dans les premiers jours de la maladie, remarque même, & prouve par des exemples, que quelquefois elle n'est point infructueuse, quoiqu'emploiée plus tard. Et M. Heister, aiant reconnu de quelle utilité est dans ces sortes de fievres le fréquent usage de l'eau simple, ou légerement teinte avec du vin du Rhin, a coutume de l'ordonner pour boisson à ceux de ses

malades qui en ſont attaqués.

VII. Les inflammations internes, quelque dangereuſes que ſoient ces maladies, la pleureſie, la péripneumonie, la phréneſie, la néphretique, les inflammations du ventricule, des inteſtins, du foie, de la rate, de la veſſie, de l'utérus, maladies néceſſairement accompagnées de fievres aigues, ne demandent point d'autres remedes que ceux que nous venons d'indiquer (4-6.), ſi l'on en excepte la ſaignée, qu'il faut pratiquer dès le commencement, ſur tout ſi la chaleur eſt conſidérable, & réïterer juſqu'à ce qu'on ait ôté une ſuffiſante quantité du ſang épais, & viſqueux, qui fait la cauſe de la maladie. J'ai donc prouvé que l'Allemagne produit des remedes ſuffiſans pour guérir deux des genres de maladies les plûs ordinaires à ſes habitans. J'ajoute cependant, que les fleurs de camomille, ou de ſureau, cuites dans le lait, & appliquées chaudement ſur la partie enflammée, dans une veſſie de veau, ou autre, ſont un réſolutif, & un adouciſſant, qui ſurpaſſent de beaucoup tous les remedes étrangers.

La décoction de ces fleurs dans le lait, produit les mêmes effets, remploiée en lavement, dans les inflammations du bas ventre, & sur tout des intestins, des reins, du foie, de la rate, & de la vessie.

VIII. Les fievres intermittentes, quotidienne, tierce, & quarte, au jugement de presque tous les Médecins de nos jours, sont pour l'ordinaire causées par le vice des premieres voies, remplies de crudités épaisses, pituiteuses, acides, ou bilieuses. Chacun sait qu'elles se guérissent fort aisément au printems, & que quelques purgatifs, ou l'émétique, lorsqu'il y a indication, suffisent pour les déraciner. Il ne faut point encore avoir recours aux Etrangers pour ces remedes. Les racines de cabaret, le vitriol blanc, le tartre, & le vin émetiques, remplissent la seconde indication. Nos eaux & nos sels purgatifs, la magnesie, le lin purgatif, la gratiole, la poudre d'ellebore noir, à la dose d'un scrupule pour les personnes robustes, ou dix à douze grains d'élaterium, remplissent la premiere; & la guérison s'acheve avec les sels digestifs,

comme ceux d'abſynthe, de chardon-benit, de petite centaurée, où le tartre vitriolé, l'arcanum-duplicatum, le ſel ammoniac, les teintures des plantes ameres, comme l'abſynthe, le chardon-benit, le trefle d'eau, la gentiane, &c.; pourvû que le régime ſoit peu nourriſſant, la boiſſon abondante, & legere, telle que l'eau ſimple, ou legerement teinte de vin du Rhin, que l'on ſoit tranquille au lit, afin de ne point empêcher la ſueur, qui termine chaque accès, & que le malade s'abſtienne de bierre tant qu'il dure. Cette méthode courte, & ſure, eſt celle de M. Heiſter.

IX. L'uſage de l'eau ſimple emploiée avec ſuccès par M. Hancock, non-ſeulement dans ces fievres, mais dans la pleureſie, la ſquinancie, le rhumatiſme, la goute, l'aſthme, & pluſieurs autres maladies, eſt une méthode encore plus facile. On peut auſſi les guérir à peu de frais par la ſuivante : un demi gros, ou deux ſcrupules, de coquillages préparés, ſeuls, ou mêlés avec quelque ſel amer, donnés quelques heures avant l'accès, dans l'eau de menthe, ou au-

tre liqueur convenable, ont rarement besoin d'être réiterés trois fois; si l'on a fait précéder les préparations convenables, & sur tout les évacuans. M. Harris (*g*) enseigne un autre remede aussi aisé, c'est la poudre simple de pattes d'écrévisses emploiée de même, & à la même dose. L'effet est beaucoup plus sur, si, suivant le conseil de Craton, successivement Médecin de trois Empereurs, à l'approche de l'accès, on applique sur la région de l'estomach une compresse trempée dans l'eau-de-vie chaude. M. Harris deffend aussi l'usage de la bierre pendant l'accès, & prétend qu'elle rend l'effet de ce remede beaucoup moins sûr.

X. Il faut convenir, que les fievres intermittentes opiniâtres & surtout les quartes, & celles qui viennent pendant l'automne, se guérissent plus difficilement, sans avoir recours au Quinquina, & à la Cascarille, remedes étrangers. Il est cependant vrai que M. Heister les a guéries, par la

(*g*) *Obs. Med. & Chirurg.* p. 25.

méthode ci-dessus indiquée, en faisant garder au malade un régime très-exact, sur tout à l'égard des choses *non naturelles*. Mais, si l'on a besoin de fébrifuges plus actifs, ou de changer de remedes dans les fievres opiniâtres, nous en trouverons en Allemagne, qui peuvent remplacer les étrangers. Nous avons d'abord les fleurs de camomille, qu'on peut prendre en poudre, en opiate, en infusion, ou en décoction legere. L'énergie de ce remede est telle que Morton (*h*) & Riedlin assurent qu'ils ont guéri, par son usage, des fievres contre lesquelles le Quinquina avoit été impuissant. L'expérience de M. Heister est conforme aux leurs. La racine de gentiane a souvent autant d'efficacité dans quelques-unes de ces fievres, que les fébrifuges étrangers, qui sont aujourd'hui suspects à plusieurs Médecins, & qu'ils ne font pas de difficulté de regarder comme des poisons (*i*). Nous avons encore l'é-

(*h*) V. leurs Traités des Fievres.

(*i*) V. les Ouvrages de M. Stahl, & de ses

corce de fresne, dont l'effet est si souverain dans ces fievres, quand il est bien appliqué, que beaucoup de Médecins ne balancent pas à l'appeller le Quinquina d'Europe (*k*). D'autres, en grand nombre, trouvent le Saffran de Mars antimonié, preparé suivant la méthode de M. Stahl, aussi efficace, & beaucoup moins dangereux que le Quinquina, &c, par cette raison, lui donnent la préference. Je pourrois encore parler des noix de galle, & de beaucoup de fébrifuges simples, qui naissent en Allemagne, & de remedes composés de ceux-là; mais, il est tems de passer à d'autres maladies. Je viens aux hémorrhagies.

XI. Celle du nez, le crachement, le vomissement, le pissement de sang,

---

Disciples; Ramazzini *de abusu china china*; Nigrisoli *febris china china expurgata*; Cagrossius *de Chiná china*; Torti *Therapeutice febrium, & de China china usu*; Zendrinus *de china china*; Bergerus *de China china ab iniquis judiciis vindicata*; & Fr. Hoffmann, *de recto corticis china china usu*.

(*k*) V. Helwigius, *Diss. de Quinquina Europeorum* Griphiwaldiæ 1712.

les pertes de ſang par l'utérus, & les veines hémorrhoïdales, ſont ordinairement cauſées par la trop grande quantité de ce liquide, ou par ſon âcreté, & ſon boüillonnement; &, pour lors, elles ſont ſouvent accompagnées de ſpaſmes dans quelques parties. Au premier cas, vainement auroit-on recours aux remedes étrangers. La ſaignée eſt ſeule capable de guérir, & de prévenir ces maladies. Elle ne peut être remplacée que par de profondes ſcarifications, qui font, ſans contredit, le même effet. Et, quant au régime, il doit être frugal, & rafraîchiſſant. Au ſecond cas, les ïeux d'écréviſſes, ou les coquillages, raſſaſiés de l'acide du tartre, ou du citron, qui vient aujourd'hui communément en Allemagne, appaiſent parfaitement bien le bouillonnement du ſang, & arrêtent les pertes, ſur tout, ſi le fréquent uſage d'une ſolution de nitre, & de tartre vitriolé, dans l'eau commune, vient au ſecours.

Si ces remedes ſont inefficaces, & qu'il ſoit beſoin d'en emploier de plus actifs, nous avons les préparations de

la pierre hématite, les semences de jusquiame, & de pavot blanc, qui ont acquis autrefois tant de réputation à la poudre styptique d'Heurnius (*l*). Les émulsions avec les semences froides majeures, & celles de pavot blanc, sans, ou avec les amandes douces, adoucissant parfaitement l'acrimonie du sang, sont d'un grand secours dans les hémorrhagies. Enfin, nous avons l'alun en abondance, & personne n'ignore combien Mynsicht (*m*), & M. Helvetius (*n*) en exaltent les vertus dans toutes les hémorrhagies. Il est vrai que l'usage interne de ce minéral ne nous paroît pas exempt de danger. Son astriction est si grande, qu'il peut aisément causer des obstructions dans les premieres voies, les veines lactées, les glandes du mésentere, les poumons, & autres visceres. Mais, nous ne pensons pas de même de son usage extérieur,

---

(*l*) V. son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate.

(*m*) V. L'*Armamentarium Chimicum* de Mynsicht.

(*n*) Traité des pertes de sang. Paris 1712.

& l'on emploie avec ſuccès l'alun diſſout dans l'eau, ou ſeul, ou joint au vitriol, ou à la poudre de ſympathie, dans le ſaignement de nez, en y faiſant entrer une tente trempée dans cette liqueur; pourvû, cependant, que l'on n'arrête pas trop tôt l'hémorrhagie; car, il s'enſuivroit des accidens très-fâcheux. Mais ces attentions ne ſont point néceſſaires dans l'uſage de l'alun ſeul; les autres ſtyptiques les demandent également.

XII. Nous avons encore d'autres remedes non moins efficaces contre les hémorrhagies; les ſaffrans de Mars, les teintures de Mars, ſur tout celle qui eſt tirée avec le ſuc de coings, celle de vitriol de Mars de Zwelfer, la mille-feuille, le crapaut tenu ſous les aiſſelles, & bien d'autres qui naiſſent dans notre païs; & qui, s'ils ne ſont plus puiſſans que les étrangers, du moins ne leur cedent en rien. Une infinité d'Auteurs vantent extrêmement les vertus de la petite ortie dans l'hémoptyſie, ſoit que l'on emploie ſon ſuc tiré par expreſſion, l'infuſion, ou la poudre de ſes feuilles, ou ſa ſemence. Enfin, j'ajou-

terai que, quand l'hémorrhagie est accompagnée de convulsions, ce qui n'est pas rare, les poudres antispasmodiques, & calmantes, composées principalement avec le nitre, le cinnabre naturel, ou celui d'antimoine, & le tartre vitriolé, données fréquemment au malade, l'emportent de beaucoup sur les anti-spasmodiques étrangers.

XIII. Les païs étrangers fournissent des remedes efficaces contre la suppression de quelque évacuation sanguine ordinaire, comme les flux menstruel, hémorrhoïdal, & lochial. L'aloës, & la mirrhe, incorporés avec l'extrait des amers, suivant la méthode indiquée dans la Philosophie de Becher, font souvent merveille dans ces cas. C'est ce qui a mis en réputation les pilules de Becher, celles de Halle, de Stahl, d'Hoffmann, & d'autres semblables, si célébres aujourd'hui en Allemagne. Cependant, nous n'en avons pas moins des remedes, qui ne cédent en rien aux étrangers. Tels sont l'infusion & la décoction de romarin, ou sa teinture, donnée fréquemment, dans le

tems que doivent arriver les flux menſtruel, ou hémorrhoïdal. C'eſt, ſans contredit, un grand remede dans ces cas; mais ſa vertu augmente beaucoup, ſi l'on y ajoute un peu de ſaffran, ſur tout de celui qu'on recueille en Autriche. Ces remedes ſont auſſi très-utiles aux femmes en couches, dont les purgations languiſſent. Dans les tempéramens froids, on rétablit ſouvent les régles avec beaucoup plus de facilité, ſi l'on ſubſtitue le vin à l'eau en faiſant la décoction de romarin, ou, ſi l'on ajoute à l'infuſion de cette plante, quelques gouttes de ſon huile eſſentielle; & que l'on adminiſtre ces remedes le matin quelque tems avant celui où les regles doivent paroître.

XIV. La teinture de ſabine, la décoction de cette plante ſeule, ou jointe avec le romarin, l'herbe au chat; les fleurs de ſouci, & de violier jaune, ſont des emmenagogues puiſſans. J'en dirai autant de l'ellebore noir, ſur tout s'il eſt marié avec les plantes dont on vient de parler. On peut le faire infuſer dans l'eau, ou dans le vin, pour les tempéramens froids; auquel cas on le met en infuſion froi-

de

de avec d'autres emmenagogues. L'extrait de cette plante, joint à celui d'autres amers, comme l'ariſtoloche, l'abſynthe, la petite centaurée, la gentiane, & le ſaffran, donné en forme de pilules dans le tems convenable, & continué pendant quelques tems, fait le même effet que les pilules de Becher, & autres ſemblables. La teinture de Mars avec l'ellebore eſt auſſi un emmenagogue puiſſant. L'infuſion des racines de raifort ſauvage dans le vin, priſe le matin, à la doſe de deux ou trois onces, ſecondée de l'exercice fait ſur le champ, fait beaucoup d'effet dans le même cas. Toutes les préparations martiales, & ſur tout la limaille de fer réduite en poudre impalpable, & incorporée avec les extraits amers ci-deſſus articulés, & principalement celui d'ariſtoloche, qui eſt la baſe des pilules de Fernel, ſi vantées autrefois, concourent puiſſament au même but. Il eſt inutile de rappeller aux Médecins l'efficacité du ſuccin, & des remedes qui en ſont tirés, ſur tout de ſa teinture, & de ſon huile, dans les ſuppreſſions de regles. J'obſerverai ſeulement

qu'il est très-avantageux dans cet état, & dans celui de la suppression des hémorrhoïdes, de se laver les pieds dans une décoction des plantes apéritives, & emmenagogues, que l'Allemagne produit.

XV. Le foie d'anguille est regardé par Van-Helmont, & beaucoup de Praticiens célébres, comme un remede souverain pour faire sortir le fétus, l'arriere-faix, & les purgations des accouchées. M. Heister a des expériences parfaitement conformes, sur tout, si, dans le dernier cas, on ouvre en même tems la veine du pied aux femmes plethoriques. L'infusion & l'eau de pouliot ont tant d'énergie, dans ces trois circonstances, que les Praticiens les plus prudens deffendent formellement d'en faire un trop grand usage. L'eau de lis blancs, & celle de fleurs de violier jaune, sur tout, si elle est préparée avec le vin, font le même effet. Enfin, si la suppression des purgations est causée par la chaleur, ou la fievre, il faut éviter tous les remedes échauffans, & expulsifs; saigner la malade au pied; & lui faire user des rafraîchissans, délaïans, fébrifu-

ges ; & diaphorétiques , dont nous avons parlé plus haut. (4-8.)

XVI. Les délaïans , les adoucissans , les diaphoretiques , & les antispasmodiques , cités plus haut , principalement la poudre composée de tartre vitriolé , de nitre , & de cinnabre , font des effets merveilleux dans les douleurs de toute espece , & surpassent de beaucoup toutes les préparations d'opium , sur tout , si , suivant les circonstances , on les fait préceder de la saignée , ou de simples laxatifs , ou que l'on entre-méle l'usage de ces remedes. Dans les douleurs violentes , on peut donner le soir des émulsions préparées avec les semences de pavot blanc , & de chardon-marie. Mais la principale attention doit être d'attaquer la cause des douleurs. En effet , vainement espereraton de remedier aux maux de tête , & autres douleurs causées par la suppression du flux menstruel , ou hémorrhoïdal , si l'on ne rétablit ces évacuations par des remedes convenables.

XVII. On adoucit souvent très-heureusement les maux de tête , en

faisant degouter sur le devant de cette partie de l'esprit de corne de cerf, ou de sel ammoniac chauffé, & en faisant sentir de tems en tems cet esprit au malade. Les douleurs d'oreilles, de dents, du col, & des épaules indépendamment des poudres résolutives, & anti-spasmodiques, reçoivent du soulagement, au moien des sachets de fleurs de camomille, de sureau, ou autres résolutifs, appliqués chaudement sur la partie malade. Le sel commun, les cendres appliquées de la même maniere, font le même effet. Nuck, Dekkers, Valsalva, regardent l'application du cautere actuel sur la dent qui fait mal, & même sur l'antitragus, comme un remede infaillible du mal de dents. Mais M. Heister y a eu vainement recours cette année. Le lait tiéde, celui de femme sur tout, ou les émulsions de pavot, adoucissent les douleurs des ieux, en les y faisant entrer goutte à goutte. Celles des amygdales, & du gosier, reçoivent un soulagement considérable, après avoir fait prendre les remedes généraux, d'un gargarisme fait avec la décoction des

champignons de ſureau (*o*), à laquelle on ajoute le nitre, un peu d'alun, & le ſirop de mûres. Le cataplaſme de nid d'hirondelles, & de melilot, fait merveille à l'extérieur.

XVIII. L'on vient à bout des douleurs hypochondriaques par la ſaignée; les anti-ſpaſmodiques que nous avons décrits, les laxatifs, la ſobrieté dans l'uſage des alimens, une ſuffiſante quantité de boiſſon legere, la modération dans l'étude, & beaucoup d'exercice. Nous avons en abondance des eaux minérales dont l'uſage eſt très-avantageux dans cette maladie. L'infuſion de mille-feuille dans l'eau, & la teinture de cette plante, appaiſent encore puiſſamment ces douleurs; ce que fait auſſi, pour l'ordinaire, le capillaire. Si l'on a beſoin de purgation dans ces maladies, nous avons une quantité de ſels purgatifs amers, qui ſe tirent de differentes ſources minérales d'Allemagne (*p*), le ſel ad-

(*o*) On les appelle communément *Oreilles de Judas.*

(*p*) V. les divers Ouvrages de M. Frederic Hoffmann, où il parle des eaux minerales, &

mirable de Glauber, & la magnesie blanche.

XIX. On appaise plus efficacement les plus cruelles douleurs de la pierre des reins, ou de la vessie, par des lavemens d'une simple décoction de camomille, ou de veronique, dans le lait, qu'avec les remedes étrangers les plus vantés. Les poudres anti-spasmodiques, avec le nitre, & le cinnabre, données plusieurs fois chaque jour dans un véhicule convenable; soit eau distillée de nos plantes, soit leur décoction, ou leur infusion, font un très-bon effet dans le même cas. Ces infusions, ou décoctions émollientes, se font aisément avec la racine seule de guimauve, ou de mauve; ou bien, on y joint celles de reglisse, de chicorée, de chardon-roulant, les feuilles de véronique, de verge d'or, de guimauve, de lierre terrestre, & les semences de pavot blanc. Aussi fait-on une poudre anti-néphretique excellente, éprouvée sou-

---

l'Ouvrage de M. Gerhard *De sale catharctico amaro.* Leipsic 1730.

vent avec ſuccès par M. Heiſter, avec les racines de mauve, de guimauve, les ſemences de pavot blanc, & les ïeux d'écréviſſes. Pluſieurs malades reçoivent un ſoulagement conſidérable de l'émulſion de ſemences de pavot blanc; d'autres, de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, ou de pavot blanc, priſes de tems en tems, dans une liqueur chaude. Enfin, l'on emploïe très-utilement dans ces cas les bains, ou demi bains, compoſées des racines, ou feuilles émollientes, & anodines, & des embrocations réiterées chaudement avec les huiles de même nature, ſur la région des reins, de la veſſie, & ſur le périnée.

XX. L'Allemagne produit auſſi des remedes très-efficaces contre les douleurs des hémorrhoïdes, qui ſont ſouvent très-cuiſantes. Après, & pendant l'adminiſtration des remedes généraux, on fait prendre heureuſement au malade, le nitre, le cinnabre, ou les poudres anti-ſpaſmodiques avec les délaïans; on emploie à l'extérieur un liniment d'huile de morelle, ou de roſes, & de vinaigre lithargyri-

fé, ou l'onguent de linaire, célébre dans ce cas; l'huile de lin, ou d'œufs; le beure frais non falé, fur tout en fuppofitoire; & enfin l'eau-de-vie, ou l'eau de chaux. Si l'on a befoin de l'application des Sangfuës, on en trouve auffi partout dans l'Allemagne. Enfin Wedelius vante extrêmement contre les douleurs d'hémorrhoïdes les racines d'orpin portées fur foi, & d'autres, celles de la fcrophulaire.

XXI. Les coliques caufées par les vents, ou le refferrement du ventre, cédent fans peine aux lavemens faits d'une décoction de fleurs de camomille, & de femences carminatives nées en Allemagne. La teinture des mêmes fleurs, l'efprit de nitre dulcifié, ou la liqueur anodine minérale de M. Hoffmann, pris intérieurement, font un très-bon effet. Mais fi la colique eft caufée par la fuppreffion du flux hémorrhoïdal, ou menftruel, ou l'inflammation des inteftins, comme il arrive fouvent, les poudres tempérantes & anti-fpafmodiques, jointes aux lavemens émolliens, & anodins, & à la faignée du pied, font des fecours certains.

Les douleurs de fausse pleuresie, suivant l'expérience de Lancisi, rapportée dans les Mémoires Anatomiques du célébre Morgagni, sont enlevées, comme par miracle, par une profonde scarification de la partie malade, & l'application d'une grande ventouse. Mais nous avons éprouvé depuis peu l'inutilité de ce remede dans la véritable pleuresie.

XXII. Quoique l'on ait vanté plusieurs remedes étrangers contre la goute, tels que la racine de squine, & qu'on ait, sur tout depuis peu, élevé jusqu'au ciel l'application du *Moxa* (q) enflammé; les rémedes que l'Allemagne fournit, sont cependant plus efficaces. Un régime convenable; les poudres anti-spasmodiques résolutives, dont nous avons déja parlé; deux saignées chaque année; six ou huit onces, ou une livre de décoction de racines de polypode, deux ou

(q) *Moxa* est une espece de cotton, ou de bourre, dont les Indiens font une meche grosse comme un tuïau de plume, avec laquelle ils brûlent les parties attaquées de goute. V. Lesmery Dict. des Drogues.

trois fois chaque jour, qui procurent le matin une sueur qu'il faut attendre au lit, & se garder d'interrompre, font plus d'effet, & donnent plus de soulagement au malade, que les remedes étrangers les plus vantés. Il est d'ailleurs certain, par les observations de beaucoup d'habiles Praticiens, qu'on peut voir dans les Ephémerides de l'Académie des Curieux de la Nature (r), & par celles de M. Heister, que la racine d'aristoloche en infusion, décoction, extrait, ou teinture, est un spécifique pour guérir, ou prévenir la goute; de sorte que si l'on entremêle l'usage des poudres antispasmodiques, & des préparations d'aristoloche, gardant toujours un régime convenable, il n'est presque pas possible que le malade n'en guérisse, ou n'en soit préservé, à moins qu'elle ne soit nouée. On voit par là que nos remedes vont un peu plus loin que les étrangers.

(r) V. les Epher. de l'Acad. des Curieux de la Nature Centurie V, & VI, ou la Dissertation *de Aristolochiâ*, imprimée à Altorf en 1719, où toutes ces Observations sont rassemblées.

XXIII. Les affections cachectiques, causées ordinairement par un ſang épais, & viſqueux, ſe guériſſent par un régime convenable, & l'uſage, ſuffiſamment prolongé, des infuſions, extraits, teintures, & ſels, des feuilles, & racines des plantes ameres, comme l'abſynthe, le chardon-benit, la petite centaurée, le trefle d'eau, la fumeterre, la gentiane, l'ariſtoloche; des racines de pied-de-veau, de pimprenelle blanche, d'aſclepias, d'aunée, de leveſche, d'imperatoire; des baies, & du bois de genievre; de la teinture de tartre d'antimoine tartariſée, de la teinture de Mars extraite avec le coing, la teinture de Mars apéritive, la teinture de vitriol de Mars de Zwelfer, du ſaffran de Mars apéritif, de la limaille de fer porphiriſée; ces derniers remedes incorporés avec les extraits amers, & réduits en forme de pilules, ou d'électuaire. Nos eaux minérales, ſur tout les ferrugineuſes, font ſouvent beaucoup de bien dans les cachexies, les œdemes, les fleurs blanches, pourvû que les viſceres ne ſoient point attaqués de ſcirrhes, ou d'ulceres. Enfin les

cachectiques se trouvent fort bien de l'usage de nos vins forts, pris avec modération dans les repas; soit qu'ils les emploient naturels, ou impregnés des vertus médicinales des végetaux dont nous venons de faire l'énumération; surtout si l'on a égard aux causes de la cachexie; par exemple aux fievres fixées plûtôt qu'il ne falloit, aux hémorrhagies imprudemment arrêtées, aux suppressions des regles, aux reflux des humeurs qui se portoient à l'habitude du corps; comme la galle, &c. J'ajoute que les mêmes remedes, à peu de chose près, guérissent souvent l'hydropisie, si elle est encore en état d'être guérie; la jaunisse, & même le scorbut froid, comme nous le ferons voir plus bas. (27.)

XXIV. La plus dangereuse de toutes les affections cachectiques, est, sans contredit, la verole. L'Allemagne produit les armes les plus puissantes, qu'on connoisse jusqu'à présent, pour terrasser cet ennemi; je veux dire le vif argent, ou mercure. Les Indes fournissent, à la vérité, des remedes très-efficaces contre ce mal;

les racines de salsepareille, & de squine, les bois de sassafras, & de guaiac, dont le dernier a mérité le nom de *sacré* par son excellence. Mais loin que ces remedes, & autres de même nature, s'il en est encore, puissent le disputer en force au mercure, ils ne le suivent que de très-loin. Que dis-je? Une petite portion de mercure fait plus d'effet qu'une quantité considérable des autres remedes, & guérit radicalement les affections véneriennes les plus enracinées, pendant que les autres sont à peine suffisans pour déraciner les plus légeres; &, ce qu'il y a de plus surprenant, il joint la célerité à l'efficacité. Il y a plus, & ce n'est pas le moins étonnant, ce minéral opere de quelque maniere qu'on l'emploie, & sous quelque forme que ce soit, intérieurement, ou extérieurement. Son opération même a quelque chose d'extrêmement singulier, puisqu'elle se fait, soit par la salivation, soit par les selles, soit par la transpiration insensible, quand ce divin remede est administré par des personnes capables d'en diriger l'action.

XXV. Si les malades attaqués de legeres maladies véneriennes, ont de la répugnance à ſe ſervir de mercure, & qu'ils aiment mieux les ptiſannes ſudorifiques, l'Allemagne nous met en état de ſubſtituer aux bois, & aux racines anti-véneriennes, des remedes, qui, s'ils n'ont plus d'énergie, du moins ne leur cedent en rien. Les racines de bardane, d'aunée, de pimprenelle blanche, d'aſclepias, de leveſche, de patience ſauvage, & d'autres pareilles, ont une vertu diaphorétique, & ſudorifique, capable de chaſſer le virus vénerien, ſur tout, ſi l'uſage des teintures de ces mêmes plantes vient au ſecours. On peut auſſi remplacer parfaitement les bois ſudorifiques des Indes, par notre bois de genievre. La ſaponaire, plante extrêmement commune par toute l'Allemagne, eſt encore un remede dont l'énergie ne le cede en rien aux racines étrangeres, dans les maladies véneriennes. On en peut juger par les éloges que font, de ſa décoction, pluſieurs célébres Praticiens. Enfin, ſi l'on entremêle l'uſage de l'antimoine joint aux remedes dont nous

venons de parler, de celui du Mercure, il n'y a pas de doute que nous ne ſoions en état de faire autant, & même plus avec les médicamens de notre païs, qu'avec les étrangers.

XXVI. Les païs étrangers ne nous envoient point de remedes plus puiſſans contre la galle, & les maladies analogues, l'herpes, les dartres, les ulceres de la peau, & autres ulceres malins, que ceux que nous venons d'indiquer (25). Et ſi ces maladies ſont rétives à ces remedes, & aux étrangers, on ne peut les guérir que par l'antimoine, & le mercure, emploiés intérieurement, & extérieurement, à peu près comme dans les maladies véneriennes. Il naît encore en Allemagne un remede que l'on emploie intérieurement & extérieurement contre la galle, & qui ne craint point la concurrence avec les plus actifs des païs étrangers. C'eſt le ſouffre. La galle ſe guérit très-ſouvent en frottant la partie qui en eſt attaquée avec un liniment composé de quelque huile que ce ſoit, & de ſouffre réduit en poudre. Timée don-

ne la préparation d'un onguent plus composé (*f*), qu'il regarde comme infaillible, & qui est réellement un excellent remede; dont la principale force dépend sans doute du souffre qui entre dans sa composition; enfin Juncken, dans son Lexicon Chimico-Pharmaceutique, en donne un autre très-efficace composé de fleurs de souffre, de céruse, & de mercure crud. Il faut cependant observer que l'usage extérieur du souffre, & du mercure, est dangereux, si le corps n'est suffisamment préparé par les purgatifs, & les diaphorétiques.

XXVII. Le scorbut se divise en froid, & chaud. Dans le froid, ou pituiteux, l'herbe aux cuilliers, les cressons, la cardamine, la capucine, le beccabunga, la fumeterre, la petite chelidoine, l'herbe aux écus, la joubarbe vermiculaire, la moutarde, le raifort sauvage, le pied de veau, le trefle d'eau, & les médicamens composés de ces plantes, remedes les plus efficaces dans cette maladie, de

(*f*) Lib. 6. de morb. extern. cas. 16.

l'aveu de tous les Médecins, naissent en abondance dans l'Allemagne. Si la maladie est si considérable que ces remedes ne puissent la surmonter, il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués contre la cachexie, & la vérole, & sur tout aux racines, & aux teintures dont nous avons parlé, & aux remedes mercuriels, qui emportent sûrement la maladie.

XXVIII. Si c'est le scorbut chaud qu'il faut traiter, ce qu'on connoît à la chaleur continuelle, à la soif immodérée, au sang que le malade rend par les gencives, aux fréquentes hémorrhagies, & autres symptomes de même nature, il faut avoir recours au petit lait ordinaire, ou extrait en coagulant le lait avec le vinaigre, le suc d'oseille, d'alleluia, ou de citron; & en faire prendre tous les jours au malade pendant quelque tems, & surtout le matin. Si l'on veut donner plus de force à ce petit lait, il y faut faire cuire des plantes acides, nitreuses, ou rafraîchissantes, telles que l'oseille ordinaire, l'oseille ronde, l'alleluia, la marguerite, la

bourrache, l'ancholie, le pourpier, & faire prendre cette décoction après une légere expression. Elle tempere, adoucit, corrige, dompte l'âcreté des sels scorbutiques, & appaise puissament la chaleur qu'ils produisent. Ces malades se trouvent très-bien d'un usage modéré de nos fruits d'été acides, tels que la groiseille, les cérises, les mûres de la ronce sans épine, & les mûres proprement dites. L'Allemagne est aussi très-féconde en eaux minérales très-utiles dans l'un, & l'autre scorbut, parce qu'elles brisent les sels du sang, le délaient, l'adoucissent, & chassent ses sels par les divers vaisseaux excrétoires du corps; en un mot, on peut dire qu'aucun païs étranger ne produit des remedes comparables à ceux que produit l'Allemagne, pour guérir le scorbut.

XXIX. Elle ne donne pas de moindres secours dans les obstructions de toute espece. Car si les vaisseaux capillaires sont obstrués par un sang épais, & visqueux, source d'une infinité de maux, nos eaux simples, & minérales, ces dernieres froides, ou chaudes, les racines, les feuilles des

plantes apéritives, dont nous avons fait plusieurs fois mention, prises en substance, ou leurs décoctions, leurs infusions, leurs teintures, & enfin les remedes mercuriels, font plus d'effet qu'on n'en peut attendre d'aucun médicament étranger; & c'est surtout dans les obstructions causées par une lymphe épaisse, & tenace, que le mercure fait des miracles, soit qu'on excite la salivation, ou non. C'est ce que justifient les bon effets de ce minéral dans la goute serene causée par l'obstruction des nerfs optiques, dans la cataracte, les maux de tête les plus opiniâtres; l'obstruction, & la dureté des glandes du col, les ophthalmies rebelles, & autres maladies de cette espece.

Dans le resserrement du ventre causé par l'endurcissement des excrémens, ou quelque autre cause, nos eaux, nos sels purgatifs, la magnesie, le lin purgatif, donnés intérieurement, ou les lavemens faits avec nos plantes donnent un prompt secours.

La décoction des racines, & des feuilles de mauve, guimauve, char-

don-roland, de régliſſe, les poudres compoſées de ces mêmes plantes, des ieux d'écreviſſes, de nos ſels alkalis, & moiens, & les bains émolliens, font plus d'effet dans les obſtructions des urétheres, & de l'uréthre, cauſées par une pierre, que tous les remedes étrangers.

Les obſtructions cauſées par le défaut de force ſe réſolvent par nos vins, & nos bierres fortes, les eaux de roſes, de pouliot, de meliſſe, de lavande, de romarin, faites avec, ou ſans le vin, & par l'uſage intérieur, & extérieur de l'eſprit de corne de cerf.

XXX. Si les obſtructions des vaiſſeaux du cerveau, qui cauſent les affections ſoporeuſes, l'apopléxie, le coma, la catalepſie, & autres ſemblables proviennent de l'abondance, & de l'épaiſſeur du ſang, elles cédent à la ſaignée pratiquée au bras, au pied, au col, aux tempes; à l'application des ventouſes à la tête, au dos, & aux extrêmités; aux frictions, aux lavemens âcres, enfin aux brûlures faites à la plante des pieds, & au-deſſus du front, & aux eſprits

volatifs de corne de cerf, de ſel ammoniac, de ſuie, & autres pareils mis ſous le nez, & dans la bouche. Si ces maladies reconnoiſſent pour cauſe l'abondance de pituite qui ſurcharge le ventricule, on donne avec ſuccès un vomitif compoſé de tartre, ou de vin émétique, ou de tous les deux enſemble, & les infuſions chaudes des racines, & plantes inciſives, & réſolutives, faites dans l'eau, & les teintures de ces mêmes plantes.

XXXI. L'on emporte l'iſchurie, ou ſuppreſſion d'urine, par nos ſels moiens, les remedes indiqués plus haut contre les pierres, & les émulſions de ſemences de violette pourprée faites avec l'eau de cerfeuil, d'arrête-beuf, de fraiſier, de ſaxifrage, ou autres, comme la décoction des racines de perſil, & de chardon-roland. L'effet de ces émulſions, excellentes par elles-mêmes, eſt puiſſament aidé par un cataplaſme d'ail, ou d'oignons cuits ſous la cendre, appliqué ſur la région du pubis. Si ces remedes ſont ſans effet, il faut

recourir à la ſonde creuſe pour faire ſortir l'urine.

Si la pierre eſt cauſe de ſa ſuppreſſion, il faut emploier les remedes que nous avons preſcrits dans cette maladie ; ſi elle eſt arrêtée au col de la veſſie, il faut la repouſſer avec la ſonde, ou la tirer par l'inciſion ; à moins qu'il n'y ait quelque empêchement.

Lorſque des corps étrangers, ou des excroiſſances bouchent les narines, les oreilles, l'éſophage, la trachée artére, l'anus, le vagin, ou que ces deux dernieres parties ſont imperforées par quelque cauſe que ce ſoit, la main armée d'un bec de gruë, ou d'un biſtouri eſt le ſeul remede.

XXXII. Les flux ſont diamétralement oppoſés aux ſuppreſſions. On appelle ainſi l'excrétion ſi abondante de quelqu'une des liqueurs du corps, que les forces en ſouffrent, & qu'elle eſt ſuivie d'autres accidens. De ces flux, les uns attaquent la tête, les autres la poitrine, le bas ventre, ou la peau.

Ceux de la tête, outre le ſaigne-

ment de nez, dont nous avons parlé plus haut, sont l'enchifrenement, & l'abondance des larmes, & de la salive.

L'enchifrenement ne demande point de remedes, s'il n'est trop fort; auquel cas nos purgatifs, & nos diaphorétiques intérieurement, extérieurement un nouet de marjolaine, ou de semences de nielle, porté souvent au nez, avec une diéte exacte, & peu nourrissante, font tout l'effet qu'on peut désirer.

L'abondance des larmes peut être causée par la foiblesse de la caroncule lacrimale, la quantité de sérosités qui regorgent dans le sang, ou quelque vice de la partie, comme la fistule commençante, ou formée, ou l'obstruction du canal lacrimal, ou nasal. Au premier cas on fortifie la partie par l'application réïterée de l'eau-de-vie de romarin, ou de lavande. Au second on lâche le ventre, & on excite la sueur; au troisiéme on a recours aux opérations convenables.

L'abondance de la salive se guérit intérieurement par les purgatifs, & les sudorifiques, extérieurement par

les gargarifmes de racine de biftorte, de tormentille, de quinte-feuille, des feuilles de mille-feuille, de plantain, de fleurs de rofes, ou de troëfne.

XXXIII. La pituite eft fujette à un flux, appellé toux humide, dont la caufe eft une férofité âcre, tenace, ou des humeurs épaiffes, vifqueufes, & abondantes.

Si la férofité péche par l'âcreté, on fera prendre au malade des décoctions de racines de régliffe, de mauve, de guimauve; de feuilles de pas-d'âne, de véronique, de fcabieufe; de femences de pavot blanc, du gruau d'orge, ou d'avoine. La fimple décoction de raves avec le miel, ou fans ce fuc, eft un adouciffant très-efficace, furtout fi l'on ne néglige pas les purgatifs. Le fuc, ou l'extrait de régliffe fait auffi merveille dans ce cas, auffi-bien que les émulfions de femences nouvelles de concombre, citrouille, & melon.

Si la matiere morbifique eft épaiffe, vifqueufe, & tenace, on emploie avec fuccès les adouciffans legers mêlés aux incififs, & aux réfolutifs, tels que les racines d'aunée,

de

de pimprenelle blanche, de chicorée, de pied-de-veau, les feuilles de véronique, ſcabieuſe, marrube blanc, & ſemblables, en infuſion, ou décoction, que l'on prend chaude pluſieurs fois par jour. Ces remedes ont bien plus d'effet, ſi l'on y joint les teintures d'aunée, de pimprenelle blanche, de tartre, & l'eſprit de ſel ammoniac aromatiſé avec les huiles eſſentielles d'anis, & de fenouil.

XXXIV. Les flux qui attaquent le bas ventre ſont la diarrhée, la dyſenterie, le vomiſſement, le cholera-morbus, la lienterie, les paſſions iliaque, & céliaque, le flux hépatique, le flux d'urine, l'incontinence d'urine, la gonorrhée, les pollutions fréquentes, & les fleurs blanches. Nous avons parlé plus haut de l'écoulement immodéré du flux hémorrhoïdal, & menſtruel, & du piſſement de ſang (11. 12.). Nous allons paſſer les autres en revûe.

Celſe nous avertit (*t*) de ne pas arrêter la diarrhée dans ſes commen-

(*t*) Liv. 4. c. 19.

cemens ; parce qu'elle eſt ſouvent un moien dont la nature ſe ſert pour ſe débarraſſer des humeurs qui la ſurchargent. Loin de cela, il en faut aider l'action par une boiſſon légere, chaude, ou du moins tiéde, comme l'eau ſimple, la décoction d'orge, d'avoine, de râpure de corne de cerf, d'eau de poulet, ou le bouillon léger. Il eſt même à propos de donner de tems en tems un purgatif leger, ſurtout de ſel purgatif amer, ou autre analogue, ou de magneſie, & ſemblables.

Pour guérir le vomiſſement, il faut ſe comporter d'abord, comme nous venons de dire, en parlant de la diarrhée ; ou, lorſque le malade n'a que de ſimples nauſées, lui paſſer un peu des émétiques déſignés plus haut ; ce qui fait ſouvent très-bien dans les diarrhées ; puis, dans l'un & l'autre cas, on travaille à fortifier l'eſtomach par les remedes ſtomachiques, ſurtout l'eau de menthe préparée avec, ou ſans le vin, le vin fort, ou le vin d'abſynthe, les teintures d'abſynthe, de gentiane, de trefle d'eau, d'écorces d'orange, & autres amers, & par

les poudres ſtomachiques ci-deſſus décrites. Ce régime convient également dans les évacuations trop grandes cauſées par les purgatifs, & les émétiques. A l'extérieur on ſe ſert très-utilement, après une évacuation ſuffiſante, d'une compreſſe, d'une éponge, ou d'une rôtie, trempée dans l'eau-de-vie, appliquée ſur l'eſtomach. Enfin l'exercice du cheval, ou du carroſſe fait beaucoup de bien dans la diarrhée, comme M. Heiſter l'a éprouvé ſur lui-même, & ſur autrui. L'efficacité de ce remede étoit même connue du tems de Celſe (*u*), puiſqu'il dit affirmativement que rien ne fortifie davantage les inteſtins.

XXX. Le cholera-morbus, maladie ſouvent très-aigue, combinée du vomiſſement & de la diarrhée, ſe guérit à merveille de la même maniere. Le célébre Sydenham, Médecin Anglois, ordonne dans cette maladie de faire prendre au malade une grande quantité de bouillon extrêmement lé-

(*u*) Liv. 4. c. 19.

ger. Ce régime paroît d'abord contraire & nuisible ; puisqu'il semble augmenter le mal, & affoiblir encore le ventricule. Mais l'utilité de ces délaïans, qui lavent le ventricule, & les intestins, & emportent avec eux les sels âcres qui les irritent, est prouvée par la raison, & l'expérience. On peut même produire des preuves de cette derniere tirées des tems reculés de la Médecine ; puisque Celse (x) recommande ce traitement, & le croit tellement infaillible, que, pourvû qu'on l'emploie d'abord, il regarde comme une bagatelle cette maladie extrêmement dangereuse par elle-même. Nous n'avons donc point encore ici besoin de remedes étrangers. Mais après avoir matté les symptômes, il est fort à propos d'en venir à l'usage de nos stomachiques tirés de la menthe, des amers, de nos aromates, & de nos vins forts, surtout bus chauds, qui font tout l'effet que l'on en peut attendre. Ce traitement

(x) Liv. 4. c. 11. V. aussi Trallianus, L. 7. c. 14.

convient également à la lienterie, & à la passion céliaque. (*y*)

XXXVI. La dysenterie, qui est aussi une maladie très-aigue, ne demande pas davantage les médicamens étrangers. On remplit la seule indication qu'il y ait, qui est l'évacuation des humeurs nuisibles, & morbifiques, par une ample boisson legere, & délaïante, & prise chaude, comme nous l'avons recommandé plus haut, & en particulier par la décoction de graine de carvi, ou de lin, ou de la râpure de corne de cerf avec un peu de lait, ou sans lait. Les païsans se servent aussi avec succès de

---

(*y*) Je prens ici le nom de passion céliaque, comme on l'emploie aujourd'hui, pour désigner une maladie où l'on rend par les selles une matiere laiteuse, ou chyleuse. Cette définition est bien éloignée de celle de Celse L. 4. c. 11. qui dit que dans cette maladie *le ventre est dur, & douloureux, & tellement resserré, que les vents même ne passent pas, enfin que les extrêmités sont froides, & la respiration difficile. Ubi venter indurescit, dolorque ejus est; alvus nihil reddit, ac ne spiritum quidem transmittit; extremæ partes frigent, & difficulter spiritus redditur.* Mais cette description convient mieux à ce que nous appellons *Colique*, ou *Cardialgie.*

l'orge grillé pris en quantité en façon de caffé ; ce qui pour l'ordinaire diminue considérablement la fievre.

On peut emploier pour la même fin la magnesie au lieu de la rhubarbe, dont on fait ordinairement un si grand usage, ou la décoction de lin purgatif, ou celle des racines de polypode.

On peut encore se servir d'émétiques, quand le cas l'éxige ; & au lieu de la racine si vantée d'Ipécacuanha, faire usage du tartre émétique ordinaire en petite quantité, y ajoutant un peu de racines de tormentille, ou d'un demi gros de racines de cabaret.

Les premieres voies étant dégagées, il ne faut point discontinuer l'usage des délaïans ; il faut même le prolonger tant que durent les douleurs, les tranchées, & la fiévre. Mais pour appaiser les douleurs, & la chaleur, & émousser plus parfaitement les sels âcres, il faut donner aux malades toutes les deux ou trois heures des poudres tempérantes, & absorbantes, composées d'ieux d'écrévisses, de cristal de roche, d'anti-

moine diaphorétique, & de nitre. Nous nous passerons également de la gomme arabique, malgré les louanges qu'on lui donne dans les cas où il faut adoucir le sang, & nous lui substituerons celle de nos cérisiers, ou de nos pruniers, qui est de même nature, & fait le même effet.

Est-il besoin de teintures diaphorétiques, résolutives, & fortifiantes, nous avons sous la main celles de scordium, d'impératoire, de pimprenelle blanche, de mille-feuille, &c. qui, prises le matin dans une liqueur chaude, sont d'un secours efficace, surtout quand on attend paisiblement la sueur.

La force de la maladie étant domptée par l'usage de ces remedes, nous en avons en quantité qui sont capables de fortifier, & de rétablir les visceres, entre autres les racines de tormentille, ou de bistorte, ou de quintefeuille, dont Celse (z) recommande particulierement l'usage dans le vin le matin à jeun. On peut ajouter à

(z) Liv. 4. c. 15.

ces racines pulvérifées un peu de faffran de Mars aftringent. Les teintures d'abfynthe, de mille-feuille, de gentiane, d'écorces d'orange, prifes plufieurs fois par jour, font encore de bons fortifians. A l'extérieur on peut frotter le bas-ventre d'eau-de-vie chaude, & mettre par-deffus, fi l'on veut, des fachets de femences de carvi, & d'anet, de fleurs de camomille, de feuilles de menthe, &c.

On appaife auffi le tenefme, & les tranchées, accidens fouvent très-douloureux de cette maladie, par des lavemens d'une décoction de graine de lin, dont Celfe recommande l'ufage (*a*), ou de lait tiéde avec le miel; enfin en faifant étuver au malade fon fondement, toutes les fois qu'il fe préfente au baffin, avec une décoction tiéde de verveine, felon Celfe, ou de plantes émollientes, felon d'autres Médecins.

XXXVII. Les remedes étrangers ne nous font pas néceffaires dans la paffion iliaque, quelle qu'en foit la

(*a*) Ibid.

cauſe. Il n'eſt beſoin que des poudres anti-ſpaſmodiques, & tempérantes, & de clyſteres âcres donnés fréquemment, ou de la fumée du tabac, qui vient aujourd'hui très-communément en Allemagne, injectée ſouvent dans l'anus du malade, juſqu'à ce que les excremens aient repris le cours ordinaire. Si c'eſt une hernie qui produit la paſſion iliaque, & qu'il y ait étranglement de l'inteſtin, on ne peut attendre de ſecours que des huiles, onguents, & cataplaſmes émolliens, ſeuls capables de diſpoſer l'inteſtin à la réduction, qu'il faut faire auſſi-tôt qu'il eſt poſſible.

XXXVIII. On appelle flux d'urine l'écoulement par la veſſie d'une plus grande quantité de liqueur que celle qu'on a priſe en boiſſon, écoulement ſuivi quelquefois d'amaigriſſement, & de danger. Celſe recommande alors les frictions au ſoleil, ou au feu (*b*); un régime aſtringent; de

(*b*) *Exercitationes, fricationes in ſole, vel ad ignem, cibum comprimentem, vinum auſterum meracum, per æſtatem frigidum, per hiemem*

gros vin pur, bû froid pendant l'été, & legerement dégourdi pendant l'hiver. Ajoutés à ce régime l'usage de la teinture de vitriol de Mars, ou la teinture de Mars avec le coing, ou le saffran de Mars astringent, & celui des racines indiquées dans l'article précédent, nous n'aurons point lieu de porter envie aux remedes étrangers.

Ils ne sont pas plus nécessaires dans l'incontinence d'urine, & les trop grandes sueurs.

Les pollutions fréquentes, & la gonorrhée benigne, causées par la chaleur du sang & de la semence, comme il arrive ordinairement, ou par la trop grande abondance de cette derniere, se guérissent par la saignée, un régime humectant, & peu nourrissant, les acides legers, comme la crême de tartre, l'hépatique rouge, le vinaigre, l'oseille, les fruits confits au vinaigre, la semence de gremille, les boissons nitrées, & un peu de sel de Saturne.

---

egelidum, sed tantum, quantum minimum sit. Lib. 4. c. 20.

XXXIX. Il eſt tems de paſſer aux maladies, ou léſions des ſens. Nous commencerons par celles des ſens extérieurs, parmi leſquelles celles des ieux méritent la préférence.

Les remedes étrangers font très-peu d'effet dans la foibleſſe de la vûe, la goute ſerene, & la ſuffuſion, qui en ſont les ſuites. Ceux qui ſe ſont acquis quelque réputation dans la guériſon de ces maladies, naiſſent en abondance en Allemagne. La cure de ces maux eſt différente, ſelon la diverſité des cauſes occaſionnelles; mais en général ils ſe guériſſent par la ſaignée, les purgatifs, les cauteres, le ſeton, par l'uſage intérieur des racines de valeriane; & de fenouil, des feuilles d'euphraiſe, de véronique, de ſauge, d'hiſſope; les ſemences d'anis, & de fenouil, & les cloportes, le tout en ſubſtance, en infuſion, ou en décoction dans l'eau, ou dans le vin. Auſſi les vins d'euphraiſe, ou de fenouil, ſont-ils en grande réputation pris intérieurement à la doſe de quelques verres par jour, & emploiés extérieurement à laver les ieux, ou à faire des fomentations ſur

ces parties. Les cloportes secs & réduits en poudre, ou écrasés en vie, & avalés tous les jours dans le vin, ou la bierre, augmentant la dose jusqu'à cinquante, quatre-vingt, & même cent, débarrassent souvent très-bien les nerfs optiques des obstructions qui s'y étoient formées; surtout si l'on aide leur action par les vésicatoires, le seton, ou les cauteres; & qu'en même tems on emploie à l'extérieur les vins dont nous venons de parler, ou les eaux distillées de valeriane, fenouil, euphraise, animées d'un peu d'eau de la Reine d'Hongrie, & qu'on en lave les ieux plusieurs fois par jour. Si ces remedes ne font rien, il faut avoir recours à l'usage du mercure, & même à la salivation, qui guérit souvent ces maux, quand ils sont nouveaux, ou qu'ils peuvent encore recevoir guérison. Au deffaut de ces remedes, il ne faut compter sur aucun étranger, du moins qui soit connu jusqu'à présent. La suffusion mûre, que l'on appelle alors cataracte, se guérit encore quelquefois par l'opération.

XL. Les remedes les plus sûrs pour

la guérison des ophthalmies naissent aussi en Allemagne. Car, outre les eaux dont nous venons de parler, nous avons celles de roses, de plantain, de grande chelidoine, de chaussetrape, de bleuets, &c. la tuthie préparée, la pierre calaminaire, le sel de Saturne, l'alun, & le vitriol blanc.

Les collyres, & les onguents, qui en sont composés fournissent les secours les plus efficaces contre la taie, & les taches des ieux. Dans certains cas on peut emploier le verd de gris, l'eau verte de Hartmann, la pierre appellée *lapis scissilis*, le fiel de brochet, & de bellette, médicamens qui naissent tous dans notre païs, & qui sont préférables à tous les étrangers.

Le seul remede à la vûe basse, de quelque cause qu'elle vienne, est des lunettes appropriées.

XLI. Quoique l'on vante beaucoup contre la dureté de l'oüie, l'ambre, le musc, & le castoreum, mis dans l'oreille, cependant la purgation, la saignée, ou avec la lancette, ou par le moien des scarifications, une, ou

deux gouttes d'huiles diſtillées de ſemences de carvi, de fenouil, ou d'anis, de fleurs de lavande, & ſurtout de camomille, miſes dans l'oreille avec du coton, ſeules, ou jointes à la teinture de ſuccin, font au moins autant d'effet. Un, ou deux grains de ſel volatile de corne de cerf, mis ſoir & matin dans l'oreille, ont eu ſouvent beaucoup de ſuccès. Un pain fait avec la pâte ordinaire dans laquelle on a mêlé la ſemence de carvi, ou les baies de geniévre concaſſées, coupé par le milieu, & mis ſur les oreilles, en ſortant du four, eſt encore un remede excellent contre la même maladie. Enfin tous ces remedes ſont les meilleurs contre le tintement, & le bourdonnement des oreilles.

XLII. La dépravation du goût, & ſurtout l'amertume de la bouche dans les fievres, cauſées ordinairement par l'abondance de la bile, ſe corrige par les émétiques, & les purgatifs indiqués, qu'on fait ſuivre de nos ſtomachiques amers, & de nos aromatiques. Le goût acide ſe corrige par les abſorbants, les alkalis, les aqueux, & ſurtout par nos eaux

minerales alkalines. La ſalure de la ſalive ne s'emporte gueres que par les boiſſons aqueuſes.

La dépravation du tact, ou ſtupeur, ſe guérit en donnant au malade intérieurement l'eſprit de corne de cerf, de fourmis, de romarin, de lavande, de ſauge, & ſemblables; extérieurement par les urtications, les ſinapiſmes, les eſprits de vers de terre, de fourmis, de corne de cerf, de ſel ammoniac, ou de ſuie.

XLIII. Les maladies des ſens internes ſont. 1°. La foibleſſe de la mémoire; qui, s'il eſt encore poſſible, ſe fortifie par les teintures, ou les huiles diſtillées des plantes dont nous venons de parler, appliquées extérieurement, & priſes intérieurement. Ces remedes ſont plus ſûrs que l'ambre, le muſc, & les aromates de même nature, dont le trop grand uſage a ſouvent fait tomber les malades dans l'imbécillité, la démence, ou la manie.

2°. Les délires qui ſurviennent aux fiévres, que l'on matte par des délaïans abondans, les légers acides, les remedes préparés avec le nitre,

& le cinnabre, & les émulſions légeres. Au dehors on emploie très-heureuſement les ſinapiſmes, & les véſicatoires.

3°. La manie, où après avoir ſuffiſamment emploié les ſaignées, & les émétiques, & les purgatifs tirés ſurtout de l'hellebore, l'on recommande très-fort les boiſſons nitrées, acides, délaïantes, ſurtout la décoction de mouron en boiſſon ordinaire, & les émulſions legeres de ſemences de pavot, pour appaiſer le mouvement deſordonné des eſprits; à quoi nous joindrons la fuſtigation, dont les inſtrumens ne manquent pas en Allemagne.

4°. La folie amoureureuſe, & la fureur utérine, qui ſe guériſſent par les remedes de la manie, ſi le mariage ne peut y mettre ordre.

5°. La mélancholie, & la catalepſie, où il faut rendre le mouvement aux eſprits pareſſeux, & engourdis. Ces maladies ſe guériſſent par un uſage moderé du vin, les fréquens exercices, les voiages, les infuſions, & les teintures des plantes inciſives, les ſels moiens réſolutifs,

nos eaux minérales, la bonne compagnie ; disposant le malade à l'usage de ces remedes par la saignée, & la réiterant de tems en tems ; surtout dans les hypochondriaques, & les suppressions d'hémorrhoïdes.

6°. La morsure des animaux enragés, & l'hydrophobie, qui en est la suite ordinaire. Leurs remedes extérieurement sont le bain froid, s'il est possible ; les fomentations d'eau salée, ou de vinaigre chaud, sur la blessure préallablement dilatée avec le bistouri, ou l'application du cautere actuel ; intérieurement les diaphorétiques, surtout la teinture de scordium impregnée d'esprit de vitriol prise fréquemment, & par-dessus l'infusion chaude de la même plante, ou de sauge ; qu'on peut entremêler de tems en tems de l'usage d'un ver de May écrasé, que plusieurs Modernes regardent comme un spécifique dans le cas ; le tout appuié d'un régime diaphorétique.

7°. Les insomnies, dont il faut d'abord enlever la cause, & pour lesquelles en général il n'y a point de remedes plus sûrs que les émulsions

de pavots blancs, avec, ou sans semences farineuses, ou les juleps d'eau de primevere, & de sirop de pavot, si l'on en excepte les insomnies des vieillards, qui se guérissent souvent par l'usage moderé d'un bon vin à souper.

8°. Les maladies soporeuses se combattent par les remedes propres à mettre les esprits en mouvement, comme l'esprit de sel ammoniac, de corne de cerf, de suie, emploiés extérieurement, & intérieurement, l'eau chaude en boisson, la saignée, les frictions, les sternutatoires avec le tabac, la marjolaine, le marum, les fleurs de muguet, les vésicatoires, le seton, & même l'émétique, si l'estomac est chargé de mauvais levains.

XLIV. Les mouvemens ordinaires, & naturels, reçoivent des lésions de différente espece. Car ils péchent par augmentation, diminution, abolition, ou dépravation.

Ils augmentent dans les convulsions, l'épilepsie, l'éternuement, la toux, le hoquet, la palpitation du cœur. Cette augmentation doit sa naissance à des causes irritantes, com-

me aux vers, aux âcres, aux corps étrangers qui sont dans les blessures, &c. Si l'irritation est causée par quelque cause qui tombe sous les sens, il faut commencer par l'enlever quelle que soit la maniere d'en venir à bout. S'il est question d'une épilepsie causée par des vers, on emploie avec succès tous les amers, surtout les fleurs de tanesie, de petite centaurée, l'absynthe, le mercure crud, le mercure doux, l'éthiops minéral, entremêlés de purgatifs mercuriels, ou tirés de nos sels amers. Si l'irritation est caussée par des âcres, les délaïans aqueux, les absorbans, les remedes préparés avec le nitre, & le cinnabre, la racine de pivoine, le guy de chêne, les vers de terre, l'esprit de corne de cerf, la liqueur de corne de cerf avec le succin, la saignée, les purgatifs, les vomitifs, suivant les circonstances, sont les remedes indiqués. A l'extérieur on emploie avec succès les esprits de vers de terre, de fourmis, ou de corne de cerf, pour frotter les parties en convulsion. L'irritation qui cause le fréquent éternuement s'appaise en respirant par le nez du lait

tiéde. On guérit l'enrouement, & la toux, avec les décoctions des plantes, & racines pectorales, le suc, ou l'extrait de réglisse, la décoction de raves avec le miel, les émulsions, sûrtout celles de pavot, les absorbants, le cinnabre, & ses préparations. Voiés d'ailleurs ce que nous avons dit (33.)

L'irritation enfin qui cause le hoquet, si elle vient d'humeurs âcres, s'emporte par les boissons délaïantes chaudes, les absorbants, le cinnabre, le nitre, les stomachiques, les carminatifs, & souvent un simple verre de vin chaud.

XLV. La diminution, ou l'abolition du mouvement causée par le deffaut d'esprits, comme il arrive dans les défaillances, le vertige, la paralysie, l'impuissance, se reparent par une boisson forte, une bonne nourriture, des gelées, des œufs frais, nos aromates, les esprits de lavande, de sauge, de romarin, de fourmis; la teinture de calamus aromaticus, de pimprenelle blanche; les semences de moutarde, & de roquette, emploiés extérieurement & intérieurement.

Dans la perte de la voix, & la paralysie de la langue, on reçoit beaucoup de soulagement de l'eau de sauge préparée avec le vin, prise souvent dans la bouche, & avalée peu à peu, & des racines de pied-de-veau, & de vrai acorus, tenues longtems dans la bouche, ou de la semence de moutarde mâchée fréquemment. A l'extérieur on peut frotter la racine de la langue avec les esprits dont nous venons de parler, ou l'huile de sauge, de romarin, de lavande, ou semblables.

L'impuissance se guérit en frottant des mêmes esprits les muscles érecteurs, & prenant intérieurement de bon vin, & des nourritures fortifiantes, & avant le repas une dose convenable de semences de moutarde, ou de borax, délaïés dans le vin, remedes très-estimés dans cette maladie. L'on vante aussi beaucoup l'usage intérieur & extérieur de l'esprit de fourmis (c). Les cantharides prises

(c) C'est ce qui lui a fait donner le nom de *spiritus magnanimitatis*.

intérieurement font auſſi un grand effet. Mais il faut les donner avec beaucoup de ménagement, de crainte d'exciter l'ardeur d'urine, & le piſſement de ſang, comme il arrive aiſément.

L'enchyloſe nouvelle ſe réſout parfaitement bien par les bains naturels; & les artificiels composés de racines, feuilles, & fleurs émollientes, par les onguents de même nature, & ſurtout celui de guimauve, & les graiſſes de chapon, de chien, &c.

La diminution du mouvement cauſée par l'inflammation des articulations, ou des parties qui les avoiſinent, ſe réſout par les remedes indiqués plus haut.

XLVI. La palpitation de cœur ſe rapporte à la dépravation du mouvement. Si elle eſt cauſée par la plénitude, comme il arrive ordinairement, la ſaignée ſuffit communément pour la guérir; ſi c'eſt par la crainte, ou d'autres paſſions de l'ame, les poudres anti-ſpaſmodiques, compoſées de cinnabre, de nitre, & de tartre vitriolé, ou des racines de pivoine, & de guy de chêne ſont les

meilleurs remedes ; si le sang est en même tems épais & visqueux, il faut ajouter à ces remedes, les délaïans, & les exercices fréquents ; mais moderés. Enfin elle est quelquefois causée par un polype, ou par un aneuvrisme de l'aorte, comme M. Heister l'a observé plusieurs fois. Si le polype est nouveau, les mêmes remedes feront effet ; s'il est vieux, ou qu'il y ait aneuvrisme, il n'y a pas de ressource.

La dépravation du mouvement est aussi causée par les blessures, fractures, luxations, & autres accidens semblables ; & dans ces cas, il faut avoir recours à la Chirurgie.

XLVII. Après avoir parlé des maladies communes aux deux sexes, il nous reste à faire voir que notre païs fournit des médicamens suffisans pour guérir celles qui sont particulieres aux femmes. Et comme nous avons parlé (11-13.) de celles qui attaquent les femmes qui ne sont pas grosses, comme du deffaut & de la trop grande abondance de l'évacuation menstruelle, des fleurs blanches, & des pâles couleurs, nous viendrons tout d'un coup

aux maladies des femmes grosses.

Celles ausquelles elles sont sujettes les premiers mois de leur grossesse sont les nausées, le vomissement, la dépravation de l'appétit, les foiblesses, les hémorrhagies, surtout de l'utérus, & l'avortement. La cause de ces maladies étant la suppression du flux menstruel, & la plénitude qui en est la suite, ou le dérangement des sécrétions, qui donne occasion à différentes liqueurs nuisibles de passer dans l'estomac, on y met ordre par un régime exact, un exercice moderé, la saignée, qu'on réitere au besoin, des stomachiques legers, quelques purgatifs doux administrés de tems en tems, comme la magnesie, le sel amer, le sel admirable de Glauber, &c.

Les maladies qui attaquent les femmes les derniers mois de leur grossesse sont causées par la pesanteur de l'utérus, du fétus, de l'arriere-faix, & des eaux du fétus; & elles se réduisent à l'enflure des pieds, aux varices, à la difficulté d'uriner, au resserrement du ventre, aux vents, aux douleurs, & convulsions des muscles

muſcles du bas-ventre, à la difficulté de reſpirer, aux hémorrhoïdes, & aux hémorrhagies de l'utérus.

XLVIII. L'enflure des pieds, & les varices ſe guériſſent par la ſobriété, l'exercice fréquent, les frictions douces faites tous les jours ſur les pieds, quelques purgatifs legers, & la ſaignée ſurtout dans les femmes plethoriques.

La difficulté d'uriner venant ordinairement de la preſſion que l'utérus fait ſur le col de la veſſie, ſe ſoulage en le relevant avec les mains toutes les fois que le beſoin d'uriner le requert, & même, quand ce ne ſeroit pas un ſymptôme, nous ne conſeillerions pas l'uſage des diuretiques, qui par leur nature peuvent procurer l'avortement, & d'ailleurs ſeroient inutiles, ſans la précaution que nous venons d'indiquer.

On remedie au reſſerrement du ventre, & aux vents qui en ſont ſouvent des ſuites très-incommodes, & on prévient ces accidens par l'exercice, une ſuffiſante quantité de boiſſon délaïante, un régime émollient, adouciſſant, & ſobre, par l'abſtinen-

ce des nourritures seiches, dures, venteuses, & la fuite des excès. Si ce régime ne suffit pas, il faut avoir recours aux lavemens émolliens, & legerement laxatifs; & au cas que la femme soit surtout incommodée de vents, les stomachiques doux, les carminatifs, & principalement les teintures & poudres de ces especes, ne doivent pas être oubliés.

La difficulté de respirer causée par les vents, & les obstructions, se guérit par les mêmes remedes; celle que cause la plénitude du sang, par la saignée.

On remedie à la trop grande tension de la peau, & des muscles du bas-ventre, aux convulsions, & aux douleurs cuisantes dont elle est quelquefois suivie, par l'application extérieure des graisses d'oie, ou de chapon, de la moëlle des cuisses de beuf, de l'onguent de guimauve, &c.

On guérit les hémorrhoïdes des femmes grosses par la saignée au bras, un régime sobre, les poudres calmantes, & nitreuses, & l'application extérieure des remedes indiqués (11. 12.)

L'hémorrhagie de l'utérus reconnoissant plusieurs causes, demande aussi différens traitemens. L'abondance du sang, ou son effervescence, se guérissent par la saignée, les poudres tempérantes, & nitreuses, les rafraîchissans, & la diéte. Le détachement de l'arriere-faix, que l'on connoît à l'inutilité des remedes précédens, demande nécessairement l'accouchement forcé, comme M. Heister l'a suffisamment fait voir dans sa Chirurgie.

XLIX. Les maladies des femmes en travail sont l'accouchement laborieux, & la demeure de l'arriere-faix dans l'utérus.

Si l'accouchement laborieux est causé par la mauvaise situation de l'enfant, l'opération est le meilleur, pour ne pas dire le seul remede. Si c'est par le deffaut de forces, ou de douleurs, on y remedie par quelques verres de bon vin donnés de tems en tems, ou par les eaux de lis blancs, de pouliot, de violier jaune, &c. ausquelles on mêle avec tout le succès possible, si l'on en croit de très-habiles Auteurs, un demi gros,

ou un gros de poudre de foie d'anguille, au cas que les eaux seules soient insuffisantes. La poudre des étamines du lis blanc fait encore pour l'ordinaire un très-bon effet dans ce cas, & ne le cede à aucun remede étranger, quelques éloges que l'on donne à la canelle, & à la myrrhe. Si la difficulté vient du vice de l'orifice de l'utérus, trop étroit, comme il arrive dans les premieres couches, trop dur, ou trop sec, le beurre, les huiles, les graisses, les fomentations, & les linimens émolliens, sont le seul secours. Si elle vient de la réunion des parois du vagin, ou d'excroissances nées dans ce canal, ou de la figure monstrueuse du fétus, les instrumens sont la seule ressource.

Si l'arriere-faix est resté dans l'utérus, il faut le tirer dextrement avec la main, ou en procurer la sortie par le moien des remedes capables d'augmenter les forces, & de chasser le fétus, tels que sont ceux que nous venons d'indiquer.

L. Les meilleurs remedes pour appaiser les douleurs qui viennent après l'accouchement, sont les infusions de

camomille, de matricaire, ou de saffran ; les bouillons dans lesquels on a fait cuire les semences de carvi ; les fleurs d'absynthe prises dans un bouillon chaud ; les lavemens carminatifs, & émolliens ; la teinture de fleurs de camomille dans un véhicule chaud ; ou les poudres calmantes avec les ieux d'écrévisses, le cinnabre, le nitre, & le saffran.

Les remedes échauffans, & utérins, ne sont pas souvent les meilleurs pour guérir la suppression des purgations qui suivent l'accouchement, accident suivi pour l'ordinaire de fiévres aiguë, pourprée, miliaire, de pleuresie, fluxion de poitrine, phrénesie, & autres inflammations internes, & externes. Les poudres diaphorétiques faites d'ieux d'écrévisses, de coquillages préparés, de cinnabre, & de nitre, les juleps diaphorétiques, les boissons délaïantes, surtout la décoction d'orge, & la saignée au pied dans les pléthoriques, font un effet beaucoup plus sur.

Ces remedes sont aussi les meilleurs qu'on puisse emploier dans la fievre de lait.

LI. On guérit auſſi parfaitement bien par leur ſecours l'enflure, & inflammation des mamelles; en appliquant deſſus, ſurtout au commencement, des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie chaude, ou dans du vinaigre, où l'on aura fait bouillir la ſemence de carvi, ou la litharge.

Les douleurs cuiſantes des mammelons, & les fentes qui les cauſent, ſe guériſſent par l'application du mucilage des pepins de coings, de l'huile d'œufs ſeule, ou mêlée d'un peu de cire, de l'eau-de-vie, ou de gomme de ceriſier réduite en poudre.

La trop grande abondance de lait cede aux purgatifs, aux ſudorifiques, à l'exercice, au régime peu nourriſſant.

On remedie à ſon deffaut par une nourriture ſucculente, les bouillons, le lait, les œufs frais, les gelées, la bierre chaude dans laquelle on défait des jaunes d'œufs, les graines carminatives, & les ſtomachiques doux, ſourtout ſi l'eſtomac eſt foible, & enfin par de fréquentes frictions ſur les mammelles. Pluſieurs Auteurs font beaucoup de cas du mercure, ou de

la pierre galactite suspendue entre les deux mammelles. Cette pierre ne manque pas en Allemagne.

LII. Les maladies des enfans ne demandent pas plus que celles que nous venons de parcourir, que nous leurs cherchions des remedes hors de l'Allemagne.

Ils apportent en naissant le germe de plusieurs maladies, le méchonium, excrément noir, & fétide, qui s'est amassé dans les premieres voies, & qui, s'il ne se détache promptement, leur cause des tranchées, le hoquet, la jaunisse, des convulsions, des cris, & des veilles continuelles, l'épilepsie, & quelquefois la mort. Mais la nature a pris soin elle-même du remede. Il suffit ordinairement de cette liqueur séreuse, ou ce lait séreux, qui naît le premier dans le sein des accouchées. Mais s'il n'est pas suffisament détersif, ou que la mere ne nourrisse point, il faut, avant de mettre l'enfant entre les mains de la nourrice, lui passer un leger laxatif, comme un demi scrupule de poudre de magnesie, ou le sirop de nerprun, & réitérer jusqu'à ce que le méchonium

ſoit ſorti, du moins en grande partie. Le miel lâche auſſi le ventre aux enfans ; une ou deux cuillerées de ce ſuc font l'affaire ; & après un jeûne de douze heures, on peut lui donner à têter. Si l'enfant eſt fort, on peut animer les laxatifs indiqués, qui ſont extrêmement doux, avec deux grains de racine de couleuvrée, d'hellebore noir, ou de cabaret, ou avec un grain d'or fulminant.

LIII. Lorſque l'enfant tette, & mange en même tems de la bouillie, faite avec le lait, & la farine, comme c'eſt la coutume preſque par toute l'Allemagne, l'uſage eſt de les gorger de ces nourritures ; ce qui ſurcharge leur eſtomac, & fait aigrir, & cailler, le lait dans les premieres voies. De-là de nouvelles tranchées, des déjections de différentes couleurs, & d'une odeur acide, des gonflemens du bas-ventre, de vives douleurs de cette partie, la cardialgie, les cris continuels, le cours de ventre, la crainte d'une ſuffocation prochaine, des convulſions, l'épilepſie, & ſouvent la mort. Comme ces différentes maladies dépendent de la même cauſe,

elles cédent aux mêmes remedes, c'eſt-à-dire, aux purgatifs ci-deſſus indiqués (52), qu'il faut réitérer ſuivant les cas : cependant le malade fera uſage de poudres abſorbantes, d'alkalis terreux, comme les coquillages préparés, les ieux d'écréviſſes, les carminatifs, & ſurtout la graine d'anis qui tient ordinairement le ventre libre aux enfans. On lui donnera auſſi des lavemens émolliens, & carminatifs, & on ne le forcera pas de prendre de la nourriture.

L'épilepſie provenant de la même cauſe, ſe guérit à cet âge par les mêmes remedes, auſquels on ajoute pour plus de ſûreté la poudre de vers, excellent anti-épileptique, & anti-ſpaſmodique, ou le guy de chêne, & l'eſprit de corne de cerf ſeul, ou préparée avec le ſuccin, ſi la maladie eſt violente.

LIV. Les ſixiéme, ſeptiéme mois, & ſuivans, ſont deſtinés à la ſortie des dents. Si elles ne trouvent pas un paſſage facile à travers la gencive, elle s'enfle, & s'enflamme ; ce qui arrive ſurtout lorſque les dents canines veulent paroître. Cette inflam-

mation eſt ſuivie de douleurs vives, de cris, de veilles, de fievres, de convulſions, d'épilepſie, & même de la mort. On remedie à ces accidens par les moiens qui peuvent réſoudre l'inflammation, & faciliter la ſortie des dents, c'eſt-à-dire, par les médicamens qui ramolliſſent les gencives trop dures, ou qui les minent. On remplit la premiere indication, en frottant ſouvent les gencives avec le doigt trempé dans les huiles, les graiſſes, le cerveau de lievre, le miel, le ſang de la crête des cocqs; & la ſeconde en donnant à mâcher à l'enfant des corps durs & polis, comme les dents de loup, l'agathe, le criſtal, ou un morceau de régliſſe. Un morceau de peau de porc emploié de la même maniere, fait auſſi le même effet. Pendant ce tems il ne faut pas négliger d'appaiſer l'inflammation des gencives, ou de calmer les convulſions, s'il y en a. C'eſt à quoi l'on parviendra en faiſant prendre à l'enfant des poudres calmantes, abſorbantes, des poudres de cinnabre, avec les vers de terre, le guy de chêne, la racine de pivoine, qui

a donné tant de réputation à la poudre du Marquis pour les maladies des enfans ; & enfin l'esprit de corne de cerf préparé avec le succin donné de tems en tems depuis quatre jusqu'à six gouttes. Si ces remedes ne calment pas les accidens, il faut faire jour à la dent avec la lancette ; ou, suivant le conseil du célébre Sydenham, qui se loue fort de cette pratique, & la regarde comme sure, en venir à la saignée.

LV. Le danger que cause la sortie des dents est à peine passé, que les enfans en courent d'autres. Les vers leur causent mille maladies différentes, entre lesquelles l'épilepsie ne tient pas le dernier lieu. La pâleur, la lividité des paupieres, de fréquentes demangeaisons au nez, la voracité, les douleurs dans le bas-ventre, les songes effraïans, une puanteur particuliere de l'haleine, & surtout la sortie des vers par le haut, ou par le bas, annoncent cette maladie. La cure consiste à les faire mourir, & sortir.

Les amers, & les âcres quelconques, & surtout ceux que l'on appel-

le spécialement vermifuges, comme les racines de fougere, de filipendule, de chiendent, les feuilles d'absynthe, & de petite centaurée, les fleurs de tanesie, font mourir les vers. On les fait infuser dans le vin, ou la bierre, & on fait prendre quelques verres de cette infusion chaque jour. Les semences de cresson, de choux, & d'ortie, en décoction, ou en poudre, font aussi le même effet. Celse (c) vante fort les dernieres. La semence de moutarde, & surtout l'ail mangé en substance, ou sa décoction dans le lait, vont au même but. Celse loue, encore la décoction de lupins, d'hyssope, & d'écorce de meurier, dans l'eau simple, & miellée. Cette derniere mérite la préférence; les observations des Modernes prouvant l'excellence du miel contre les vers. Les remedes mercuriels leur sont aussi très contraires, & l'on donne avec succès la décoction de mercure vif dans le lait, l'eau de chiendent, ou l'eau miellée; ou le mercure doux,

(c) Liv. 4. c. 17.

ſurtout incorporé avec les extraits amers, & pris à petites doſes; enfin l'éthiops minéral adminiſtré d'une maniere convenable. Pendant l'uſage des vermifuges, il faut donner de tems en tems quelques purgatifs, & préférer le mercure doux joint à l'extrait d'hellebore noir, ou les eaux & ſels amers purgatifs; & pour faciliter la ſortie des vers, mettre, ſuivant le conſeil de Celſe, de l'eau chaude dans le baſſin, toutes les fois que le malade s'y préſente.

Si l'on a à faire à des enfans, qui refuſent les remedes intérieurs, on les guérit ſouvent en leur frottant fréquemment le bas ventre, & ſurtout le nombril, avec le fiel de beuf, & l'huile d'abſynthe; ou de taneſie chaude.

On fait mourir les aſcarides, petits vers qui ſéjournent dans le Rectum, & l'anus, & qui excitent une demangeaiſon très-incommode, par le moien des remedes internes que nous venons d'indiquer, & des lavemens d'une décoction de mercure vif dans le lait, où l'on fait diſſoudre une bonne quantité de miel, ou des la-

vemens d'huile seule. On peut substituer à l'huile d'olives, celles de pavot, de lin, d'alysson, & de rapistrum.

LVI. Le rachitis, & le marasme des enfans se guérissent par un régime convenable, & le fréquent usage de la poudre de graine d'anis, ou de fenouil, de racines de pied-de-veau, d'antimoine crud, ou d'antimoine martial antihectique, la teinture de tartre, ou d'antimoine tartarisée; l'infusion de véronique, de ruta muraria, ou de racine d'osmonde, prise deux fois par jour; par les bains de plantes aromatiques, comme romarin, origan, serpolet, melisse; par les fréquentes frictions faites sur-tout dans le bain; par un fréquent exercice dans les chariots, & autres machines faites pour aider les enfans à marcher; par un fréquent usage des purgatifs mercuriels (*e*). Ces remedes bien administrés, aidés surtout par le mercure, donné de tems en tems,

---

(*e*) V. la These *de Rachitide* soutenue en 1735 M. Heister presidant.

font plus d'effet qu'aucun remede étranger. Car ils divisent les humeurs épaisses, levent les obstructions, font mourir les vers, qui contribuent souvent à la maladie, & chassent le virus vénérien, s'il y en a, comme il arrive quelquefois.

Si le marasme est causé par les vers, il se guérit par les remedes prescrits dans les maladies vermineuses.

Nous avons parlé plus haut (2-6.) de la petite vérole, qui se guérit dans les enfans, comme dans les adultes, par une boisson délaïante, une chaleur moderée, des eaux & des poudres calmantes, nitreuses, diaphorétiques, & par les acides legers.

Cette méthode est aussi propre pour guérir les fievres aigues des enfans; & l'on vient à bout des intermittentes par celle que nous avons indiquée plus haut (8. 9. 10.)

LVII. Il nous reste à montrer que nos remedes domestiques sont capables de dompter tous les poisons, quoique le nombre en soit grand, pourvû qu'on les emploie à tems.

De ceux que produit le regne mi-

néral, l'arsenic, & le sublimé corrosif sont les plus ordinaires, soit qu'on les emploie par méprise, les prenant pour du sel, ou du sucre, ou par méchanceté. La force de ces poisons consistant dans un sel âcre, caustic, ou corrosif, qui corrode, & détruit promptement l'estomac, ne peut être mattée, adoucie, & détruite par un moien plus efficace que l'eau chaude bue à grands coups, & souvent recommençant à en boire de nouvelle jusqu'à ce qu'elle ait emporté toute l'âcreté du poison. On peut joindre à cette eau, si on en a sous la main, quelque huile, ou du beurre, qui attaquent puissamment l'âcreté de ces poisons. Le lait chaud, le gruau d'orge, ou d'avoine, le bouillon leger non salé, sont encore des remedes qui ne le cedent en rien aux plus célebres antidotes, & alexipharmaques.

LVIII. Le régne végetal a aussi ses poisons, qui se présentent plus souvent à combattre. Les plus communs sont les champignons veneneux, la ciguë de terre, & d'eau, l'aconit, la bella donna, le stramonium, &

le jusquiame. Ces poisons ne sont point corrosifs comme les mineraux; mais par une qualité, jusqu'à present inconnue, ils causent des convulsions, des douleurs d'estomac, des inquiétudes. Quelques-uns attaquent le principe des sensations, produisent le délire, l'aliénation de l'esprit, & souvent la mort.

Dans ces différens cas on ne peut rien faire de mieux que de faire vomir le malade avec une quantité suffisante de tartre émétique, ou de racines de cabaret, lui faisant boire beaucoup d'eau chaude. Lorsque le poison est rejetté, il faut le rétablir par le bon vin, & autres corroborans.

On peut joindre l'opium à ces poisons, puisqu'une trop grande quantité de ce suc est non-seulement dangereuse, mais cause un assoupissement mortel. On dompte ce poison par le vinaigre avalé dans une grande quantité d'eau chaude; les lavemens âcres donnés en même tems pour réveiller le malade; la saignée dans les pléthoriques; l'application d'un fort vinaigre sous le nez, & sur les tempes,

& les tiraillemens des differentes parties du corps continuées jusqu'à ce que le malade s'éveille.

LIX. Les poisons du régne animal se guérissent aussi par nos remedes.

On a quelquefois remarqué que l'usage des moules avoit été nuisible. Dans un pareil cas, il faut faire vomir le malade, & le traiter comme nous l'avons dit en parlant des poisons végetaux.

Le poison des animaux venimeux se communique moins par l'usage intérieur de leur chair, que par leur morsure, ou leur piquure. C'est une remarque de Celse (*f*). Parmi les animaux venimeux, les viperes, les serpens, les scorpions des païs chauds, & dans nos païs les chiens enragés tiennent le premier rang. Une matiere maligne, & empoisonnée, se glisse dans le sang au moien de la salive introduite par la blessure, le corrompt, & le change de maniere qu'il cause des tumeurs, des inflam-

(*f*) *Non tam comesta, quam morsu nocent.* Cels. Lib. 5. c. 27.

mations, des inquiétudes, souvent le délire, la crainte des liquides, & la mort.

Tous ces poisons se guérissent comme nous l'avons dit plus haut de l'hydrophobie, ou rage (48.), c'est-à dire, qu'il faut dilater la blessure avec le bistouri, & la laver exactement avec l'eau salée, ou le vinaigre, & ensuite y mettre le feu. Quant à l'intérieur, on y pourvoit par l'usage fréquent de l'infusion de scordium, ou de sauge, entremêlant de tems en tems l'essence de scordium mêlée d'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité, le vinaigre simple, ou le vinaigre de ruë. Cette méthode fait sans contredit autant & plus d'effet, que les remedes étrangers les plus chers. Ceux qui voudront voir cette matiere traitée plus au long, peuvent avoir recours à la Chirurgie de M. Heister, Livre des blessures, chap. XVI.

LX. Après avoir prouvé que la Medecine Allemande peut se passer de remedes étrangers, il ne sera pas difficile de prouver que la Chirurgie n'en a pas plus de besoin. Car 1°. l'Al-

lemagne donne naissance aux astringens les plus forts, le vitriol, l'alun, la pierre hématite. On y trouve des styptiques de toute espece préparés avec ces mineraux ; l'esprit de vin le mieux rectifié, & ce champignon styptique, appellé communément vesse de loup, & lycoperdon par Tournefort. 2°. Nous avons pour la guérison des blessures les huiles d'œufs, & de cire, qui ne le cédent en rien à tous les baumes étrangers. On peut aussi préparer avec les boutons de peuplier une essence balsamique émolliente, & qui ne seroit point inférieure en odeur & en vertu à celle du baume du Perou. Il n'y a même presque point de blessure curable qu'on ne guérisse avec l'esprit de vin seul, ou les teintures tirées par son moien de nos Plantes vulneraires, comme il paroît par les effets de l'eau d'Arquebusade, qui n'est rien autre chose. L'eau de chaux fait souvent le même effet dans les blessures, & plusieurs ulceres. 3°. Nous avons pour nettoier les blessures l'alun brûlé, & le précipité rouge de mercure ; 4°. Contre les inflammations extérieures, l'eau de chaux,

l'esprit de vin, & le vinaigre de litharge; 5°. Différens incisifs pour résoudre les tumeurs dures, & le mercure que l'on peut emploier intérieurement & extérieurement; 6°. Pour ramollir les tumeurs, plusieurs racines, & plantes émollientes, les oignons, le levain de pain, la mie de pain cuite dans le lait, avec le beurre, & le miel, & une infinité d'autres remedes analogues.

Quant aux opérations de Chirurgie, nous avons pour les faire de très-habiles Médecins, & Chirurgiens, qui ont porté cet Art presque à sa perfection. Les instrumens ne nous manquent pas non plus. Nous avons d'aussi habiles ouvriers qu'on en peut souhaiter. Enfin si la Chirurgie n'a point encore atteint la perfection, que ne devons-nous pas attendre du sage établissement fait à Berlin par le Roy de Prusse, pour que tous ceux qui s'appliqueront à l'avenir à l'exercice de la Médecine, & de la Chirurgie, puissent, outre les autres parties de la Médecine, apprendre gratuitement pendant un an l'Anatomie, & la Chirurgie, &

du judicieux reglement par lequel ce Prince oblige les uns & les autres de consacrer ce tems à l'étude de ces deux sciences ?

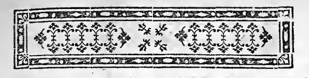


DISSERTATION

Où l'on examine la maniere dont l'esprit séminal est porté à l'ovaire.

Par M. Jean-Baptiste SILVA, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

DIS-



DISSERTATION

Où l'on examine la maniere dont l'eſprit ſéminal eſt porté à l'ovaire.

I.



A Femme ne met pas moins à la gêne l'eſprit des Philoſophes, que le cœur des Héros. C'eſt dans ſon ſein que ſe forme le genre humain. Chacun le ſçait, mais il n'eſt pas aiſé de découvrir comment s'opere le prodige. Embraſée d'une douce flamme, une femme ne reſpire que les plaiſirs de l'amour. Elle tend à l'homme des piéges de toute eſpece, & le fait tomber dans ſes filets. Mais elle eſt elle-même la dupe de ſon adreſſe; elle rachete un plaiſir paſſager de mille peines dont

elle ne ſera pas ſitôt délivrée. Car s'il ſe trouve dans ſes ovaires quelque œuf dans l'état de maturité ; il devient fécond , & voilà un commencement d'une groſſeſſe, qu'on a grande raiſon d'appeller une maladie de neuf mois.

L'œuf étant fécondé , les parties d'un homme encore embryoné ſe développent , & croiſſent ; & l'œuf , augmenté de volume , ne peut plus être contenu dans le calice où il étoit attaché. Il eſt donc obligé de changer de place , & pouſſé dans l'utérus le ſix , ou ſeptiéme jour de la conception , par le moien des trompes qui l'ont reçu à ſa ſortie de l'ovaire.

Une femme connoît qu'elle a conçu par un leger friſſon qui ſe fait ſentir immédiatement après le congrès fécond ; & c'eſt un ſigne de groſſeſſe auquel ne ſe méprennent pas les femmes qui ont été pluſieurs fois dans cet état. D'ailleurs il ſe fait dans le corps des changemens ſenſibles , dont l'ame même n'eſt point exempte. La femme devient triſte , chagrine , peſante. Il ſurvient des dégouts , des nauſées, une dépravation d'appétit ,

des vomiſſemens. La digeſtion ſe dérange; les hypochondres ſont tendus douloureuſement, même l'eſtomac étant vuide. Il arrive de fréquentes palpitations de cœur. Quelquefois les alimens qui étoient les plus agréables à la femme, lui deviennent odieux, d'autres ont le goût agréablement flatté de ceux qui produiſoient un effet contraire. Le flux menſtruel s'arrête, les mammelles groſſiſſent, durciſſent, & deviennent un peu douloureuſes. Le lait qui les remplit ſur la fin de la groſſeſſe les rend un peu plus molles.

Il faut qu'il y ait une cauſe generale de tous les accidens qui ſuivent la conception, accompagnent la groſſeſſe, & attaquent tout le corps. On ne peut cependant les attribuer à l'agitation violente des eſprits, ni au déchirement de la membrane qui enveloppe l'ovaire, comme quelques-uns l'ont prétendu, ni à la vivacité extraordinaire du plaiſir que les femmes goutent dans la conception. Le déchirement de la membrane de l'ovaire ne ſe fait qu'inſenſiblement. Il ne peut donc cauſer de douleur, ni

même de ſenſation ; ce qui ſeroit inévitable, s'il arrivoit une émotion déſordonnée dans les eſprits. D'ailleurs l'agitation des eſprits cauſeroit une augmentation de la fermentation du ſang, & une accéleration de ſon mouvement circulaire. Le pouls devenu plus foible pendant la groſſeſſe, la ſuppreſſion des regles, la peſanteur du corps, prouvent pourtant que le ſang s'épaiſſit. De plus cette même agitation des eſprits enſuite des paſſions de l'ame ne produit pas les mêmes effets. On n'a qu'à conſulter les femmes auſquelles un plaiſir phantaſtique a fait illuſion pendant le ſommeil, ou qui ſont attaquées de fureur utérine. On penſera plus raiſonnablement ſi l'on attribue au ſang même tant d'accidens qu'on remarque pendant la groſſeſſe. En effet ſi l'on en tire, même dans les premiers tems, on le trouve épais, & mélangé de différentes couleurs. D'où il ſuit manifeſtement que ſon tiſſu a été changé par le congrès fécond, & que l'épaiſſiſſement qui en eſt la ſuite a diminué ſa fermentation.

Or ce changement de diſpoſition

du ſang n'eſt rien moins qu'inutile à la conception. Car ſi le ſang de la femme a tant d'âcreté, ou de chaleur, qu'il ait de la peine à s'épaiſſir, il eſt difficile qu'elle devienne féconde avant que ces deffauts ſoient corrigés. S'il faut des exemples pour convaincre de cette vérité, on n'a qu'à faire attention que les femmes d'un tempérament bouillant conçoivent plus aiſément après l'uſage du bain, parce qu'alors la chaleur des liqueurs eſt temperée. On ſçait encore que la chaleur exceſſive, qui avoit rendu des femmes ſtériles pendant leur jeuneſſe, venant à s'amortir par l'augmentation des années, leur ſtérilité ceſſe. Enfin (*a*) les femmes ſont moins fécondes dans les païs chauds, par rapport à la chaleur ſouvent immoderée de leur ſang.

II.

Le leger friſſon qui ſuit le congrès

(*a*) Duncan *dans l'avis contre l'abus des choſes chaudes chap. V. & XVIII.*

fécond, eſt un mouvement convulſif des parties tendineuſes, & muſculeuſes, produit, comme dans le froid des fievres intermittentes, par l'irritation, ou le picotement des fibres nerveuſes causé par les particules ſalines acides qui nâgent pour lors dans la ſérosité du ſang. Leur ſéparation des autres parties de cette liqueur eſt occaſionnée par ſon épaiſſiſſement.

La peſanteur, & l'humeur chagrine des femmes groſſes, ſont des preuves que les eſprits animaux ſont engourdis, & embarraſſés; & ce deffaut eſt une ſuite de l'épaiſſeur du ſang, qui, empêchant ſa fermentation, diminue la ſecretion ordinaire des eſprits, ou fait que ceux qui ont été produits dans la maſſe des liqueurs ne peuvent s'en débarraſſer qu'avec beaucoup de peine.

Les ſymptômes qui ont rapport à la digeſtion des alimens reconnoiſſent pour cauſe le dérangement du ferment de l'eſtomac, qui, devenu trop aqueux, développe bien les ſels acides des alimens, mais ne leur donne point le mouvement propre à la digeſtion; ou, chargé de ſels trop groſ-

ſiers, heurte contre la membrane du ventricule, en lui cauſant de la douleur, & rarefie les alimens diviſés en molecules trop groſſes; ou enfin, trop viſqueux, & trop pareſſeux, eſt incapable de pénétrer le tiſſu des alimens pour les diſſoudre; ce qui fait que le développement de leurs ſels, cauſé par leur ſéjour trop long dans l'eſtomac, les aigrit, & les corrompt; tous vices du ferment dont il ne faut s'en prendre qu'à la diminution de la fermentation cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang. Car dans cette diſpoſition ſes ſels ſont moins diviſés, ſes ſouffres moins attenués, & la ſéroſité s'échappe aiſément de leurs locules, en conſéquence de l'adhéſion de leurs parties trop groſſieres.

Or la digeſtion ne peut être viciée que le chyle ne ſoit plus crud, plus épais, & plus auſtere; ni le chyle avoir ces qualités ſans épaiſſir, & coaguler le ſang auquel il ſe mêle; ni le ſang devenir plus épais, ſans que ſa circulation ſe rallentiſſe. Il faut donc qu'il gonfle les vaiſſeaux des poumons, & qu'il en comprime les

véſicules ; & de-là la difficulté de reſpirer.

Lorſque le ſang s'arrête dans les vaiſſeaux de ce viſcere, ſes artéres gonflées outre meſure ſe contractent plus fortement, & repouſſent le ſang vers le cœur ; & c'eſt la cauſe de la palpitation.

Enfin ſi l'épaiſſeur du ſang eſt telle que la circulation devienne trop lente dans le poumon, le ventricule gauche reſte vuide, ce qui interrompt ſon mouvement pour quelque tems ; & de-là la ſyncope ; accident dans lequel tombent ſouvent les femmes groſſes en prenant leurs repas.

Le ferment de l'eſtomac ne peut être gâté ſans que la ſalive, qui a beaucoup d'affinité avec lui, ne contracte la même mauvaiſe diſpoſition ; elle tire donc des alimens une teinture tout-à-fait inſolite, & nouvelle, & il s'excite diverſes ſaveurs, ſuivant la différence de maſſe, de figure, de mouvement, & de combinaiſons, des parties héterogenes, qui, extraites des alimens, nâgent dans la ſalive. C'eſt ce qui fait qu'on a du dégoût

pour

pour les alimens qui précédemment flattoient le plus le palais, & qu'on trouve délicieux ceux qui fesoient une impression désagréable.

C'est aussi l'épaississement du sang qui donne lieu à la sécretion du lait, & à la suppression des regles. En effet, on ne peut accuser de cette suppression l'emploi qui se fait du sang superflu pour la nourriture du fétus, qui n'en a pas besoin d'une si abondante, du moins dans les premiers mois, comme il paroît par la nécessité où l'on est ordinairement de saigner les femmes grosses, & même plusieurs fois. Mais la suppression est causée par le deffaut de génération de l'humeur qui excite l'écoulement des regles.

Car le flux menstruel n'est pas l'effet de la plethore, mais d'une humeur qui suinte continuellement des parties genitales de la femme, & que les glandes vasculeuses, & vésiculaires, de l'utérus séparent en moindre quantité qu'elle ne se produit. Or, cette liqueur, au bout d'un certain période, se trouve dans le sang dans la plus grande quantité, où elle puisse

y être, & alors on s'apperçoit de l'augmentation de son écoulement, ce qui arrive lorsque celui des regles est instant; & les glandes de l'utérus, gonflées plus que de coutume par cette liqueur, devenue, & plus abondante, & plus développée, empêchent le sang qui fermente de passer librement par les vaisseaux comprimés; il s'amasse donc en trop grande quantité dans ce viscere à cause de celui qui y arrive sans cesse, & est forcé de se faire un passage au-dehors.

Le ferment qui arrose les glandes de l'utérus est de la même nature que celui qui se philtre dans les glandes des mammelles pour en empêcher l'affaissement, & les tenir toujours en état de faire la sécretion du lait. Car la liqueur qui découle de ces différentes parties est à peu près de même goût, & de même caractere, c'est-à-dire, de la nature du sel ammoniac, comme il paroît par son mêlange avec d'autres liqueurs. Or, le sang s'épaississant dans le tems de la conception, il s'engendre une moindre quantité de ce ferment; ce

qui empêche la fermentation menstruelle de se faire à l'ordinaire, & arrête l'écoulement accoutumé des regles. Que leur suppression soit l'effet de l'épaississement du sang, c'est ce que prouve le rétablissement de cette évacuation par l'usage des remedes apéritifs, qui augmentent la fermentation du sang, en augmentant sa fluidité. Il faut donc se garder de croire que la suppression du flux menstruel, pendant la grossesse, vienne de ce que le placenta est tellement attaché à l'utérus qu'il bouche les vaisseaux destinés à cette évacuation. Car le placenta n'est point attaché à tout l'utérus, mais seulement à une partie, & cette adhésion ne se fait qu'environ treize jours après la conception. Il est pourtant ordinaire que les regles s'arrêtent aussi-tôt après la conception ; & elles se suppriment également lorsque le fétus se nourrit dans les trompes mêmes de la matrice (*b*), ou qu'il tombe dans la ca-

(*b*) Graaf, *de Mulier. Organ. c.* 14. Elsholtzius, *de Conceptu tubarum.* Riolan, *lib. II. cap.*

pacité du bas ventre (c).

La diminution de la fermentation du sang est cause que le chyle se change difficilement en cette liqueur, qu'il surnage pendant long-tems, qu'il entre aisément dans les glandes de l'utérus dilatées, & qu'il s'y sépare pour servir de nourriture au fétus.

L'épaississement du sang est enfin cause de celui de la liqueur qui a coutume de se philtrer dans les glandes des mammelles; ce qui fait que, par son séjour, il les gonfle, & les durcit. Cependant les pores de ces glandes s'élargissent, tant par la quantité de liqueurs qui y abondent, que par la fermentation lente qu'y excite le développement des sels mis enfin en mouvement, soit par la chaleur des parties voisines, soit par la pulsation des artéres, soit par le rétablissement successif de la fermenta-

35. Vassal, *Chirurgien de Paris, ann. 1669. dans son Ouvrage intitulé* des deux Matrices.

(c) L'Abbé de la Roque *dans son Journal de Medecine* N°. I. d'après la Relation de M. de S. Moresy.

tion de toute la masse du sang ; & l'élargissement des pores des glandes ouvre le chemin à la partie chyleuse du sang, dont la sécretion fait le lait.

Si les glandes des mammelles livrent passage à cette liqueur plus tard que celles de la matrice, c'est que le ferment utérin est plus salé, & plus délié, ce qui l'empêche de s'épaissir aussi aisément, & lui fait concevoir en peu de tems un mouvement fermentatif, qui est aidé par la chaleur du lieu ; & de-là vient que les glandes de l'utérus, bien que d'un tissu plus ferme, se gonflent plûtôt que celles des mammelles.

Tant que le sang se soutient dans son état d'épaisseur, le fétus est retenu dans la matrice ; mais la fermentation du sang se rétablissant insensiblement dans les derniers tems de la grossesse, il s'y développe une assez grande quantité de ferment utérin, pour y exciter le gonflement ordinaire chaque mois lorsque la femme n'est pas grosse. Les fibres de l'utérus entrent donc en contraction, repoussent les racines du placenta, & le fétus, libre des atta-

ches qui l'affermissoient à la matrice, s'affaisse sur lui-même, est tourmenté par la disette d'alimens, irrité par leur âcreté, &, s'agitant de tous côtés, excite des douleurs, qui, faisant couler en abondance les esprits dans le diaphragme, & les muscles du bas ventre, produisent des contractions de ces parties qui avancent l'accouchement, & enfin le terminent.

III.

L'épaississement du sang qui cause des changemens si considérables pendant la grossesse, est l'effet d'une cause particuliere aux femmes grosses, mais qui est la même chez toutes, c'est-à-dire, celle qui produit la fécondation, ou la semence de l'homme. Quand je dis la semence, il ne faut pas entendre cette matiere épaisse que l'homme répand dans le congrès; c'est une vapeur subtile, que la grossiere enveloppe, qui opere le prodige de la génération. En effet, elle rend l'œuf fécond, &, épaississant le sang, lui donne une disposition parfaitement convenable au dé-

veloppement, & à la nutrition du fétus, & qui, empêchant l'éruption du flux menstruel, garantit aussi le fétus du malheur d'être entraîné par cet écoulement. Cette disposition du sang est aussi cause que le chyle se change moins aisément en cette liqueur, & que les mammelles se disposent à la sécretion du lait qui doit servir de nourriture à l'enfant aussitôt après qu'il sera né. Enfin l'évaporation de l'esprit séminal à la fin du terme de la grossesse, & le rétablissement de la fermentation du sang, excitent les mouvemens ausquels il appartient de faire sortir le fétus de sa prison. Il étoit digne du très-sage Auteur de la nature, que tant d'effets nécessaires à l'œuvre de la génération partissent d'une même cause, ou de l'énergie du seul esprit séminal.

Pour qu'il parvienne à l'ovaire, & qu'il y féconde l'œuf, il est obligé de se glisser dans les vaisseaux sanguins; car il n'y a pas d'autres chemins pour y arriver. En effet des obstacles de la part des trompes l'empêchent de passer par cette voie.

Et d'abord il s'en trouve un dans

la maniere dont elles s'inserent dans l'utérus. Elles en percent obliquement les membranes (*d*), de sorte que celle qui le tapisse intérieurement ferme, & bouche l'ouverture de celle qui le revêt à l'extérieur, & fait la fonction d'une véritable valvule; méchanique tout-à-fait semblable à celle qui s'observe à l'insertion des uretheres dans la vessie. Or comme le but de la nature en disposant l'insertion des uretheres dans la vessie, comme elle l'a fait, a été d'empêcher qu'il ne refluât quelque chose de la vessie dans les uretheres, & en même tems que l'entrée de l'urine dans la vessie restât libre, on a lieu de conclurre que l'insertion oblique des trompes dans l'utérus permet bien à ce qui est dans les trompes d'y descendre, mais empêche ce qui est dans l'utérus d'en sortir par ces canaux.

Une autre preuve de cette vérité est que le stilet le plus délié ne peut passer de l'utérus dans les trompes,

---

(*d*) Joann. Broen, *Medic. Theoretic.* N°. 291. p. 120.

& qu'il passe aisément des trompes dans l'utérus ; & s'il reste encore quelque doute, on n'a qu'à se rappeller que le souffle, avec quelque force qu'il soit poussé dans l'utérus, ne peut se faire un passage dans les trompes (*e*). Cette membrane qui clôt l'ouverture des trompes est encore beaucoup plus sensible dans la femelle du lapin, où elle ressemble à la valvule du colon (*f*).

Mais quand l'esprit séminal pourroit passer par les trompes, leur pavillon, ou l'extrémité la plus large, qui est du côté des ovaires, en est éloignée de deux travers de doigt. L'esprit se répandroit donc plûtôt dans la cavité du bas ventre, qu'il ne s'éleveroit vers l'ovaire. Car c'est un conte que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès. Ce n'est que trois, ou quatre jours après, que les trompes,

---

(*e*) Casp. Bartholin. Thom. fil. *De Ovor. mulieb. & generat. histor. Epist. ad Guillelmum Rivam.*

(*f*) Regner de Graaf, *de mulier. Organ. cap. XIV. p.* 184.

dans les femelles du lapin, prennent cette situation, & cependant six heures après on remarque un changement dans les œufs (*g*).

Mais je veux encore que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès, l'esprit séminal ne seroit-il pas arrêté par l'épaisseur, & la force de la membrane de l'ovaire, ou des œufs mêmes ? Il y a d'ailleurs des expériences indubitables qui prouvent que l'esprit séminal est porté à l'ovaire par une autre voie que celle des trompes.

Les Transactions Philosophiques de la Société Roiale de Londres, rapportent qu'une chienne qui étoit pleine reçut dans le ventre un coup qui, quelques jours après, lui fit mettre bas, non des chiens, mais leurs os, leurs cartilages, & leurs chairs. On la fit couvrir quelque tems après, & on l'ouvrit au bout de quelques jours. On trouva dans la partie supérieure de la trompe un petit fétus, & l'ex-

(*g*) Casp. Bartholin. *loco citato*, *&* *lib. de Diaphragm. cap.* III. *Sect.* III.

trémité inférieure, ou celle qui s'insere dans l'utérus, entierement fermée par l'amas du reste des chairs a demi corrompues des chiens dont elle avoit précédemment avorté (*b*).

Le célebre M. Nuck, dont la capacité en fait d'Anatomie est connue de tout le monde, emporta un ovaire à une chienne, & fit une ligature à la trompe du côté opposé. La blessure étant guérie, il fit couvrir la chienne, & l'aiant ouverte peu de tems après, on trouva deux œufs entre l'ovaire qui restoit, & la ligature de la trompe. Le reste de la trompe entre la ligature, & la matrice étoit vuide, & affaissé. Or, il n'y a point lieu dans l'un & l'autre de ces cas de soupçonner le plus legerement que l'esprit séminal ait été porté à l'ovaire par la trompe. Il faut donc qu'il y soit arrivé par le canal des vaisseaux sanguins.

Il est vrai que le chemin est long; mais il est aisé. Les évacuations pé-

---

(*b*) Transact. Phil. Anglic. N°. 147. Joann. Bohn. *circul. Anatom. p.* 13.

riodiques que souffrent les femmes élargissent les vaisseaux de l'utérus ; leurs pores en sont beaucoup dilatés ; pourquoi donc la matiere très-déliée de l'esprit séminal n'y pourroit-elle pas passer ? Il semble que l'expérience prouve l'affirmative. En effet les femmes deviennent plus aisément fécondes immédiatement après la fin de leurs regles, & il est très-rare que celles qui n'en ont jamais eu le deviennent. La raison de ces observations est fort simple. Les dernieres n'aiant jamais souffert de dilatation des membranes, & vaisseaux de cette partie, les ont trop serrés pour que l'esprit séminal puisse s'y insinuer, & les autres dont les membranes, & les vaisseaux ont été relâchés, ouverts, élargis, n'ont aucun obstacle à opposer au passage de l'esprit séminal.

C'est par la même raison que les femmes qui ressentent beaucoup de plaisir dans le congrès conçoivent plus aisément. Car l'abord plus abondant des esprits dilate davantage les pores des parties destinées à la génération.

L'esprit séminal étant donc mêlé à toute la masse du sang, se répand partout le corps, & parvient aux œufs par le canal des vaisseaux qui leur portent la nourriture, & qui doivent par la suite se changer en placenta, & acheve la génération dans les ovaires; & cependant il produit dans les autres parties les symptômes ordinaires de la grossesse.

I V.

On se persuadera sans peine que l'esprit séminal est porté aux ovaires des animaux par une autre voie que celle des trompes, si l'on fait attention à la conformation de leurs parties génitales. Le vagin des quadrupedes, & notamment des vaches (*i*), a dans toute sa longueur, & principalement vers l'utérus, une grande quantité de rides, qui font presque autant de valvules, & l'orifice de l'utérus, est rempli, & bouché, par une muco-

(*i*) Marcel. Malpigh. *de utero, viviparerum ovis, Dissert.*

sité épaisse, & gélatineuse. Peut-on raisonnablement se persuader que la semence d'un cocq, exprimée de deux testicules extrêmement petits, puisse monter jusqu'à l'ovaire d'une poule dont la portiere est longue de trois quarts, & plus, & d'ailleurs est fort tortueuse?

Il n'est même point douteux que les femmes ne deviennent quelquefois fécondes, quoique le chemin des trompes soit fermé à l'esprit séminal. C'est ce qui suit nécessairement des exemples de superfetations, qui ne sont pas rares (*k*). Car dans le tems de la grossesse l'orifice de l'utérus est exactement fermé. Or pour qu'un nouvel œuf devienne fécond dans le tems que le fétus est déja grand (*l*), il faut qu'il passe du vagin dans l'ovaire quelque portion de la sémence. N'est-ce point encore la même chose lorsque l'orifice du vagin est fermé

(*k*) Aristot. *histor. animal. lib. VII, cap.* 4. Guillelm. Harvæi, *Exercit. de generat. animal. de partu.*

(*l*) C'est ce qui fait l'étonnement de Galien, *de usu part. lib. XV, cap.* 7. *p.* 143.

contre nature par une forte membrane, ou par une excroissance charnue, ce qu'on a vû plusieurs fois, au rapport d'Auteurs très-graves (*m*), & ce qui a fait que ces femmes n'ont pu accoucher qu'après l'incision de cette membrane ? Or dans ces cas l'esprit séminal n'a eu d'autre voie que les vaisseaux sanguins pour parvenir à l'ovaire. Il n'y a d'ailleurs dans ce passage rien de difficile, ni de contraire à l'ordre de la nature.

Il passe au travers de la peau, dont le tissu est beaucoup plus dense, des corps beaucoup plus grossiers que l'esprit séminal. Les frictions font pénétrer le mercure par les pores, & excitent la salivation. Un liniment de térébinthine donne à l'urine l'odeur de violette. Les emplâtres résolutifs dissipent des tumeurs, même profondes. Les émolliens résolvent, & dissolvent les liqueurs épaisses. Les

(*m*) Riolan. *Anthropogr. lib. II. cap.* 35. Guillelmeau, *de l'heureux Accouchement, liv. II, chap.* 10. Blanckart. *Collect. Medic. Physic. Cent. III. Observ.* 36. Manget. *Biblioth. Anatom. Vol. I. p.* 595.

maturatifs changent en pus louable le ſang corrompu, & putrefié. Or, tout le monde ſçait que ces effets ſont produits par les parties les plus déliées de ces remedes qui pénétrent les pores de la peau. Le célébre Boyle rapporte que quelques plantes purgent lorſqu'on en frotte le nombril. Il y en a d'autres qui provoquent la ſueur par leur appliquation aux poignets. On vantoit, il y a peu de tems, une poudre, qui, bien que groſſiere, produiſoit une ſueur fort abondante quand on en la frottoit entre les paumes des mains. D'où il eſt permis de conclurre que les pores des vaiſſeaux livrent aiſément paſſage à ce qui ſe préſente pour y paſſer.

C'eſt une vérité qui réſulte encore du prompt changement qui arrive au pouls après le repas, ou de la diſpoſition au ſommeil qui le ſuit, ainſi que du rétabliſſement des forces qu'on éprouve promptement après avoir pris des alimens, ſurtout liquides, & ſpiritueux, avant même que le chyle ait pu ſe mêler au ſang par les voies qui le portent des inteſtins à la maſſe de cette liqueur. Il eſt

est donc évident que les parties les plus déliées des alimens ont passé dans les vaisseaux qui serpentent dans le ventricule. Il arrive quelquefois aux cantharides emploiées dans les vésicatoires de causer une ardeur d'urine. Or en ce cas personne ne peut douter que leurs parties les plus subtiles n'aient été introduites dans le sang, & qu'elles n'aient été portées par la voie de la circulation à la vessie, toute éloignée qu'elle est de l'endroit où les vésicatoires ont été appliqués. D'où l'on tire une preuve évidente que l'esprit séminal peut être porté à l'ovaire par la même voie, & qu'au moien de la fermentation qu'il excite dans l'œuf mur, il met en mouvement l'ébauche du fétus qui y est renfermé.

Je dis par le moien de la fermentation; car la liqueur contenue dans l'œuf a un goût salé, & change en vert les teintures violettes; ce qui prouve qu'elle renferme beaucoup de sel alkali. Au contraire l'odeur de la semence est douçâtre; elle éteint le mercure; elle est remplie de vers; tous signes qui sont propres aux li-

queurs remplies d'un sel acide. C'est ce qui fait que le mélange de la semence avec la lymphe de l'œuf est suivi d'une fermentation qui développe peu à peu les parties du fétus. Or la fermentation qui se fait dans l'œuf est suivie de son gonflement, & ce gonflement du déchirement de la membrane commune de l'ovaire, en conséquence duquel les esprits animaux, attirés dans une espece de ligament qui attache la trompe à l'ovaire, le contractent de maniere que le pavillon de la trompe s'applique à l'ovaire, & reçoit l'œuf qui s'en détache, lequel est poussé dans l'utérus par une espece de mouvement péristaltique de la trompe. Pendant ce tems la partie de la semence qui reste mêlée au sang de la femme, à raison des sels acides qu'elle contient en abondance, l'épaissit, & le coagule.

Si l'on s'étonne des effets différens que la semence produit, c'est-à-dire, qu'elle excite la fermentation dans l'œuf pendant qu'elle la diminue dans le sang, & qu'on en demande la raison, je répondrai que la difference de ces effets vient de la differente

diſpoſition du ſang, & de la lymphe de l'œuf. On voit quelque choſe d'abſolument ſemblable en mêlant differentes liqueurs. Le même eſprit de nitre qui coagule la lymphe, & le ſang, mêlé avec la bile produit une fermentation (*n*).

Je le veux, me dira-t'on ; mais une liqueur auſſi déliée, & auſſi active que l'eſprit ſéminal, peut-elle épaiſſir le ſang ?

Pourquoi non ? Y a-t'il rien de plus actif que l'eſprit de vin ? Cependant il coagule le ſang lorſqu'on l'injecte par la jugulaire d'un animal vivant (*o*). C'eſt une vérité conſtatée par une infinité d'expériences. Les phénomenes qu'on remarque dans les Eunuques, prouvent d'ailleurs que l'effet du mêlange de la ſemence avec le ſang eſt tel que nous l'avons dit. Comme il leur manque le couloir de la ſemence, elle reſte mélangée au ſang, & y produit les effets que

(*n*) Bagliv. *De bilis natura, uſu, p.* 429. *&* 438.

(*o*) Bagliv. *Diſſert. de Experiment. Anat. pract. Experiment. III. p.* 674.

produisent les acides, quand ils s'y trouvent en abondance. Car ils n'ont pas de barbe, parce que la lymphe est épaisse; ils ont une disposition à l'assoupissement; ils sont pusillanimes, d'un esprit lourd, & obtus, parce que leurs esprits sont embarrassés dans un sang épais. Puis donc que la retention de la semence dans le sang des Eunuques en produit l'épaississement, & que quand elle a passé dans le sang d'une femme, & qu'elle devient grosse, elle éprouve les accidens qui sont les suites de l'épaisseur du sang; on ne peut attribuer cette épaisseur du sang des femmes grosses qu'à l'esprit seminal qui s'y est mêlé.

V.

Le mélange qui se fait de l'esprit séminal au sang des femelles dans le tems du congrès se prouve encore par le goût, & l'odeur des chairs des brebis qui ont été accouplées peu de tems avant que d'être tuées. Car l'un, & l'autre sent le belier. On remarque la même chose dans les poissons, dont les femelles ont la chair

flaſque, & inſipide, après le fray. Il y a d'ailleurs beaucoup de preuves qu'il en arrive autant aux femmes. Celles qui ſont d'une complexion ſi amoureuſe qu'elles ſont plûtôt fatiguées que raſſaſiées des plaiſirs de l'amour, ou celles qui gagnent leur vie en ſe proſtituant, exhalent une mauvaiſe odeur de toutes les parties du corps ; marque certaine que toute la maſſe de leur ſang eſt corrompue ; or, comme cette mauvaiſe odeur ne vient que de la répétition trop fréquente du coït, c'eſt une preuve qu'il a paſſé quelque partie de la ſemence dans le ſang.

La même vérité ſe confirme par ce qu'on obſerve à l'égard des femmes en ſanté, qui ont eu commerce avec des hommes infectés du virus vénérien. Car il arrive quelquefois à ces femmes d'avoir quelques années après des puſtules dans differentes parties du corps, & de reſſentir de grandes douleurs, non ſeulement dans les jointures, mais dans le milieu des membres, & d'être attaquées des autres accidens de la vérole, bien qu'on ne découvre aucun veſtige de la maladie

dans les parties génitales, les premieres exposées à l'action du virus. Il faut donc conclurre de cette expérience que la semence infectée du virus, & par conséquent épaissie par le mélange du sel vénerien, est passée dans les vaisseaux de l'utérus.

Quand je dis que le virus vénerien épaissit les liqueurs, c'est ce qui n'est pas douteux, si l'on en juge par la difficulté que les bubons véneriens ont quelquefois à suppurer, & par les tubercules noueux qu'il forme dans les os mêmes. Il est donc possible à l'esprit séminal d'entrer dans les pores des vaisseaux, & rien ne l'empêche de se mêler à la masse du sang, étant entraîné par le torrent de la circulation.

Par cette méchanique on voit évidemment comment l'œuf devient fécond, & le sang s'épaissit, ce qui est l'effet du mélange de la semence chargée de sels acides ; on voit comment le fétus trouve en abondance un aliment convenable quand il est descendu dans l'utérus; on voit la cause des changemens qui arrivent dans les liqueurs des femmes pour l'avantage

du fétus, comme sont la suppression des regles, l'expulsion du fétus qui atteint sa maturité, la sécretion du lait dans les mammelles; on voit ce qui produit les incommodités qui s'ensuivent nécessairement de l'épaisseur du sang des femmes grosses, c'est-à-dire, la mauvaise humeur, la pesanteur, le dégoût des alimens, les nausées, les vomissemens, la dépravation du goût, le dérangement de la digestion, la tension des hypochondres, la palpitation de cœur, la syncope; tout ce qu'on observe dans le tems de la grossesse conduit à croire que le sang des femmes est altéré par le mélange de l'esprit séminal; rien n'empêche qu'il n'y passe par les pores dilatés qui servent aux évacuations ordinaires, puisque des corps beaucoup plus grossiers que la semence passent par des pores beaucoup plus étroits que ceux des vaisseaux de l'utérus, c'est-à-dire, par ceux de la peau; il n'y a pas d'autre chemin par où cet esprit puisse parvenir librement à l'œuf; on ne peut donner aucune autre raison probable des accidens qui accompagnent la grossesse

que l'altération causée dans le sang par le mélange de l'esprit séminal ; j'ai donc raison de soutenir que cet esprit se mêle au sang des femmes dans la conception.



DIS-

DISSERTATION

Où l'on examine si dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la saignée révulsive.

Par M. Jean-Baptiste SILVA, *Médecin Consultant du Roy, & Premier de S. A. S. Monseigneur le Duc.*



DISSERTATION

Où l'on examine ſi dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la ſaignée révulſive.

I.



SI le choix convenable des parties pour en tirer du ſang produiſoit d'auſſi bons effets dans la pratique de la Médecine, que la découverte de ſa circulation jette de jour dans ſa théorie, le nombre des heureux ſuccès ne ſeroit point inférieur à celui des ſpéculations avantageuſes. Mais ſi les hommes ſe jettent aveuglement entre les bras de l'erreur, ils ſont en récompenſe extrémement circonſpects, pour ne pas dire indif-

férens, quand il s'agit d'embrasser la vérité, lorsqu'elle se présente à leurs ieux simple & nue. Deux motifs les en détournent souvent, la défiance, & l'envie, qui leur fait regarder comme une honte d'apprendre quelque chose d'autrui. Les découvertes les plus importantes n'ont pas de privilege. Elles souffrent des contradictions dans le tems qu'elles paroissent; il est du moins bien rare qu'elles acquerent une autorité qu'on ne peut leur refuser par la suite. Celle de la circulation s'est faite le siecle dernier, & le nôtre en fait l'application à la pratique de la Médecine, en enseignant à tirer du sang de diverses parties, suivant le siege des diverses maladies,

Le sang est comme l'origine, & la source, de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps humain. Les liqueurs produisent des maladies assorties à leur caractere; mais c'est du sang même que dépendent principalement les inflammations; genre de maladies également cruelles, & redoutables, qui ne font grace à aucune partie du corps, & qui produisent

dans chaque partie des accidens différens, toujours accompagnés de douleurs aigues, & de fievre.

Lorsque la tête entiere en est attaquée, elle ressent tout-à-coup une douleur très-cruelle; le visage est gonflé, & enflammé; les veines sont plus remplies que de coutume; les arteres trop pleines battent plus fortement, & surtout celles des temples; le malade n'ose ouvrir les ieux par la douleur qu'il ressent quand il lui arrive de le faire; la nuit succede au jour, & le jour chasse la nuit, sans qu'il ressente le moindre soulagement; ses urines sont abondantes, & limpides; il est souvent embrasé de la fievre qui survient; alors il se fait une agitation violente, & impétueuse dans le pouls; la respiration devient fréquente; la langue seiche, raboteuse, avec un goût d'amertume, noircit à la racine; le malade dévoré de la soif a de la peine à faire passer les liqueurs par son gosier desseiché; des rêves incurables le fatiguent, & quelquefois il tient des discours extravagans dans le tems même qu'il paroît être le plus à lui;

ſon urine eſt rouge, & ſans ſédiment.

Si l'inflammation attaque principalement les meninges, les ieux brillans paroiſſent étinceller, ou bien ils s'appéſantiſſent par un excès d'humidité qui découle en larmes ſans que le malade s'en apperçoive; le viſage & l'ame n'ont point d'aſſiete conſtante, & dans le commencement de la maladie il arrive des délires paſſagers; le pouls même eſt ſujet à des altérations de même nature, alternativement enfoncé & élevé, foible & fort, lent & vif; les carotides battent plus violemment que les autres arteres du corps; des ſoubreſauts convulſifs ſe font ſentir dans différentes parties, comme les mains, & principalement les tendons du poignet; les doigts plus gonflés que de coutume ont de la peine à ſe plier; l'urine eſt tranſparente, & enflammée; le plus ſouvent il ſurvient une ſurdité, & alors il arrive quelquefois une hémorrhagie par le nez, ou la voix eſt embarraſſée, ou l'on a grand mal au col; la main tremble au malade lorſqu'il veut prendre

quelque choſe, il aime à être couché ſur le côté, & à demi ſur le ventre; les jambes ſortent du lit comme d'elles-mêmes; alors l'eſprit eſt livré à un délire violent; le malade parle ſans ceſſe, fait des demandes ridicules, & ſe cherche quelquefois dans lui même; il demande ſes habits ne connoiſſant point ſa foibleſſe, &, feſant effort pour ſe lever, il frappe tout ceux qui ont le malheur d'être expoſés à ſes coups, ſans épargner ſon épouſe, ni s'attendrir à ſes pleurs, & jette un regard féroce ſur ceux qui veulent le retenir au lit, & les déchire avec les dents; mais le châtiment ſuit de près la faute; car les aſſiſtans effraiés le voient tout-à-coup tomber comme demi-mort; enſuite il ne ſent plus ſon mal; il fixe ſur la terre ſes ieux hagards; il remue les doigts, il s'occupe à tirer des poils de ſa bouche, ou de ſa couverture, & ſouvent il ſe fait une occupation continuelle de ce travail.

Quand la ſubſtance même du cerveau eſt enflammée, la tête appeſantie eſt quelquefois accablée d'une grande douleur, mais qui n'eſt point

aigue ; elle eſt le plus ſouvent ſourde , & purement gravative ; le regard eſt triſte , & la prunelle dilatée ; il y a un abbattement exceſſif , & ſans proportion avec la fievre ; dans le commencement de la maladie l'on eſt impitoiablement fatigué de rêves, ſans qu'on en connoiſſe les cauſes ; vous trouverez le plus ſouvent le malade dans un aſſoupiſſement inſurmontable ; des images monſtrueuſes ſe preſentent à ſes ſens , & à ſon eſprit ; il a de la peine à retomber dans un ſommeil de mauvais caractere , dont il perd le ſouvenir dans le moment de ſon réveil ; ſes ieux étincellans évitent la lumiere ; ſa reſpiration eſt vîte , & embarraſſée ; le pouls eſt quelquefois comme dans l'état de ſanté ; ſouvent l'urine n'a pas de mauvais caractere ; quelques malades ont le ventre gonflé ; il y a des éblouiſſemens ; le malade tient des diſcours déraiſonnables , & ronfle quand il eſt couché ſur le dos ; ſes ieux à demi ouvers ſont accablés de brouillards , ou ne ſe remuent que lentement à cauſe de leur gonflement ; la tranſpiration , & l'haleine ſentent

mauvais contre l'ordinaire du malade ; si la maladie tire en longueur, on croiroit qu'elle se change en mieux; gardez-vous de vous y méprendre, ces apparences trompeuses couvrent une suppuration mortelle.

Si le gosier est attaqué d'inflammation, le malade ne peut, & n'ose, remuer la tête ; il y a douleur de cette partie, & insomnies ; grande difficulté de respirer sans vice dans la poitrine, ou dans le poumon ; le malade se dresse pour attirer l'air ; d'abord sa langue est couverte d'une mucosité blanchâtre, & épaisse, puis elle devient livide, noire, repliée, ou torse ; quelquefois il coule une liqueur par le nez ; les ieux sont rouges, & larmoians ; la bouche est quelquefois pleine d'écume ; la voix n'est plus qu'un filet ; le malade veut étancher sa soif, & les liquides lui sortent par le nez ; il n'entend, & ne voit que confusément ; ou quand la fievre est très-aigue, il est menacé d'une suffocation imminente, sans qu'il paroisse de grosseur au-dehors ; le malade commence-t'il à respirer, & à avaler plus aisément, voit-on

luire un raïon d'esperance, helas ! il est bien passager ; car si la rougeur ne passe du dedans au-dehors, une défaillance emporte tout d'un coup le malade ; ou s'il paroît à la fois une rougeur au col, & à la poitrine, il se fait une très-forte, & fréquente contraction des artéres carotides ; l'haleine est épaisse en sortant ; elle est d'une mauvaise odeur ; alors les sueurs sont salutaires ; le pouls ensuite devient inégal, s'il se fait une metastase de la matiere morbifique sur le poumon ; la violence de la fievre est suivie du délire ; d'autres malades sont baignés d'une sueur très-abondante ; la voix se perd ; le malade alors voit tout le monde, & ne reconnoît personne ; il a les ieux à demi ouverts sans rien regarder ; l'on entend un sifflement dans le gosier, il semble que le poumon qui regorge veuille sortir par cette voie ; il avertit du moins que la mort est dans le voisinage.

L'inflammation se jette-t'elle sur la poitrine, souvent il y a d'abord des frissons, puis une fievre continue aigue, & qui redouble sur le soir ;

quelquefois il y a des vomissemens dans le commencement de la maladie ; alors on est tourmenté d'une douleur de côté fixe, & poignante, qui quelquefois s'étend vers le dos, & souvent se replie jusqu'au sternum, quelquefois de l'entre-deux des omoplates, ou simplement du dessous de l'une des deux, elle se communique au gosier, & à la mammelle, surtout quand le malade tousse, ce qui lui arrive souvent, & toujours avec beaucoup de peine; le pouls est petit, vîte, & très dur; la respiration fréquente, embarrassée, se termine quelquefois par un soupir; les aîles du nez s'écartent à chaque inspiration; on entend beaucoup de bruit dans la poitrine; on expectore des crachats sanglans au moien d'une toux fatiguante; un nuage huileux nage sur l'urine, qui est trouble, & épaisse; le ventre est paresseux, ou s'il est trop libre, & qu'en même tems les déjections soient crues, le malade va de mal en pis; la douleur tensive devient plus incommode, & la toux plus fréquente, quand on est couché sur un côté, que quand

on se couche sur l'autre ; le malade n'a point de repos ; & tous ces accidens sont plus considérables à proportion que la poitrine est plus étroite, ou défigurée par quelque vice de conformation ; les sueurs sont de mauvais augure, quand elles coulent dans le commencement de la maladie ; elles annoncent un état des plus fâcheux quand elles sont précédées de frisson, & sont un signe de suppuration ; enfin l'abbattement du visage, la jaunisse des ieux, & leur obscurcissement, sont les avant coureurs de la mort.

Quand le diaphragme est attaqué d'inflammation, la douleur est inexprimable ; le malade ne sçait dans quelle posture se mettre ; la respiration est tremblottante ; on diroit que le malade ne respire qu'en soupirant, & ces soupirs sont fréquens, courts, & douloureux ; jamais il n'a la liberté d'éternuer ; le pouls est petit, dur, & serré ; l'urine est très-déliée, & transparente ; il y a douleur à la derniere vertebre du dos, & à la premiere des lombes ; les côtés du bas ventre sont retirés, & tendus ;

il survient à la fin un ris sardonique, un étincellement des ieux, & enfin un délire qui n'a point de rémission.

Lorsque l'estomac est enflammé, l'on est tourmenté d'une douleur ardente, pulsative, & poignante, dans toute la région supérieure du bas ventre, & cette douleur s'étend souvent jusqu'au dos; les omoplattes sont tirées en en bas; la respiration se fait avec peine, ainsi que la déglutition, si l'inflammation s'étend jusqu'au canal de l'ésophage; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être naturellement; on voit au milieu de l'épigastre une tumeur dure, tendue, & qui résiste au toucher, lequel cause de la douleur au malade; on sent une forte pulsation de l'artere gastrique, surtout quand le malade a pris quelque chose, & comme une élévation répetée de l'estomac; le hocquet se met de la partie, quelquefois de fréquens vomissemens, & même sanglans; la langue est seiche, rouge, ou très-blanche; l'urine telle que dans l'état de santé, le plus souvent enflammée; le malade ne peut souffrir la boisson chaude, & desire

la froide ; tout le corps ſe reſſent du mauvais état de l'eſtomac ; ſouvent la peau eſt glacée, dans le tems que le dedans du corps eſt embraſé ; quelquefois il y a palpitation de cœur ; quand la matiere morbifique vient à s'abſceder, la main s'enfle, & le pied du côté oppoſé ; ſi l'haleine devient froide, la mort eſt à la porte.

Le foie eſt-il attaqué d'inflammation, le viſage eſt embraſé, & cependant il n'eſt pas rare qu'il ſoit brun, ou même verdâtre, pendant que tout le reſte du corps eſt attaqué de jauniſſe ; on a un dégoût extrême pour les alimens ; la langue, d'abord rouge, ſe couvre bientôt d'une mucoſité jaunâtre, puis noirâtre ; il y a tumeur dans le côté droit vers les fauſſes côtes, avec une douleur ſourde, mais qui eſt toujours aigue quand l'inflammation eſt dans les membranes du foie ; autrement la douleur eſt obtuſe lorſque le malade eſt couché ſur le côté malade, mais plus vive quand il l'eſt ſur le gauche ; la ſituation ſur le dos eſt ſupportable ; en approchant la main du côté du malade un Médecin ha-

bile connoît les differens dégrés d'inflammation à la grandeur de la tumeur, & au plus ou moins de chaleur de la partie; le pouls est très-grand, dur, & inégal; il arrive des hémorrhagies par le nez; quelques malades sont tourmentés d'une chaleur ardente dans la paume des mains, & la plante des pieds; quelques-uns sont fatigués d'une toux seiche, & d'une difficulté de respirer; quelquefois de hocquets fréquens; l'excrétion de l'urine diminue, & celle qu'on rend est âcre, enflammée, & briquetée; le ventre est resserré; il y a nausée, vomissemens bilieux, ou bien un grand cours de ventre; les frissons qui surviennent annoncent la suppuration.

Lorsque la rate s'enflamme, la couleur du visage devient livide; & souvent les joues sont rouges; la respiration est embarrassée, & comme entrecoupée, surtout quand le malade est couché sur le côté droit; il y a dans le côté gauche du bas ventre une douleur obtuse, qui s'étend souvent jusqu'au diaphragme, & à l'épaule gauche; il y a encore pesan-

teur dans le même côté, pulsation sourde, & tumeur, qui résiste quelquefois comme une corde tendue; la langue est couverte d'une mucosité noirâtre; quelquefois un sang noir sort par les selles, ou par le vomissement.

Quand les reins sont enflammés, on sent une douleur fixe, avec une pesanteur dans la région des lombes; cette douleur est quelquefois aigue, & poignante, & augmente par la toux, ou l'éternuement; le battement du tronc de l'aorte inférieure, & celui des arteres émulgentes, est fort incommode; il y a sans cesse ardeur d'urine; mais cette liqueur, déliée d'abord, devient rouge, puis épaisse, & quelquefois teinte de sang; le malade est cruellement tourmenté de douleurs; il s'agite sans cesse, ne peut se tenir sur les pieds, ni dans une situation droite, ni couché sur le ventre, ni sur le côté opposé à celui du rein qui est enflammé; la chaleur incommode des lombes augmente quand il est sur le dos; la cuisse du côté malade est frappée de stupeur, & la douleur se communique

munique jusqu'à la verge ; communément il y a envie continuelle de vomir, mais le vomissement ne procure aucun soulagement ; les sueurs deviennent froides ; & souvent les membres se refroidissent, & frissonnent.

Si la douleur descend dans le bassin, & que la vessie s'enflamme, l'excrétion de l'urine qui est en petite quantité, sans sédiment, & quelquefois teinte de sang, ne se fait qu'avec de grandes douleurs ; la douleur se fait sentir à la région du pubis, & s'étend au périnée, & même jusqu'à l'extrémité de la verge, avec demangeaison, chaleur, & rougeur ; on a des envies fréquentes d'aller à la selle ; quelquefois les excrémens grossiers se suppriment ; il survient une tension du bas ventre, & une strangurie, qui, si elle continue trop long-tems, occasionne une fievre qui suffoque le malade ; quelquefois aussi l'éruption d'un érysipele qui vient à se faire tout-à-coup sur la peau, & la liberté rendue à l'excrétion de l'urine, sauvent le malade.

Quand le mésentere est enflammé, l'on sent au toucher une résistance dans le bas ventre ; une douleur comme causée par un déchirement, & accompagnée de pulsation, se fixe vers les lombes ; les artéres mésenteriques battent avec violence ; l'appétit se perd entierement ; les déjections sont mêlées de chyle, auquel succede ordinairement une liqueur purulente, & déliée.

Lorsque l'inflammation attaque les intestins, il y a quelque difficulté de respirer, & d'uriner ; une chaleur extrême dans les hypochondres ; pulsation des artéres gastro-épiploiques, & mésenteriques ; douleur aigue poignante dans le ventre ; envie continuelle d'aller à la selle, avec des tranchées, & resserrement des hypochondres ; d'abord les déjections sont blanches, & égales, en petite quantité, & liées, puis jaunes en petite quantité, & liées, ensuite semblables à des raclures, & enfin mêlées de caroncules, écumeuses, verdâtres, livides, noires, & de très-mauvaise odeur ; tous les membres s'appésantissent ; il vient continuelle-

ment des vomiſſemens ; une douleur au foie, & un réfroidiſſement des membres ſe mettent ſouvent de la partie ; le pouls eſt petit, & dur ; il ſurvient des veilles, des délires, & pour lors il arrive des tremblemens du cœur, des défaillances, des ſueurs abondantes, & froides, & un réfroidiſſement des extrémités.

L'inflammation de l'utérus produit des accidens étonnans ; ce viſcere, & les aînes ſont tendus, & gonflés ; la malade eſt tourmentée d'une chaleur incommode, de battemens répetés, d'une douleur cuiſante, qui s'étendent juſques aux lombes ; l'une des deux cuiſſes, ou même toutes les deux s'appéſantiſſent ; les veines du vagin ſont gonflées ; l'orifice de la matrice eſt enflé, & retiré ; la malade a beaucoup de peine à remuer le corps ; elle n'en a pas moins à reſpirer quand elle eſt couchée ſur le dos, & ſes douleurs augmentent beaucoup quand elle eſt ſur l'un, ou l'autre côté ; ſouvent ſon viſage rougit quand elle retient ſon haleine, & quelquefois elle fait des efforts pareils à ceux de l'accouchement ; les hémorrhoï-

des s'enflamment, & la tourmentent; l'inflammation gagne l'intestin rectum; le ventre est resserré, quelquefois trop lâche; souvent la vessie est affectée, & l'urine se supprime; dans le redoublement des douleurs cette liqueur est déliée, & limpide, mais dans la rémission elle est très-épaisse, & trouble; ensuite il suinte de l'utérus des liqueurs purulentes, & fétides; la malade jette de profonds soupirs, tourne tous ses regards sur son Médecin, & ses ieux brillans, inquiets, & humides, laissent couler des larmes; il y a demangeaison incroiable dans les parties genitales, & quelquefois une passion démesurée du congrès; des frissons reviennent le plus souvent sans ordre, mais plus communément ils reprennent le soir à une heure reglée; alors la fievre devient très-violente, avec délire, hoquet, syncope, convulsion, & réfroidissement des extrémités.

Lorsque l'inflammation se jette sur quelque partie extérieure, il y vient une rougeur, avec tumeur, chaleur, douleur, tension, pulsation, & fievre.

Or tous ces accidens sont produits par le rallentissement, ou l'interruption totale, de la circulation du sang dans la partie affectée. Tout l'objet du Medecin doit donc être de moderer l'impétuosité du sang qui aborde à la partie, & d'en accélerer le retour. On se trouvera donc toujours bien de ce qui aide les vaisseaux à prendre le dessus sur le sang qui leur résiste, & qui s'y arrête ; & c'est le seul moien d'operer la résolution de l'obstacle, & de déraciner surement la cause du mal.

II.

Heureux celui qui est venu à bout de connoître les vraies causes des maladies, & dont les ieux pénétrans percent l'obscurité profonde dans laquelle elles sont ensevelies ! Enrichi d'observations, il ne craint point d'entreprendre la cure des maladies. Mais il n'est rien moins qu'aisé de remonter à leur cause. Le plus habile, sans contredit, des Médecins, le savant Hippocrate, n'a pas toujours découvert la cause des maladies dont

il a si bien décrit les accidens; & ; contraint d'en revenir à la puissance cachée d'une Divinité supérieure, il trouvoit dans des maladies quelque chose de *divin*, ou de surnaturel.

Comme la santé dépend de plusieurs loix de la méchanique, & des différentes combinaisons de ces loix, les maladies reconnoissent plusieurs causes, & qui sont différentes les unes des autres. L'inflammation est aussi l'effet de plusieurs. Elle-même est de deux especes; car l'une se fait dans les vaisseaux sanguins mêmes, & l'autre dans les lymphatiques; de sorte pourtant que cette derniere espece ne peut jamais exister sans la premiere, pendant que l'existence de la premiere est indépendante de la seconde. Or l'une & l'autre dépend du dérangement du mouvement circulaire, ou du mouvement propre du sang.

Il est étonnant à combien de differentes courbures, de differentes anastomoses les vaisseaux sont assujettis. Tous les vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques, si l'on n'en excepte le tronc commun de l'aorte, se ter-

minent en cône, de maniere que l'extrémité des artéres la plus éloignée du cœur est la pointe du cône, si on considere chaque branche en particulier, & que la totalité des extrémités arterielles étant rassemblée en forment la base. En effet tous les rameaux d'une artere quelconque forment une capacité plus grande que celle du tronc dont ils partent; & le nombre de ces rameaux est encore plus petit, & chacun d'eux d'un calibre plus étroit, que les veines capillaires avec lesquelles ils s'abouchent. Ce sont des vérités connues de tous les Anatomistes. Il est donc certain que les liqueurs du corps coulent dans les arteres d'un canal plus étroit dans un plus large. Les liqueurs font un effort continuel contre les paroits des vaisseaux ausquels elles donnent le mouvement, mais leurs efforts se réduiroient à rien sans les vaisseaux mêmes.

Toutes les parties du corps, quelque petites qu'elles soient, sont arrosées par le sang. Les arteres lymphatiques naissent des sanguines. Il n'y a point de partie dans le corps qui ne-

ſoit obligée d'emprunter d'elles ſa nourriture, & par conſéquent il n'y a pas de partie dans le corps qui ne puiſſe être le ſiege de l'inflammation.

Lorſque le ſang, épaiſſi, ou raréfié, ſe rallentit, ou s'arrête, dans les extrémités des arteres capillaires, & ſurtout à la pointe, où elles s'abouchent aux veines, le ſang ne peut paſſer au-delà du point de l'anaſtomoſe, & la réſiſtance qu'il y trouve augmente ſon effort. Celui qui vient par derriere pouſſant celui qui le précede, ne fait qu'augmenter l'obſtacle; parce que la partie poſtérieure du canal ne peut être gonflée, que l'antérieure ne ſe retréciſſe. En conſéquence le ſang mutiné redouble ſes coups contre les parois des vaiſſeaux, & c'eſt ce qui produit la chaleur, la pulſation, & la douleur. Son bouillonnement produit la chaleur qui ſe manifeſte au-dehors. Les vaiſſeaux gonflés de ſang compriment ceux du voiſinage; leſquels, gênés dans l'endroit de la compreſſion, empêchent le ſang qu'ils reçoivent de couler librement; & c'eſt ainſi que l'inflammation

mation gagne, & s'augmente. Mais c'eſt ſurtout vers le lieu de l'engorgement que le ſang fait le plus d'efforts pour s'ouvrir un paſſage.

Le ſang qui coule à trop grands flots, qui aborde aux parties avec une impétuoſité tumultueuſe, & qui en revient en trop petite quantité, dérange toutes les ſécretions. La partie rouge pénetre ſouvent au lieu de la lymphe dans les orifices des arteres lymphatiques, & parvient même juſques aux veines de même nom, où, par un retardement contre nature, elle tend à la ſuppuration. Les vaiſſeaux lymphatiques mêmes, étant gonflés, ou par la raréfaction de la lymphe, ou parce que l'écartement des parois des arteres ſanguines eſt néceſſairement ſuivi de la dilatation des orifices des vaiſſeaux lymphatiques qui s'y abouchent, ſont obligés de recevoir la partie rouge du ſang. Tout ſe fait de force; car le ſang, irrité des obſtacles qu'il trouve en ſon chemin, redouble ſes efforts, & ſurmonte la réſiſtance que lui font, & la ſtructure des vaiſſeaux lymphatiques, & la liqueur qu'ils

contiennent. Celui qui le ſuit ſe précipite dans le paſſage que le premier lui a fraié, & entre par violence dans des vaiſſeaux déja trop gonflés, & qui ne devoient contenir que de la lymphe. C'eſt de cette maniere que le ſang ſe hâte d'entrer dans ces vaiſſeaux, & d'y cauſer une inflammation; & c'eſt par cette raiſon qu'il donne une teinture rouge à des liqueurs qui devroient être tranſparentes; c'eſt enfin ce qui fait que des parties du corps qui doivent être très-blanches de leur nature, prennent une couleur rouge par l'inflammation, & que ſon augmentation eſt ſuivie de douleur, quand les vaiſſaux gonflés ſont enveloppés de filets nerveux.

Lorſque le ſang ſe porte avec trop de violence à la tête par les arteres carotides, & vertebrales, & qu'il n'en revient pas en ſuffiſante quantité, l'engorgement des vaiſſeaux produit un tiraillement des membranes, & cauſe un violent mal de tête. Lorſque par les mêmes artéres vertebrales, & les carotides internes, il s'élance dans les meninges, on y re-

marque beaucoup de vaiſſeaux gonflés de ſang, ce qui produit la phrénesie. S'il ſe jette avec la même impétuoſité ſur la partie cendrée, & la ſubſtance médullaire du cerveau, celle-là devient rougeâtre, & celle-ci ſe trouve tachetée de beaucoup de points rouges.

Lorſque, mêlé avec une humeur épaiſſe, & fixe, il ſeporte aux glandes de la peau, par divers rameaux des branches ſupérieures de l'aorte, ou de l'aorte inférieure, il ſe forme des tubercules qui doivent venir à ſuppuration, & c'eſt la petite vérole; mais c'eſt la rougeole ſi le ſang eſt gâté par le mêlange d'une humeur âcre, & déliée. S'il ſe répand ſous la peau par taches, c'eſt une fievre pourpreuſe.

Quand il eſt pouſſé avec violence dans la partie extérieure du cerveau, elle ſe gonfle par ſon propre volume; & il arrive une ſtupeur. Quand il ſe répand abondamment, & s'arrête dans les ſinus, & la moelle du cerveau, & du cervelet, il comprime le cerveau, la moelle allongée; & celle de l'épine, & cauſe l'apoplexie.

S'il est forcé d'entrer dans les organes visuels, soit par les branches des carotides externes, ou internes, & qu'il soit poussé dans la conjonctive, il produit l'ophthalmie; & la squinancie, quand il aborde en trop grande quantité par les rameaux des carotides à la partie supérieure du canal de la trachée artére.

Lorsque les rameaux intercostaux des artéres sousclavieres qui se distribuent de chaque côté aux deux côtes supérieures, ou que les arteres intercostales inférieures qui portent le sang aux côtes inférieures, le font couler en trop grande quantité dans la plevre, il se forme une vraie pleuresie; mais c'en est une fausse, lorsque l'engorgement se fait dans les thorachiques qui naissent de l'axillaire.

Lorsque le sang, porté aux reins en abondance par les arteres émulgentes, en revient en trop petite quantité, & se trouve forcé de pénétrer dans les vaisseaux glanduleux, il arrive une néphrétique, & quelquefois en même tems une difficulté d'uriner. S'il se jette en trop grande quantité dans la substance de la vessie

par l'artere hypogaſtrique, il cauſe une rétention d'urine, & ſouvent une ardeur; & quand les arteres honteuſes le portent violemment au col de la veſſie, & au canal de l'urethre, il produit la ſtrangurie, & quelquefois la difficulté d'uriner.

Quand le ſang pur paſſe dans les vaiſſeaux de la peau, il produit une ecchymoſe, ou un éryſipele, quand il eſt animé d'une liqueur déliée, & bilieuſe; lorſqu'un ſang bourbeux paſſe dans les vaiſſeaux lymphatiques de la peau, dans les fievres fort ardentes, & qu'il s'embarraſſe dans les glandes des aiſſelles, des aînes, ou dans les parotides, il ſe forme des bubons.

Enfin en quelque partie du corps, au-dehors, ou au-dedans, que le ſang ſe porte avec trop de violence, ou qu'il cauſe du déſordre dans un ſiege qui lui eſt étranger, il arrive battement, chaleur, douleur, rougeur, gonflement, tenſion, en un mot un phlegmon.

Il eſt incroiable combien de préjudice cauſe le ſang qui eſt au-deſſus de l'endroit engorgé en preſſant dans

la partie affectée celui qui le précede. Car ce dernier y est poussé avec plus de force, devient plus compact, s'y fixe plus opiniâtrement, & les vaisseaux lymphatiques en sont de plus en plus remplis. C'est ainsi que le mouvement impétueux du sang augmente les obstructions, & l'inflammation qui en est la suite, en gonflant de plus en plus les vaisseaux; ce qui fait que leur ressort s'affoiblit, qu'ils résistent moins, que leurs membranes deviennent plus minces, & se crévent, si la maladie se prolonge, & qu'il arrive une suppuration.

On peut voir par-là combien il est utile de détourner le sang de la partie affectée, & combien il seroit dangereux de l'y attirer, ou d'y causer une dérivation de cette liqueur. Puis donc qu'il est aujourd'hui certain que le sang est entraîné par un mouvement de circulation, profitons de cette connoissance, &, guidés par elle, mettons au jour les loix que suit la nature dans la circulation du sang, loix conformes aux observations que la pratique de la Médecine

nous a donné occaſion de faire, & auſquelles par conſéquent nous ſommes obligés de nous ſoumettre.

III.

Dans tous les païs, & dans tous les tems, on a recommandé la ſaignée; & avec raiſon; car la Médecine n'a pas de remede plus ſûr, pas de plus efficace; & le ſecours de notre théorie, d'accord avec l'uſage que l'on fait tous les jours de ce remede, juſtifie parfaitement les éloges que lui ont donnés les Médecins de tous les âges. Car chaque ſaignée diminue la quantité du ſang que la veine ouverte reporteroit au cœur, & par conſéquent celle que le cœur diſtribueroit à toutes les parties. Tous les membres ſe reſſentent donc de cette diminution du ſang; & tous les vaiſſeaux étant également débarraſſés du ſang ſurabondant, le gonflement, la chaleur, la tenſion, la rougeur, le battement, l'accablement, diminuent proportionellement à l'évacuation. Le pouls s'adoucit auſſi. Et comme les vaiſſeaux deſenflés ont plus de

reſſort,& de liberté pour ſe mouvoir, & ſe rétablir, le pouls devient plus dégagé. La contraction des vaiſſeaux devenant auſſi plus libre, & plus forte, & le ſang étant moins preſſé dans ſes canaux, il heurtera contre leurs paroits avec moins de violence, cedera plus aiſément à leur preſſion, & l'équilibre entre les vaiſſeaux & les liqueurs deviendra plus parfait. Ajoutons que la circulation en deviendra plus prompte, & par conſéquent le pouls plus fréquent, & en même tems plus égal. Il y a plus encore: les vaiſſeaux, ſe contractant avec plus de force, agiront plus puiſſament ſur le ſang, & l'augmentation de cette action diviſera davantagé cette liqueur, & en rendra le tiſſu plus homogene. De ce que la circulation devient plus prompte, & la contraction des vaiſſeaux plus fréquente, je concluds encore qu'il ſe préſentera plus ſouvent aux couloirs; & comme ils ſeront moins comprimés, les ſecrétions ſe feront plus librement, & les purgatifs agiront plus aiſément. De plus le volume du ſang étant diminué en partie, le mouvement de ce-

lui qui reste se fera plus aisément dans les vaisseaux, & plus librement dans l'intérieur du corps ; & pour lors les remedes altérans se distribueront mieux dans la masse des liqueurs, se mêleront plus intimement à toutes ses parties, & exerceront plus surement, & plus efficacement, leur puissance sur elles. Enfin s'il y a quelque chose de dérangé dans le mouvement naturel du sang, la saignée y remedie, & a de tous tems été à cet égard regardée comme un des principaux remedes.

Les Modernes ont encore sur les Anciens l'avantage de connoître plus clairement d'où dépendent les avantages de la saignée. Car ces derniers ne connoissant dans le sang qu'un mouvement extrêmement lent, & dont on ne peut se faire une idée claire, sont tombés nécessairement dans une infinité d'erreurs par rapport à la saignée, au lieu que les Modernes, instruits de la circulation, peuvent déterminer positivement la maniere dont on doit tirer le sang, c'est-à-dire, préférer dans certains cas l'ouverture de certaines veines. Car

ſi l'on veut tirer de la ſaignée tous les avantages qu'on a droit d'en attendre, il ne ſuffit pas de ſçavoir dans quelles maladies elle convient, & dans quels tems de ces maladies il convient d'y avoir recours, il faut ſurtout ſçavoir de quelles parties du corps ſuivant les différens cas il eſt à propos de tirer du ſang.

En effet ſi l'on ne conſidere la ſaignée que comme produiſant une évacuation d'une certaine quantité du ſang qui étoit contenu dans les vaiſſeaux, il eſt parfaitement indifférent de la pratiquer dans une partie, ou dans une autre. Dans ce point de vûe ſon effet ne dépend point de la partie où l'on a ouvert la veine; mais de la quantité du ſang qui a été tiré. Mais comme on a rarement la ſeule évacuation en vue, & que l'objet eſt en même tems de produire une révulſion, ou bien une dérivation particuliere, le choix des vaiſſeaux n'eſt point indifférent à un Médecin éclairé, qui veut produire, ſuivant les cas, ces effets importans, & oppoſés les uns aux autres; & il ne peut ſe diſpenſer de marquer le

lieu convenable à la ſaignée pour qu'elle produiſe dans la diſtribution du ſang qui ſe porte à la partie malade, le changement qu'il a deſſein d'opérer.

Toutes les ſaignées operent également, bien que ſous différens rapports, une révulſion, & une dérivation. La dérivation arrive lorſqu'on attire une plus grande quantité de ſang dans la partie où l'on a picqué le vaiſſeau, & en même tems dans les parties voiſines qui reçoivent cette liqueur du même tronc d'artere. Il ſe fait une révulſion lorſqu'en attirant le ſang dans la partie où le vaiſſeau eſt ouvert, & celles du voiſinage, on le détourne en même proportion des parties éloignées qu'arroſe le tronc d'artere oppoſé à celui d'où le ſang coule.

La quantité du ſang étant diminuée dans une partie, l'abord de celui qui remplace celui qui ſort devient plus aiſé. En effet la ſaignée leve tous les empêchemens qui s'oppoſoient à l'entrée du ſang dans cette partie, ſans rien diminuer de ſa ve-

locité ; puiſque pratiquant au ſang une iſſue éloignée du cœur où il auroit été obligé de revenir, tout le retardement auquel il auroit été exposé dans toute la longueur de la veine, tant de la part des paroits du vaiſſeau, qui par leur propre nature, & par la compreſſion des parties voiſines ne demandent qu'à s'affaiſſer, que de celle des angles, & des ſinus, contre leſquels le ſang eſt obligé de heurter, ou dans leſquels il eſt obligé de ſe répandre en regagnant le cœur, tout ce retardement, dis-je, s'évanouit. Ajoutons qu'il en eſt de même de celui qu'auroit cauſé le frottement que tout liquide éprouvé contre les paroits des vaiſſeaux qui le contiennent, & qui eſt d'autant plus conſidérable que l'eſt le volume du liquide. Il y a plus : le ſang qui coule à travers de l'air lui communique moins de ſon mouvement qu'il n'eut été obligé d'en communiquer à la colomne du ſang qui l'auroit précedé dans la veine, & par conſéquent le ſang coulera par l'ouverture de la veine, & plus vîte, & en plus gran-

de quantité, dans un tems déterminé, qu'il n'eut fait si la veine n'avoit pas été ouverte.

Or, la velocité du sang ne peut augmenter dans la veine picquée, sans augmenter en même tems dans toutes les arteres capillaires qui s'abouchent avec les ramifications de cette veine ; ni dans les rameaux capillaires de l'artere, sans augmenter dans le tronc commun dont ils partent. Le sang étant enlevé avec plus de rapidité, & résistant moins par conséquent à celui qui le suit, la velocité de ce dernier doit par conséquent augmenter en même proportion ; & par la même raison cette augmentation de velocité se fait sentir tout le long du tronc arteriel qui communique du cœur à la veine picquée.

Mais l'accéleration du mouvement du sang qui se fait depuis le cœur jusqu'à la veine picquée ne se repartit pas uniformement à toutes les branches arterielles. Il n'y a que celles qui répondent directement à la veine picquée qui s'en ressentent. La velocité décroît donc dans le tronc

arteriel qui donne du ſang à ces arteres, comme aux autres latérales, & ſon augmentation eſt d'autant moindre que les arteres ſont plus voiſines du cœur.

Il y aura donc une dérivation du ſang vers l'endroit picqué toutes les fois qu'on fera une ſaignée. Mais cette dérivation ſera plus, ou moins grande, ſuivant qu'on tirera plus, ou moins de ſang, ou qu'il y en aura plus ou moins dans le corps. Elle ſera d'ailleurs plus ou moins prompte, ſuivant que le ſang s'écoulera plus ou moins vîte par l'ouverture de la veine. Le ſang n'a pas plûtôt commencé à couler que la dérivation commence ; à meſure qu'il en ſort une plus grande quantité, la force de la dérivation augmente ; elle augmente plus que dans tout autre tems dans le moment que la ſaignée finit ; & elle décroît promptement auſſi-tôt après qu'elle eſt parfaite. La dérivation étant finie, la partie dont on a tiré le ſang participe au bénefice de l'évacuation dans la même proportion que les autres parties du corps.

Comme toute évacuation produit une dérivation, toute dérivation produit une révulsion. Car autant de sang la saignée attire de plus dans le canal arteriel qui répond à la veine picquée, autant elle doit en détourner de celui qui devoit couler dans les autres arteres. Or cette révulsion se fait de toutes les parties du corps qui reçoivent le sang de toute autre artere que celle qui est continue au canal arteriel qui répond à la veine picquée.

Il peut se faire aussi une révulsion des parties qui reçoivent du sang de quelques rameaux du tronc qui répond à la veine picquée, lorsque la quantité du sang qui est dans le corps est très-petite, que les branches de ce tronc sont très-voisines du cœur, & que la révulsion surpasse la dérivation. Mais cette révulsion varie suivant la quantité du sang, & la distance du rameau au cœur ; au lieu que la révulsion qui se fait des arteres qui sortent du tronc arteriel correspondant à la veine picquée à la sortie même du cœur, est certaine, & absolue.

Cette derniere révulsion répond exactement à la dérivation qui se fait dans le tronc opposé; car toute la quantité qui passe de plus dans un tronc arteriel, passera de moins dans le tronc opposé. Il est donc constant que la révulsion est plus ou moins grande à proportion de la quantité du sang qui sort par la saignée. Ajoutons à proportion de celui qui se trouve dans le corps, & disons encore qu'elle est plus ou moins prompte, selon la velocité plus ou moins grande du sang qui coule par l'ouverture de la veine.

La révulsion dure autant que dure la dérivation de qui elle dépend; & l'effet permanent devient alors le même que celui de toute autre saignée, c'est-à-dire, l'évacuation, qui dégage toutes les parties proportionellement. Mais la révulsion absolue, outre l'avantage qu'elle partage avec toutes les autres saignées de diminuer la quantité du sang dans tout le corps, a en particulier celui de desemplir les vaisseaux de la partie affectée; d'aider le retour de celui qui y est; de diminuer la quantité & la violence

de celui qui s'y porte ; de décharger les vaiſſeaux prêts à ſe crever ; d'abbattre l'enflure des parties enflammées. En conſéquence le ſang coule par les veines, la chaleur s'abbaiſſe, les douleurs ſe calment. Faut-il ajouter encore quelque choſe ? La révulſion augmente l'efficacité de la ſaignée, & en applique plus efficacement l'effet à la partie malade. L'effort du ſang qui ſe porte toujours à la partie affectée, eſt détourné vers la partie oppoſée, l'obſtacle que cauſoit ſon retardement eſt enlevé, ſon retour eſt accéleré, & le reſſort des vaiſſeaux ranimé. La dérivation au contraire menace de pluſieurs deſavantages, & d'une conſéquence très-dangereuſe, quand on la fait vers des parties tendues, engorgées, enflammées, ou prêtes de l'être, où le ſang a de la peine à circuler, & où un nouvel abord du ſang qui ſe feroit bruſquement, en ſurchargeant les vaiſſeaux, produiroit, ou augmenteroit les engorgemens. Dans l'état des choſes, pourquoi balancer à renoncer aux erreurs des Anciens ?

Faut-il avoir honte de se rendre à la vérité, quoique moderne ?

IV.

Quelques Médecins, même très-habiles, ont tant d'amour, & de vénération pour l'antiquité, qu'ils trouvent mauvais, & se plaignent hautement, que des personnes de notre tems osent s'élever contre les sentimens des Anciens. Ils crient partout qu'il est également dangereux, & odieux, de prétendre qu'ils se soient trompés, & même de s'écarter de leurs façons de penser.

Quoi donc ! pendant le tems que l'on pousse à la perfection toutes les especes de sciences, il ne sera point permis de changer, ou d'ajouter quelque chose dans celle de la Médecine, qui est la plus longue de toutes ! La vie de l'homme ne tient qu'à un filet, ses bornes sont toujours très-resserrées, il est rare qu'un homme acheve ce qu'il a commencé, & c'est le siecle suivant qui met la derniere main à ce qui a été ébauché dans le précedent.

Si l'on condamne l'usage, & l'application à la pratique, de toutes les découvertes qu'on a faites de nos jours, on a sans contredit grand tort. Il faut nier que la théorie puisse être de quelque usage dans la pratique de la Médecine, ou convenir que tout ce qui enrichit la théorie contribue à la perfection de la pratique. Il n'y a personne de bon sens qui ne reconnoisse les avantages que la spéculation a retirés de l'application de la Méchanique. Avec quelle clarté ne fait-elle pas connoître les vraies fonctions des parties de notre corps dont l'Anatomie nous a donné des descriptions si exactes, & tellement supérieures à ce que nous avoient transmis les Anciens, que s'ils revenoient aujourd'hui, ils seroient à peine dégrossis dans cette science, & ne seroient au plus que les écoliers des Modernes! En effet c'est à l'Anatomie qu'on a l'obligation de la découverte de la circulation du sang, & de sa démonstration. C'est elle qui nous a rendu sensibles la grandeur, la distribution, & la direction des vaisseaux. Si nous jettons les ieux sur

l'Hydraulique qui nous a fait connoître les loix du mouvement des liqueurs dans les vaisseaux du corps, qu'est-ce qui peut nombrer les avantages que la Médecine en a tirés? N'est-ce pas à elle que nous avons l'obligation de connoître la force de l'air qui anime toutes nos liqueurs, & dont les proprietés étoient inconnues avant nos jours? Le corps humain est une machine *Hydro-pneumostatique*. C'est donc dans ces sciences qu'il faut chercher les causes des effets que produit la saignée, c'est-à-dire, l'évacuation, la dérivation, la révulsion, effets toujours inséparables, & toujours entierement différens l'un de l'autre.

C'est se tromper lourdement que de croire que la révulsion & la dérivation ne different que de nom, parce que l'une est nécessairement la suite, & l'effet immédiat, de l'autre. Je veux pourtant que cela soit vrai, mais c'est sous différens rapports, & dans des parties différentes. Est-il permis de jouer ainsi sur les mots? En suivant ce systême il n'y aura rien dont on n'abuse. La révulsion, & la

dérivation ont chacune leurs effets particuliers ; & quand on n'en ſçait pas la différence on ſe précipite dans des erreurs très-dangereuſes, & l'on nage toujours dans l'incertitude, & dans l'irréſolution.

La révulſion certaine eſt diamétralement oppoſée à la dérivation, & elle en differe comme l'effet de ſa cauſe. Car la révulſion n'eſt autre choſe que la diminution que procure la ſaignée de la quantité du ſang qui devoit couler dans certains vaiſſeaux, ou, ſi l'on aime mieux, la différence qui eſt entre la plus grande quantité de ſang qui y couloit, & la moindre quantité qui y coule dans le tems que dure la ſaignée. La dérivation au contraire eſt l'augmentation de ſang que la ſaignée fait couler dans certains vaiſſeaux. Elle eſt proportionnée à la diſtance où ſont les vaiſſeaux de l'artere même qui répond à la veine ouverte ; au lieu que les vaiſſeaux qui ſont expoſés à la révulſion certaine y participent également. La révulſion & la dérivation ſont toujours en égale proportion, tant à raiſon de la grandeur, que de

la vîteſſe ; mais les effets de ces deux proprietés ſont inégaux par rapport à la révulſion ; & c'eſt être dans l'erreur que de ne les pas diſtinguer.

La dérivation & la révulſion peuvent être en même tems grandes & lentes , petites & promptes. On peut leur appliquer les combinaiſons qu'on remarque dans le mouvement du pouls. On peut donc occaſionner plus utilement dans les inflammations une révulſion petite , mais vîte, qu'une plus grande , & plus lente.

La révulſion incertaine , ou variable , qui arrive dans une artere dont un rameau répond à la veine picquée , & dont les autres ſe diſtribuent aux parties plus voiſines du cœur , deſquels nous ſuppoſons qu'il ſe fait une révulſion , la révulſion variable , dis-je , a plus d'affinité avec la dérivation. Cette dérivation produit les différens effets qui ſont les ſuites de la révulſion variable. Ils dépendent de la différente origine des arteres , de la quantité de ſang qui eſt contenu dans le corps , & de celle qu'on tire par la ſaignée. Quand on ſe ſert de la révulſion variable , lorſque la

veine eſt fermée, le ſang qu'elle a attiré dans l'artere qui répond a la veine picquée, qui conſerve pendant quelque tems le même mouvement, & la même velocité dans le vaiſſeau; trouvant le paſſage artificiel fermé, ſe jette ſur le champ dans les branches latérales du tronc, & ſurcharge les parties auſquelles elles ſe diſtribuent, juſqu'à ce que ſon mouvement ordinaire ſoit rétabli. C'eſt par cette raiſon que l'avantage douteux de la révulſion incertaine, & variable, eſt ſouvent compenſé par le déſavantage certain de la dérivation, lorſqu'il y a une ſuffiſante quantité de ſang pour opérer la dérivation dans les arteres mêmes où il ſe faiſoit ci-devant une révulſion. Il faut donc regarder comme un principe certain, & inconteſtable, que la révulſion variable ne s'étend qu'aux arteres du tronc dans lequel ſe fait la dérivation.

Les Anciens qui ne connoiſſoient point les loix de la circulation, & de la diſtribution du ſang, ont attribué aux différentes ſaignées des effets avantageux qui étoient plûtôt du

reſſort de la révulſion incertaine, & variable; & c'eſt ce qui fait qu'il n'y a preſque point de parties du corps dont ils n'aient tiré du ſang. Mais la révulſion reclame les ſuccès dont on a fait mal-à-propos honneur à la dérivation. Ces ſuccès jettent encore dans l'erreur les partiſans de la dérivation, qui, ſur les pas des Anciens, lui attribuent les bons effets de la révulſion variable. Ainſi lorſqu'ils recommandoient la dérivation, après avoir beaucoup tiré de ſang, ils opéroient réellement une révulſion latérale.

C'eſt ce dont la ſaignée de la jugulaire fournit une preuve ſenſible. Lorſqu'on ouvre celle de ces veines qu'on nomme externe, on facilite la ſortie, & l'on accelere le retour, du ſang qui revient de l'extérieur de la tête, & l'on aide ſa circulation dans la carotide externe, dont les rameaux répondent à ceux de la jugulaire externe; & de cette maniere la ſaignée attire une dérivation du ſang dans la carotide externe, & par conſéquent dans le canal arteriel qui ſe prolonge du cœur juſqu'à la même artere.

artere. Si donc la quantité du ſang que la ſaignée du col attire de plus dans le tronc commun eſt ſurpaſſée par celle que la même ſaignée dérive dans la jugulaire externe, il eſt conſtant qu'il ſe détournera dans la carotide externe une partie du ſang qui, dans l'état ordinaire, auroit coulé dans la carotide interne, & par conſéquent dans le cerveau ; ce qui fait qu'au regard de la branche intérieure de la carotide, il ſe fait une révulſion latérale, propre à dégager le cerveau. D'où il ſuit évidemment que la ſaignée de la jugulaire n'eſt d'aucune utilité, & même qu'elle eſt fort nuiſible, ſi elle n'a été précedée de pluſieurs autres. En effet il a fallu commencer par diminuer le volume de la maſſe du ſang. Autrement ſi la nouvelle quantité de ſang que la ſaignée attire au de-là de l'ordinaire dans le tronc commun des carotides ſurpaſſe celle qui ſe détourne auſſi au de-là de l'ordinaire dans la carotide externe, cette quantité ſurabondante de ſang paſſera dans la carotide interne ; il ſe fera donc dans les deux carotides une dérivation qui

ſera très-nuiſible au cerveau déja engorgé, & dont la partie extérieure eſt déja gonflée, & comme dans une diſpoſition inflammatoire.

Ce que nous venons de dire pour expliquer les effets de la ſaignée de la gorge, peut s'appliquer à celle de l'artere temporale, qui eſt une branche de la carotide externe. On voit par là ce qui peut être utile, & ce qui peut être nuiſible, & par quels ſecours on peut aider la nature à ſurmonter la maladie. Rien ne doit donc arrêter; on ne doit point balancer à quitter l'incertain pour le certain; on connoît la nature du mal, il faut y appliquer le remede ſpécifique.

V.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus puiſſant en Médecine eſt contre nous, l'autorité, & la datte de notre ſentiment. La plûpart des Auteurs Anciens, & Modernes, penſent autrement que nous ſur les ſecours révulſifs dans les inflammations, ou ne s'accordent point entre eux. Quant à notre ſentiment il ne fait preſque

que de naître. Mais la verité est de tous les tems, & nous croions très-permis de changer les notions des Anciens Médecins, ou de les éclaircir. Autrement pour devenir habile en Médecine, il faudroit moins avoir de la memoire que du jugement. Aujourd'hui l'habileté d'un grand nombre ne consiste qu'à sçavoir expliquer les Anciens; leur richesse vient d'autrui; ils s'égarent sur les pas des autres, & suivent plûtôt qu'ils ne marchent. Aussi tombent-ils souvent, ou du moins font-ils des faux pas. Ils dévorent avec avidité tout ce que leurs peres leur présentent; ils apprennent moins leur doctrine qu'à croire ceux qui la leur enseignent. Mais ils se gardent bien d'emprunter quelque chose de leurs Contemporains, qui ne portent point un habit à la Grecque. Ils respectent extrêmement les Anciens, médiocrement les Etrangers modernes, quant à leurs compatriotes ils n'en font aucun cas. On les entend crier partout que l'amour de la nouveauté renverse ce qu'il y a de plus sacré en Médecine. Soit: mais plus les nouvelles

découvertes détruiront de préjugés anciens, plus il en faudra faire de cas ; plus on sera délivré d'erreurs, & d'erreurs dangereuses.

L'Antiquité est une perspective d'un goût bien singulier ! plus l'objet est éloigné, plus grand il paroît à ses admirateurs. On diroit que c'est une de ces peintures qui en imposent, & font prestige quand on les regarde de loin. On juge que les Anciens ont d'autant mieux pensé qu'ils vivoient dans un tems plus éloigné du nôtre. Mais comme le prestige de la perspective s'evanouit quand on la regarde de près, l'Antiquité perd beaucoup à être approfondie. Combien n'a-t'on pas combattu la circulation du sang, parce que c'étoit une nouveauté ! Il ne faut donc pas s'étonner qu'on s'éleve aujourd'hui de toutes ses forces contre l'application que nous faisons des loix qui suivent de cette découverte à la pratique de la saignée. Mais ces contradictions tomberont, comme celles qui se sont élevées contre la circulation. L'envie se détruit, mais la verité subsiste toujours. Pour nous nous faisons pro-

ſeſſion de n'avoir égard ni aux noms, ni aux termes ; nous écoutons l'autorité ; nous ſuivons l'évidence ; & quand l'autorité ne s'accorde pas avec cette derniere, c'eſt à l'évidence que nous rendons les armes. Plus on s'élevera contre nous, plus la victoire, ſi elle ſe déclare en notre faveur, nous ſera de plaiſir.

La doctrine de la ſaignée eſt un corrollaire de celle de la circulation du ſang. Les Anciens ne ſont donc pas juges compétens de la diſpute, puiſqu'ils ne connoiſſoient ni la nature de l'inflammation, ni les loix de la diſtribution du ſang dans les vaiſſeaux. L'erreur où l'on étoit ci-devant au ſujet du repos du ſang a trompé des Médecins très-éclairés. Vous les verrez cependant recommander très-ſouvent de détourner le ſang le plus loin qu'il ſera poſſible de la partie malade ; & en ce point ils avoient ſans doute raiſon. Mais le plus grand nombre rappelloit ſouvent par la dérivation les douleurs que la révulſion avoit calmées ; ou, ſentant les avantages de la révulſion

variable, il les a pris pour l'effet de la dérivation.

Ajoutons que comme les Anciens faignoient jusqu'à la défaillance, les désavantages de la dérivation étoient presque compensés par les avantages de l'évacuation universelle. En effet la grandeur de l'évacuation diminuoit le danger de la dérivation. Car si la dérivation n'étoit point l'effet d'une évacuation, elle causeroit beaucoup plus de dommage qu'elle ne fait. Lorsqu'on tire du sang il se précipite en plus grande quantité vers la partie picquée. L'ouverture étant fermée, il s'y distribue dans la même quantité qu'il fesoit avant l'ouverture de la veine. Il est vrai qu'elle ne tarde pas à se desemplir, mais toujours moins que les autres parties du corps. Car l'augmentation de l'abord du liquide fait violence dans cet endroit aux calibres des vaisseaux. Et de-là vient le mauvais effet de la dérivation.

En vain, pour éluder la force de la démonstration, prétendrez-vous que le cours des liqueurs, le calibre des

vaiſſeaux, leur reſſort, ne ſont pas les mêmes dans l'état de maladie, & de ſanté. Vous ne gagnerez rien à ſuppoſer un changement dans les liqueurs. Ce changement fait pour la ſaignée, mais ne détermine pas pour le choix de la veine. C'eſt la ſituation de l'obſtruction qui ſeule a ce privilege. Il faut donc toujours blâmer le goût pour la dérivation. Elle n'attaque pas la cauſe des inflammations ; c'eſt-à-dire, le trop grand mouvement, ou la trop grande épaiſſeur du ſang, le gonflement du canal en deçà de l'obſtacle, & ſon étranglement au de-là. D'ailleurs la trop grande quantité de ſang qu'attire la dérivation empêche la pulſation de l'artere qui refouleroit la matiere de l'engorgement ; car elle dilate outre meſure la partie du vaiſſeau qui eſt audeſſus de celle qui eſt obſtruée. De plus la dérivation augmente le gonflement des vaiſſeaux voiſins, qui, comprimant plus fortement le canal engorgé, forment un nouvel obſtacle à la réſolution de l'engorgement.

Qu'on imagine, ſi l'on veut, une autre cauſe de l'inflammation, la dé-

rivation n'en attirera pas moins une plus grande quantité de ſang dans la partie malade ; or cette nouvelle quantité ne diſſoudra pas la matiere de l'inflammation qui s'oppoſe à ſon paſſage. Car le ſang arteriel qui produit l'inflammation n'obéit pas aiſément ; ce n'eſt même point de là que le ſang vient, mais ſeulement des rameaux voiſins de l'artere. C'eſt pourquoi le ſang qui aborde à la partie ne peut ſurmonter l'obſtacle, les vaiſſeaux ſe gonflent de plus en plus, ſe crevent, & le ſang qui trouve un paſſage libre, ſe répand dans les interſtices des fibres; ce qui produit une ſuppuration, ou une gangrene. Mais ſi les vaiſſeaux ont aſſez de conſiſtence pour réſiſter, l'effort du ſang attiré par la ſaignée dérivative, preſſe, pouſſe, condenſe, endurcit la matiere de l'obſtruction, & produit un ſcirrhe.

On objecte que les émétiques ſont ſouvent utiles dans les maladies de la tête. Soit. Les efforts que produit le vomiſſement y cauſent une dérivation du ſang. Je le veux encore. Mais eſt-ce à raiſon de cette dérivation

qu'ils soulagent ? Tant s'en faut ; elle les rend très-nuisibles. En effet les émétiques causent quelquefois l'apoplexie ; souvent ils font sortir des crachats teints de sang ; quelquefois ils excitent des hémorrhagies forcées par les narines ; & le mal de tête augmente dans les efforts du vomissement ; tous accidens qu'un Médecin prudent évitera de tout son pouvoir.

Il est vrai que, quand les vaisseaux sont suffisament desemplis, les émétiques soulagent la tête, parce que la même force qui met en contraction les fibres de l'estomac, lesquelles par leur correspondance impriment un mouvement spasmodique au diaphragme, & aux muscles du bas ventre, contracte aussi la duremere, & l'oblige d'embrasser plus étroitement le cerveau. C'est à raison de cette correspondance de la duremere avec l'estomac, que les blessures de la tête causent le vomissement. Or quand l'estomac est débarrassé des mauvais sucs dont il étoit farci, il arrive souvent que la tête se degage. Car les premieres voies sont délivrées de l'incommode fardeau des matieres qui les gonfloient, & les com-

primoient. D'ailleurs les émétiques font sortir des glandes les humeurs épaisses ; & en conséquence le sang se porte plus aisément à ces parties par les rameaux de l'aorte inferieure, & par conséquent il se porte moins de sang à la tête, & sous ce point de vue les émétiques sont révulsifs pour cette partie. Ajoutons que les émétiques sont souvent utiles dans les maladies du cerveau produites par une sérosité trop abondante qui relâche sa substance, mais qu'il est rare qu'ils reussissent dans celles qui reconnoissent pour cause une inflammation produite par l'obstruction de ses vaisseaux.

La dérivation même dans le cas d'inflammation devient nuisible dans les maladies où elle est communément utile. C'est un secours qui n'est rien moins qu'indifférent pour exciter, & faire couler les évacuations ordinaires aux personnes du sexe ; mais si leur suppression est jointe avec l'inflammation de la matrice, alors une hémorrhagie par le nez, ou toute autre espece de révulsion, est toujours avantageuse au rétablissement de la santé. C'est par cette raison que

la saignée du bras rétablit le cours des regles supprimées, lorsque l'inflammation est prochaine ; & que la dérivation causée par la saignée du pied dans ces circonstances augmente l'obstruction, & acheve l'inflammation.

La dérivation est quelquefois utile dans des tensions du bas-ventre, lors, par exemple, qu'elles sont causées par la diminution du ressort des fibres, & membranes, du ventricule, & des intestins, en conséquence de la pression que souffrent les racines des nerfs de ces parties ; comme il arrive souvent lorsque le sang comprime quelque partie du cerveau. C'est à peu près par la même raison que la dérivation est avantageuse dans quelques tensions cruelles du bas ventre causées par une trop forte contraction de ses fibres, comme il arrive dans l'affection hysterique. Mais ces tensions n'ont point pour cause une inflammation.

Ajoutez que la dérivation fait plus de mal à une partie enflammée, que la révulsion ne pourroit lui faire de bien. En effet la dérivation est toujours

plus forte dans la partie dont on tire le ſang, que la révulſion qui ſe fait de celle qu'on a deſſein de ſoulager. Car la révulſion ſe partage également à tous les rameaux artériels oppoſés au tronc où ſe fait la dérivation ; & la dérivation eſt la plus grande dans la partie d'où ſort le ſang, & moindre dans celles qui ſont arroſées par les arteres latérales de la branche qui répond à la veine picquée.

En effet il y a deux dérivations, une directe, & une latérale. La premiere ſe fait dans les arteres, & veines capillaires qui portent immédiatement le ſang dans la veine picquée ; & c'eſt la plus grande ; & la ſeconde, qui eſt la moindre, ſe fait dans les rameaux du tronc d'où part l'artere qui répond à la veine picquée. C'eſt pourquoi la dérivation du ſang vers la tête par les arteres vertebrales, & carotide, en conſéquence d'une ſaignée même du bras gauche, où la dérivation ne ſe fait que par la vertebrale ſeule, eſt plus grande que la révulſion que fait la même ſaignée dans l'autre vertebrale, & les deux carotides. Car cette révulſion eſt

moindre à l'égard de la tête, puisqu'elle doit se partager à toutes les parties où se distribuent l'aorte inférieure, & l'autre souclaviere.

Pour que la révulsion dans les parties où l'aorte inférieure se subdivise fut égale à celle qui se fait dans les parties qui reçoivent du sang des branches supérieures de la même artere, il faudroit tirer beaucoup plus de sang du bras, ou de la gorge, que du pied, puisque les branches de l'aorte inférieure sont en bien plus grand nombre, & d'un diametre beaucoup plus considérable, que celles de l'aorte supérieure, qui se distribuent à moins de parties. C'est pourquoi la révulsion est plus efficace dans les parties superieures, & la dérivation plus dangereuse.

La révulsion n'appartient pas plûtôt à la saignée du pied, qu'à celle du bras, ou du col; & l'on doit conclurre de ce que nous avons établi, que la saignée du pied doit être beaucoup plus commune que toute autre, parce que l'aorte inférieure se distribue à beaucoup plus de parties que la superieure. En effet il arrive souvent

que l'inflammation des parties arrosées par l'aorte inférieure est accompagnée d'inflammations des parties qu'arrose l'aorte superieure. Il faut donc plus souvent détourner le sang des parties superieures que des inférieures ; parce qu'on doit être beaucoup plus inquiet de la tête que de toute autre partie que la révulsion peut soulager.

C'est à quoi il faut avoir attention dans la petite vérole, où toute la surface du corps est souvent couverte de pustules, qui font que le sang, aiant de la peine à se porter à la tête par la carotide externe, enfile en plus grande quantité la carotide interne, & revient plus difficilement de cette partie. Il se porte plus difficilement par l'aorte inférieure à la surface du reste du corps ; c'est pourquoi le cours du sang diminué dans cette artere est augmenté dans ses branches superieures, où il y a moins de résistance de la part du cerveau, qui se comprime plus aisément, ou s'enflamme. La saignée du pied est donc utile, & même nécessaire dans la petite vérole, pour attirer plus

puissament le sang dans l'aorte inférieure ; ce qui procure souvent très-heureusement l'éruption des pustules, en diminuant la trop grande contraction des glandes de la peau, & souvent en raffermissant leur tissu.

Quant à la saignée du pied, ne vous en mettez pas trop en peine dans les maladies des poumons. Toutes les saignées sont simplement évacuatives par rapport à ce viscere. Le sang lui vient d'un ventricule du cœur différent de celui qui le porte à quelque veine du corps qu'on ouvre.

Il ne se fait aussi ni dérivation, ni révulsion à l'égard du cœur, des poumons, & du tronc commun de l'aorte. C'est une simple évacuation qui arrive à ces parties, & elles y prennent part avant toutes les autres parties du corps ; sçavoir le poumon avant le cœur même, & le cœur plûtôt que le tronc commun de l'aorte, & cela est d'autant plus prompt, que la veine picquée est plus voisine du cœur.

Quand je me sers, en parlant de révulsion, & de derivation, du terme de parties éloignées, il ne faut point

entendre la ſituation des veines par rapport à la ſtructure extérieure du corps. Cette diſtance doit s'entendre de l'origine, & de la diſtribution des vaiſſeaux.

Il faut procurer une révulſion plus ou moins grande, ſuivant l'âge, le ſexe, le tempérament, & les accidens de la maladie. La moindre révulſion, ſi elle ſe fait plus promptement, eſt la plus efficace. Le remede qui opere toujours, & puiſſamment, eſt celui qui ſoulage ſurement, & avantageuſement les inflammations; la révulſion variable ne tient que le ſecond rang.

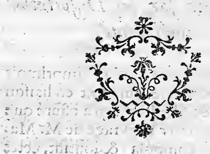
Ces vérités ſont de tous les païs; elles ſont partout conſtantes, puiſqu'elles ſont fondées ſur les loix immuables de l'œconomie animale, qui ſont les mêmes à Caën & à Paris, à Paris & à Madrid. La Méchanique des parties eſt partout la même; leur tiſſu eſt ſemblable; le gouvernement de la nature eſt uniforme; la température n'a rien de different. C'eſt donc une ignorance profonde & honteuſe, ſurtout dans ce ſiecle, où la Méchanique, & l'Anatomie, portées preſque

presque au dernier période de leur perfection, ont jetté tant de jour sur la pratique de la Médecine ; c'est donc renoncer à la raison, & se laisser aveugler par un préjugé deshonorant, que de substituer dans les inflammations qui ont un siege fixe la révulsion variable, toujours douteuse, souvent inutile, plus souvent nuisible, aux avantages certains de la révulsion constante, & absolue. Mais on se rend encore bien plus coupable d'emploier la saignée dérivative dont le propre est de surcharger les parties, au lieu de les dégager. Il faut donc *dans les inflammations donner toujours la préférence à la saignée révulsive.*

Remarques sur la Dissertation précedente.

PEndant le tems qu'on l'imprimoit une personne qui étoit en liaison étroite avec M. Silva, m'a assuré que ce morceau étoit l'ouvrage de M. Malouin, qui composa, & soutint, cette

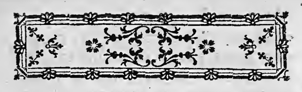
These en l'année 1730. Je n'entens point prendre parti pour ou contre ce sentiment. Tout ce que je sais, c'est que j'y ai vû travailler M. Silva, qui n'avoit garde de se reposer entierement sur un autre, quelque capacité qu'il lui connut, de l'exposition d'un systême qui lui tenoit d'autant plus au cœur qu'on l'attaquoit de plus de côtés. Au reste que la Dissertation soit l'Ouvrage de M. Malouin, ou de M. Silva, elle est au moins devenue l'Ouvrage du dernier par adoption; & dans un tems où les Exemplaires du Traité de M. Silva sont devenus très-rares, ceux qui n'en auront pu recouvrer, seront sans doute bien aise d'en avoir un Extrait, avoué pour le moins par l'Auteur, & peut-être fait par lui-même.



EXTRAIT
D'UNE LETTRE
ECRITE A M. REGIS,

L'un des quatre Commis pour le Journal des Sçavans, sur la structure des Cheveux,

Par M. Chirac, Conseiller du Roy, & Professeur en l'Université de Médecine de Montpellier.



EXTRAIT D'UNE LETTRE ECRITE A M. REGIS,

L'un des quatre Commis pour le Journal des Sçavans, sur la structure des Cheveux.



ONSIEUR,

Je romps le silence que j'ai gardé depuis long-tems, pour vous dire que je suis en colere contre vous. L'emploi que le plus grand Magistrat de l'Europe vous a donné, vous rend le maître de la destinée des Auteurs, & vous voilà en droit de leur faire un rang dans la République des Lettres, ou

de les renvoier chez l'Epicier : cependant vous en voiez descendre tous les jours sur vos terres qui vous pillent sans discrétion, ou, pour mieux dire, qui vous déchirent, & vous ne criez pas *aux voleurs*. Quand on me dit que tel Auteur se glorifie d'avoir eu le premier certaines pensées; d'avoir le premier mis en ordre certaines matieres, de les avoir débarrassées du galimatias ordinaire, de les avoir poussées si loin dans ses Livres qu'il n'y aura plus lieu d'y toucher; quand, dis-je, j'entens dire toutes ces choses, moi qui sçais la petite portée de ces gens-là, qui connois le démon familier qui leur a mis la plume en main, & qui vois le méchant usage qu'ils ont fait de ses inspirations, ou, pour le dire net; des écrits que vous leur avez confiés, enfin le tort que cela vous fait dans le monde; je vous plains, & j'enrage en même tems de vous voir si tranquille. Il faut être Philosophe au point que vous l'êtes, pour souffrir de sens froid de pareilles entreprises. Pour moi je crois que la modération doit avoir ses bornes tout comme les passions; & je vous avoue

qu'avec tout mon phlegme, si quelqu'un de mes amis s'avisoit de me voler une méchante petite découverte que j'ai faite sur la structure des cheveux, & que je veux vous communiquer, il éprouveroit peut-être qu'il n'est de ressentiment pire que celui d'un Inventeur non imprimé. Voici l'occasion de mes recherches.

Je fus consulté, il y a près de deux ans, par un jeune homme, qui, aiant à soutenir une These dans nos Ecoles sur une certaine maladie que nous appellons en notre jargon *Plica Polonica*, parce qu'elle regne principalement en Pologne, se trouvoit embarrassé pour l'explication de deux de ses accidens, qui la caracterisent, & qu'on peut mettre au rang de ces extraordinaires que nous voions arriver dans les maladies. Ce sont des frisures, & des entortillemens des cheveux, & du poil de la barbe, qui les tressent, & les embarassent si fort les uns avec les autres, qu'il n'y a aucun moien de les débrouiller. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que lorsque, par malheur, on vient à les couper, il en découle quelquefois du

ſang, & que les malades en perdent immanquablement la vue, ou deviennent ſujets à mille autres maux fâcheux.

La premiere fois que je lus l'hiſtoire de cette maladie, je trouvai véritablement ces accidens trop ſinguliers pour ne pas juger qu'il devoit y avoir quelque difficulté à les expliquer. Elle ne me parut pourtant pas de beaucoup ſi grande que lorſque je fus conſulté, ſoit que je cruſſe qu'on pourroit en déduire aſſez aiſément la raiſon de la ſtructure même des cheveux, ſuivant ce que nous en avoit dit le célebre M. Hook, ſoit en un mot que je ne vouluſſe pas m'y appliquer fort ſérieuſement. Cependant il falloit donner quelque éclairciſſement à la perſonne qui me conſultoit, pour menager ma réputation; parce qu'en ce païs-ci on fait ſouvent conſiſter le merite des gens à répondre ſur le champ des impertinences aux queſtions qu'on propoſe, de quelque nature qu'elles puiſſent être. Je lui inſpirai donc ce qui me vint alors en penſée de plus raiſonnable, pour lui donner moien de ſe tirer d'affaires

d'affaires au cas qu'on le presſât là-deſſus ; réſolu en moi-même d'examiner la choſe avec un peu plus d'application que je n'avois fait juſqu'à ce tems-là.

Mais, pour le faire avec quelque fruit, je crus d'abord qu'il ne falloit pas perdre inutilement le tems à forger dans ma tête une méchanique qui ne s'accommoderoit peut-être pas enſuite avec la ſtructure des cheveux ; d'autant plus que je n'étois pas pleinement ſatisfait de ce que j'en ſavois ; ſi bien que je voulus commencer par m'inſtruire plus particulierement de la maniere dont ils étoient bâtis. Il s'en fallut pourtant peu que je n'en demeuraſſe là ; ne croiant pas qu'avec les plus méchans verres du monde l'on pût aller au de-là de ce qu'en avoit découvert M. Hook, qui s'étoit ſervi, pour les examiner, de très-excellens microſcopes. Je me diſpoſois déja à chercher quelque raiſon des phenomenes qui pût s'accorder avec leur prétendue ſtructure, lorſque par hazard, en pourſuivant ſur le muſle d'un beuf les rameaux de la cinquiéme paire de nerfs qui s'en vont

aux levres, un coup de ciseau donné fort à propos me découvrit la racine d'un poil de moustache qui me parut d'une grosseur assez considerable pour y faire quelque observation.

Je quittai donc ce que j'avois commencé, pour m'attacher à ce poil, & la premiere chose que je fis ce fut d'observer exactement s'il n'auroit point de filamens, comme l'on en voit à la racine de la plûpart des plantes; & je trouvai, contre ce qu'en a dit M. Hook, qu'il en avoit tout de même, & que ces filamens n'étoient que la production de quelques petites fibres tendineuses du tissu même de la face interne de la peau, qui, au lieu de s'entrelacer avec les autres, s'alloient réunir en une espece de petit oignon, dont la substance me paroissoit assez ferme, & la figure approchant d'un ovale allongé. (*Voiés la I Figure.*) M'étant satisfait là-dessus, je m'attachai à développer ce petit oignon, croiant d'abord qu'il fut formé de plusieurs petites peaux, comme ceux des plantes; mais j'y perdis mon tems. Enfin, après m'y être bien fatigué, je résolus

de le couper délicatement ſuivant ſa longueur, prenant garde ſurtout de ne pas intéreſſer la partie du poil que je croiois avec raiſon devoir être enfermée au-dedans ; & voici ce que j'obſervai.

Je remarquai d'abord que ce qui figuroit ce petit oignon n'étoit qu'une membrane, ou plûtôt une capſule cartilagineuſe formée par une partie de ces filamens tendineux que j'ai dit ſe reunir en un faiſceau vers le fond. Cette capſule étoit tapiſſée au-dedans d'une membrane glanduleuſe, du moins ſi l'on en doit juger par la reſſemblance qu'elle a avec la ſubſtance corticale du cerveau. Il eſt vrai qu'elle ne lui étoit pas également attachée par tout, laiſſant un intervalle aſſez conſiderable vers le bas, que je trouvai rempli de ſang, enſorte que toute la racine du poil en étoit entourée. Je parle ici, non pas de ces filamens externes qu'on peut prendre pour la véritable racine du poil, mais de cet endroit qui tenoit au bas de la capſule. Je crus d'abord que ce devoit être quelque accident qui avoit fait ainſi repandre le ſang entre la capſu-

le, & la racine du poil; mais, en aiant pris divers autres, je vis qu'il en étoit de même, & qu'il falloit nécessairement que ce sang fut là pour quelque raison particuliere qui m'étoit inconnue. J'en fus d'autant mieux persuadé que je me souvins d'avoir éprouvé assez souvent, en me fesant faire le poil, que lorsque par hazard le rasoir n'étoit pas bien afilé, & qu'on m'en arrachoit quelqu'un, l'endroit où il avoit été arraché ne manquoit jamais de saigner. (*Voiez la II Figure.*)

Aiant ensuite dégagé le poil de cette enveloppe glanduleuse, & le trouvant arrondi vers le bas, je crus m'être trompé lorsque j'avois pensé que ces premiers filamens tendineux que j'avois observés au bas de l'oignon alloient former le poil même. Mais j'en fus désabusé, lorsque, l'aiant voulu séparer du fond de la capsule, je m'apperçus qu'il resistoit un peu, & qu'il y tenoit effectivement par des fibres extrémement minces qui étoient continues avec celles du dehors. Enfin je l'arrachai de la capsule, & je fus agréablement surpris de le voir creux

par le bas à la maniere des plumes. Mais je le fus encore davantage lorsque j'observai dans ce petit canon une rangée de petites vesicules qui formoient un espece de fétu semblable à celui que nous trouvons dans les plumes. Ce fétu s'étendoit dans le poil près d'un pouce ordinaire hors de la peau, comme je le remarquai en coupant d'espace en espace une petite partie du poil. (*Voiez les troisiéme & quatriéme Figures.*)

Cette observation me parut trop singuliere pour ne pas vouloir la mettre dans tout son jour. Je pris pour cet effet divers autres poils tout de suite, & je trouvai constament la même chose dans tous ceux que j'examinai. Je voulus même voir si je n'y trouverois pas quelque différence dans les autres animaux ; mais tout cela me parut encore plus sensible dans la moustache d'un chat blanc. Il est vrai que l'aiant arrachée je n'apperçus point de trou en divers poils, & que je la trouvai pointue par la racine comme les petites plumes des oiseaux ; mais aussi j'observai fort fa-

cilement le fétu à travers le corps du poil.

Je trouvai dans une mouſtache de chien la racine preſque ſolide, & ſans apparence d'aucun trou ; mais l'aiant coupée avec les ciſeaux, je reconnus, en obſervant l'endroit coupé, que le fétu n'y manquoit pas. Cependant, pour mieux m'en aſſurer, je crus qu'il falloit preſſer le poil avec le dos d'un canif, allant de la pointe vers la racine, pour le faire ſortir, & le mieux faire paroître, & je le vis par ce moien déborder aſſez ſenſiblement hors du plan coupé, comme il eſt repreſenté dans la cinquième Figure. J'y remarquai même quelques petits points de ſang en divers endroits ; ce qui me fit ſoupçonner que la rougeur des cheveux pourroit bien venir de-là. Cette penſée me parut d'autant mieux fondée que je n'ai pas remarqué depuis ces points rouges dans le fétu des poils qui étoient blanc, ou de toute autre couleur ; aiant toujours obſervé qu'ils avoient une grande blancheur, ou une certaine tranſparence de gelée.

Ce n'eſt pas que je n'aie trouvé dans la ſuite quelques différences dans l'obſervation de ce fétu, y aiant bien des ſujets où il ne paroît point du tout, en ce qu'il eſt rempli d'un ſuc tranſparent un peu épaiſſi, à peu près ſemblable à celui que l'on trouve dans le canon des plumes des jeunes oiſeaux. C'eſt auſſi de cette maniere qu'on le remarque dans les cheveux, où il eſt difficile d'obſerver aucune cavité juſqu'à ce qu'on ait exprimé de la racine cette eſpece de ſuc qui remplit les véſicules du fétu.

A l'égard du poil de la barbe, & de celui qui vient dans le nez, ſa ſtructure eſt la plûpart du tems ſemblable à celle des mouſtaches des chiens; l'extrémité de la racine ſe trouvant preſque ſolide, & le canon ne commençant qu'un peu au de-là. Mais de quelque maniere que la racine ſe trouve formée, il eſt toujours conſtant que le fétu prend ſon origine d'un petit corps glanduleux, mollaſſe, & tranſparent, qui ſemble fournir la nourriture à cette partie, & dont le relâchement fait qu'on le trouve quelquefois rempli d'une hu-

meur ſanguinolente, ainſi que je l'ai remarqué deux ou trois fois dans les beufs, & très-ſouvent dans le canon des plumes des oiſeaux. (*Voiez la III Figure Lettre I.*)

De vous dire preſentement par quel endroit les arteres entrent dans l'oignon du poil; par quel endroit elles déchargent le ſang dans ce petit intervalle dont j'ai fait mention; de vous dire ſi elles ſe diſtribuent dans cette membrane glanduleuſe qui embraſſe la racine du poil; ſi elles entrent même dans le corps des fibres qui la compoſent; c'eſt ce qu'il eſt mal-aiſé de déterminer. Il y a pourtant quelque apparence que les arteres entrent par le bas de l'oignon entremêlées avec les filamens qui vont en former la tige; qu'elles s'étendent dans cette eſpece de corps glanduleux d'où je viens de dire que le fétu tire ſon origine. Il y a même quelque vraiſemblance que la tunique glanduleuſe du poil n'a pas été privée de quelque petit rameau pour ſe nourrir; quoique l'on puiſſe auſſi-bien penſer que le ſang, ou du moins la ſéroſité du ſang qui ſe répand dans l'entre-deux de la

capſule du poil, l'entretient, ainſi que nous voions dans les animaux cotyledoniferes que ces glandes, qui font la fonction du placenta, ſe nourriſſent, & s'aggrandiſſent conſidérablement par les humeurs qui découlent de pareilles glandes de la matrice, ſans qu'elles en reçoivent de ſang.

Il eſt vrai qu'on pourroit dire que ſi les cotyledons, car c'eſt ainſi qu'on appelle ces glandes qui ſervent de placenta aux fœtus des Ruminans, ne reçoivent point de ſang du côté de la matrice, ils en reçoivent du moins du côté du fœtus qui y envoie quelques rameaux des arteres ombilicales. Mais il faut auſſi faire reflexion que ces arteres vont ſe diſtribuer aux cotyledons pour toute autre raiſon que pour les nourrir, & que ce n'eſt que pour pouſſer dans les rameaux de la veine ombilicale la plus grande partie du ſuc, qu'ils ont reçu de la matrice pour la nourriture de l'embryon. Quoiqu'il en ſoit, je ne vois pas qu'il ſoit abſolument néceſſaire pour nourrir les parties de notre corps que les arteres charrient les humeurs

généralement dans toutes les plus petites. Il ſuffit que le ſang ſoit porté dans de certaines qui puiſſent tranſmettre juſques dans les plus éloignées le ſuc qui leur convient pour s'entretenir. C'eſt ainſi que nous voions que la moelle du cerveau, les os, les tendons, les ligamens, les arteres, & les veines, ſe nourriſſent, étant certain qu'elles ne ſont pas également abreuvées de ſang dans toute leur étendue.

On pourroit donc préſumer que le ſang qui ſe répand autour de la racine du poil y ſéjourne ſuffiſament pour que la ſéroſité, ou ſa partie lymphatique puiſſe s'inſinuer dans le corps ſpongieux de cette enveloppe glanduleuſe; qu'une partie s'y attache, & le nourrit; & que l'autre ſe communique par des conduits imperceptibles aux fibres qui forment la racine du poil.

Je dis aux fibres; parce qu'enfin il ſemble qu'on ne peut pas douter que la tige des cheveux ne ſoit effectivement une continuation de ces filamens tendineux que nous avons dit aller ſe réunir au fond de l'oignon.

En effet, outre qu'en arrachant le poil, après avoir ouvert la capsule, l'on remarque que la résistance qu'on trouve ne vient que d'un petit faisceau de fibres qui l'arrêtent au fond, c'est qu'on les voit ensuite assez distinctement à l'extremité séparée, ainsi que dans les jeunes plumes dont le canon n'est pas encore bien formé, ni solide, mais rempli de lymphe épaisse & ensanglantée.

Je ne parle pas des conjectures que l'on peut tirer de la fourchure des cheveux, & de la facilité qu'ils ont à être divisés selon leur longueur; ce qui n'arriveroit assurément pas s'ils n'étoient effectivement composés de fibres longitudinales ramassées en un faisceau; car il est certain que les corps qui sont composés d'une substance uniforme qui s'est figée en même tems, comme les cartilages, ne peuvent se diviser ni en long, ni en large, ni en quelque autre sens que ce soit, mais qu'il faut nécessairement les couper en petites parties; au lieu que les corps qui sont composés de plusieurs couches de fibres se divisent fort aisément suivant la direction des

filets qui les ont formés. C'eſt par cette raiſon que nous trouvons de la difficulté à fendre le bois lorſque nous le prenons dans tout autre ſens que celui qu'ont les fibres ligneuſes, & que nous le diviſons facilement lorſque nous le prenons ſuivant leur direction.

On me dira peut-être que ce ne ſont tout au plus que des conjectures, & qu'il pourroit bien être que la matiere du poil étant en forme de gelée dans le creux de l'oignon, ſort à meſure qu'elle s'augmente, par le trou de la capſule, comme par une filiere, & que c'eſt pour cela que le poil eſt ordinairement formé en jet uni comme un jonc, ou comme une branche d'oſier.

Voilà qui eſt bien : cependant quoiqu'à regarder le poil par le dehors il ſemble que la tiſſure en ſoit fort unie, il eſt neanmoins vrai qu'en le partageant en deux il fait voir au dedans certains petits filets entaſſés les uns ſur les autres qui éloignent d'abord de cette penſée. Je ne ſçaurois mieux vous repreſenter ce que le poil paroît en dedans que par la face d'un brin

de baleine, lorſque, le prenant par un bout, on le fend, & on le diviſe ſelon toute ſa longueur. (*Voiez la VI Figure.*) Quand même on ne remarqueroit que ces petits filamens, il ſuffiroit d'en avoir obſervé la racine, pour juger que le poil ne doit être que la continuation & l'allongement des fibres qui l'ont formé. En effet qu'eſt-ce qui s'aviſe aujourd'hui de douter que les os ne ſoient un véritable tiſſu de fibres, qui ont été autrefois molles, & qui ont paſſé par divers dégrés de molleſſe, & de dureté? Il eſt pourtant mal-aiſé de les obſerver également dans les adultes, & dans les enfans nouvellement nés. On remarque bien diſtinctement que les os du crâne, c'eſt-à-dire, les deux pieces du coronal, les deux parietaux, les temporaux, & l'occipital, ne ſont formés dans le fœtus que de pluſieurs petits pacquets de fibres, qui, prenant du milieu de ces os là comme d'un centre, ſe répandent, ainſi que des raïons inégaux vers la circonférence; & neanmoins, comme ces fibres viennent à groſſir inſenſiblement, elles ſe preſſent ſi fort les unes contre

les autres qu'à la fin il ſemble que ce ne ſoit plus qu'une ſubſtance uniforme, applatie, & figurée à peu près comme l'on auroit fait de la cire ramollie. Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Pour revenir aux accidens qui me donnerent lieu de faire ces obſervations, il me ſemble qu'on peut en rendre raiſon aſſez facilement, pour peu qu'on faſſe attention à ce que je viens de dire, & qu'on veuille prendre la peine de l'accommoder avec la ſtructure des cheveux. Car à l'égard du grand accident, je veux dire cet écoulement de ſang qui ſurvient à ceux qui ſont attaqués de cette friſure, ou, ſi j'oſe le dire, de cet *hériſſment* extraordinaire, lorſqu'on leur coupe les cheveux, il eſt clair que ſi la diſpoſition du ſuc qui les nourrit, & qui ſe philtre, tant par l'enveloppe qui en couvre la racine, que par cette eſpece de corps mollaſſe où le fétu ſe trouve attaché, vient à changer extraordinairement, c'eſt-à-dire, qu'il ſe rende extrêmement aqueux, & ſe charge en même tems de quelque ſel corroſif, il produira imman-

quablement du relâchement dans ces parties; enſorte qu'à la fin non ſeulement il s'y philtrera, mais, comme il aura lui-même élargi ſes conduits, il y fera prendre pente aux autres humeurs, & le fétu qui ne devoit avoir dans ſes véſicules qu'une eſpece de lymphe à demi priſe, ou rien du tout, s'engorgera néceſſairement de ſang, & en fera remplir tout le canon du poil. Que ſi l'on vient enſuite à le couper, comme le canon, & le fétu s'étendent aſſez loin au-de-là de la racine, il ne peut ſe faire qu'il n'en découle du ſang; puiſque les véſicules qui compoſent le fétu communiquent ſi bien enſemble que les humeurs paſſent facilement de l'une dans l'autre. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'en aiant coupé une, non-ſeulement elle verſe le ſang qu'elle renfermoit, mais qu'elle continue d'en donner encore quelque tems, juſqu'à ce que le froid de l'air l'y ait figé, & y ait produit comme un petit tampon.

Mais, me dira-t'on, d'où vient qu'ayant coupé les cheveux vers leurs extrémités, où, ſelon toutes les apparences il n'y a ni canon, ni fétu,

le ſang ne laiſſe pas d'en couler de même que quand on les coupe près de leur racine ?

Cette difficulté paroît d'abord grande · mais à mon avis elle n'eſt pas inſurmontable. Car il ne s'agit que de rendre raiſon pourquoi le canon des cheveux, qui ne s'étendoit auparavant qu'environ un ou deux pouces au delà de la racine, & peut-être encore bien moins, s'allonge juſqu'à leur extrémité. Or cela ſe peut concevoir aſſez aiſément ſi l'on ſuppoſe que le canon du poil ſe termine en cône. Car ſi une fois le ſang s'y eſt fait un paſſage, & qu'il l'ait entierement rempli, il doit arriver néceſſairement deux choſes ;

La premiere, que ce ſang ainſi répandu, & renfermé dans le canon du poil, comme il n'a plus de commerce avec l'autre, & qu'il croupit, ſe ſéparera de ſa ſéroſité, tout comme s'il avoit été tiré dans un baſſin ; & parce que cette ſéroſité, ainſi dégagée des autres principes, peſe ſur les petites fibres qui forment les côtés du canon, elle ne peut que les relâcher, & les gonfler en même tems.

D'où

D'où il suit en second lieu que les fibres doivent laisser entre elles des intervalles plus considérables qu'elles ne faisoient lorsqu'elles étoient dans leur état naturel, & qu'elles étoient fort minces. Mais cela doit avoir lieu vers le milieu du poil. Imaginez, je vous prie, un faisceau de cinq ou six petites verges rondes qui forment une espece de cylindre. N'est-il pas vrai que vous concevez d'abord que si ces verges sont fort minces, comme dans *la VII Figure*, il ne doit rester dans l'endroit P, où l'axe du cylindre est placé, qu'un très-petit intervalle; & qu'au contraire cet intervalle doit toujours s'agrandir considérablement, à mesure que les petites verges se grossiront, comme dans *la VIII Figure*, lettre Q. Voilà justement ce qui arrive dans le poil, lorsque les fibres se grossissent, & se nourrissent plus qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, que la pointe du cône s'éloigne par ce moien de la base, selon que les fibres du poil se nourrissent plus ou moins allant vers leur extrémité. (*Voiez la IX Figure.*)

Mais ce qui favorise le plus l'agran-

diſſement de ce canon, c'eſt que le ſang qui y ſéjourne en dedans étant continuellement pouſſé par celui qui eſt porté à la racine du poil, fait effort contre ſes côtés, ſurtout contre ceux de l'endroit où il ſe termine en cône, & cela par les loix du mouvement des liquides, qui font toujours plus d'effort à meſure qu'ils paſſent d'un lieu plus large dans un plus petit, & plus étranglé. Revoiez encore *la IX Figure.*

La liaiſon, & l'entrelacement des cheveux ſont encore une ſuite de l'épanchement du ſang dans leur canon, & de la ſéparation qui s'y fait des parties ſéreuſes, & lymphatiques d'avec les groſſieres. Car comme les fibres des cheveux ſe relâchent extraordinairement par le ſéjour que la ſéroſité du ſang fait dans le canon, elles la laiſſent paſſer en forme de ſueur juſqu'à la ſuperficie du poil, où elle perd inſenſiblement ſa liquidité par l'évaporation de ce qu'elle renfermoit de plus volatil, s'épaiſſit, & forme enfin une eſpece de glu, qui eſt en partie cauſe de l'entrelacement des cheveux, & les attache ainſi

étroitement les uns avec les autres. Je dis en partie ; parce que la frisure extraordinaire qui leur survient dans cette maladie y a beaucoup de part, en ce que les faisant passer fort irrégulierement les uns dans les autres, elle les fait hérisser d'une maniere tout-à-fait désagréable.

Il n'est question maintenant que de sçavoir comment les cheveux se crêpent ainsi, c'est-à-dire, se courbent, & se replient en divers sens, & en différens endroits où ils ne l'étoient pas auparavant.

Tout cela, à mon avis, ne peut venir que de l'inégalité de leur nourriture. Car si nous supposons que les fibres qui les composent s'enflent, & se nourrissent un peu plus d'un côté que de l'autre, il faut nécessairement qu'elles s'y rendent convexes, & qu'elles fassent enfoncer celles qui leur sont opposées, c'est-à-dire, en un mot qu'elles se recourbent toutes. Mais, pour mieux m'expliquer, supposons qu'un poil n'est composé que de deux seules fibres, comme dans *la X. Figure c c* ; supposons encore que les pores où la

nourriture doit entrer sont rangés tout de suite selon la longueur de chaque fibre ; il est constant que les pores étant égaux, & les filamens qui forment les fibres l'étant aussi, elles ne pourront jetter qu'un tronc fort droit, comme il est marqué dans la même Figure, lettres *d d d*. Or s'il arrive par quelque accident que l'une se relâche en *e*, & qu'elle reçoive dans ses pores une plus grande quantité de suc que l'autre, on comprend aisément qu'elle doit s'enfler, & se recourber en cet endroit, & cela d'autant plus qu'étant contigue à l'autre, elle la presse, & en retrecit les pores, comme l'on voit dans l'endroit marqué *f*. Mais parce que cette partie *e* qui a grossi ne sçauroit le faire sans tirer en même tems celle qui la suit, c'est-à-dire *g*, il faut par une nécessité méchanique qu'elle en fasse approcher les petits filets, qu'elle en rétrecisse les pores, enfin qu'elle la fasse recourber de ce côté-là. Cela arrivera même avec d'autant plus de facilité que la partie qui lui est opposée, & contigue, c'est-à-dire *h*, s'enflera, & se nourrira plus qu'à l'ordi-

naire. En effet comme la preſſion de la partie *e* a fait reſſerrer les pores de la partie *f*, & par conſéquent approcher les petits filamens qui la compoſent les uns des autres, ils en doivent devenir plus longs, ou du moins plus lâches, dans la partie *h*; tout comme il arrive à deux cordes paralleles tendues ſur quelque inſtrument que ce ſoit, entre leſquelles on auroit mis & engagé de petits coins égaux pour les tenir plus écartés. Car il eſt certain qu'aiant retiré quelques-uns de ces coins d'une extrémité, à meſure que les cordes s'y approchent elles ſe relâchent en même tems dans toute leur longueur, & ſerrent beaucoup moins les coins qu'on y a laiſſés, enſorte qu'on peut les y engager davantage, & avec beaucoup moins de réſiſtance, qu'on n'auroit fait avant qu'on n'en eût tiré aucun; de maniere qu'il faut pour une pareille raiſon, que les pores de la partie *h* aient leurs côtés un peu plus lâches, parce que ceux de la partie *f* ſe ſont rétrecis; & qu'une partie du ſuc qui les enfloit, & qui y faiſoit la fonction d'un coin, a été obligée d'en ſortir. Cela étant,

ils laiſſeront entrer une plus grande quantité de ſuc que ceux de la partie *g* qui leur eſt oppoſée, & feront néceſſairement plier cet endroit en un autre ſens que ne l'a été *e f*; & ainſi du reſte du poil.

Cependant quoique cette friſure ſoit la plûpart du tems la cauſe de ce grand embarras qui arrive dans les cheveux, & qu'elle les faſſe treſſer & hériſſer au ſommet de la tête, enſorte qu'ils ſemblent en former une ſeconde, on remarque néanmoins aſſez ſouvent qu'ils ſe ramaſſent, ſans ſe friſer autrement, en une eſpece de corde, ou plûtôt en un faiſceau aſſez uni, qui s'étend par fois depuis le derriere de la tête juſqu'aux talons, & qu'il en eſt de même de la barbe qui deſcend auſſi quelquefois, ſans faire aucun pli, plus bas même que la ceinture.

On pourroit demander préſentement d'où vient que lorſqu'on a coupé les cheveux à ces ſortes de malades ils en deviennent aveugles, ou paralytiques, ou que leurs os, & leurs ongles, en prennent des conformations vicieuſes, &c.

Mais il n'eſt pas trop mal-aiſé d'en rendre raiſon, ſi nous faiſons réflexion que les cheveux, & les poils, n'ont point été plantés dans notre peau ſans quelque deſſein particulier de la nature. Il eſt vraiſemblable que n'aiant pas d'uſage ſenſible comme les autres parties du corps, ils doivent avoir celui de purger la maſſe du ſang de quelques parties, qui, y demeurant engagées, en pourroient peut-être troubler l'œconomie naturelle.

Suivant cette penſée l'on pourroit croire que cette membrane glanduleuſe qui renferme la racine du poil, & ce petit corps où le fétu eſt attaché, en ſont comme les couloirs, & les philtres, & que ces mêmes parties, qui, demeurant mêlées avec le ſang, pourroient le gâter, & interrompre par leur mêlange le cours de la nourriture, ſont neanmoins très-propres à entretenir les poils, qui ſont comme autant de petites plantes ſemées dans toute l'étendue de la peau.

Cela étant, pourquoi ne nous ſera-t'il pas permis de penſer que dans cette maladie cet excrement de la

masse, qui est naturellement destiné à la nourriture du poil, s'augmente considérablement par quelque vice particulier de la fermentation du sang, & se pervertit de sorte qu'il devient tout-à-fait mal-à propos à l'entretenir ; soit qu'il se soit rendu trop aqueux, trop salé, ou trop visqueux; soit enfin qu'il ait acquis quelqu'autre espece d'altération qui le rend également nuisible au poil, & au sang, lorsqu'il n'en est pas séparé ? De maniere que comme il transsude continuellement à travers le tissu des fibres qui composent le poil, on ne doit pas être surpris quand ces issues lui ont été fermées, ou plûtôt ont été emportées avec une partie des cheveux, qu'il se multiplie de jour en jour dans la masse du sang, & qu'il en change entierement la disposition.

On peut soupçonner même que ce suc qui reste alors dans la masse, tient un peu de l'aigre, en ce que le fond de la maladie n'est proprement qu'une disposition scorbutique, & hypochondriaque, dans laquelle le sang est ordinairement chargé de sel acide. Ce soupçon peut être encore fondé

ſur ce que les malades de cette eſpece ſont fort ſujets aux poux, dont ils ont une quantité prodigieuſe. Or il y a apparence que cette vermine ſuppoſe pour éclorre, de même que tous les autres inſectes, une humidité chargée de quelque aigreur. Cela eſt d'autant plus probable que nous voions que les phthiſiques, qui ſentent l'aigre de bien loin, & les enfans qui ſe nourriſſent d'un aliment qui produit ordinairement beaucoup d'aigreur dans les humeurs, y ſont fort ſujets.

Si la choſe eſt ainſi, pourquoi n'arrivera-t'il pas des paralyſies, des aveuglemens, des conformations vicieuſes dans les os, & dans les ongles? Car ou ce ſuc acide retenu dans la maſſe du ſang, comme il peut avoir divers caracteres d'aigreur, en figera la partie lymphatique, & donnera lieu à la ſéroſité de s'en ſéparer, comme il arrive au lait lorſqu'on y verſe quelque acide; ou bien il donnera ſimplement quelque conſiſtence à la maſſe, ſans en faire pourtant ſéparer la ſéroſité. Or de quelque maniere que la choſe arrive, il faut que

les uns ou les autres de ces accidens ſurviennent aux malades, lorſque par malheur on leur aura coupé les cheveux, ou la barbe.

Car ſi nous ſuppoſons le ſang dans cet état où la ſéroſité regorge ſéparée du reſte des principes, il ne peut ſe faire qu'en paſſant dans les parties, elle ne relâche celles qui ont la tiſſure moins ferme, & moins capable de lui réſiſter. Or perſonne ne doute que le cerveau ne ſoit de toutes la plus molle, & celle qui doit le plus ſouffrir du débordement des humeurs ſéreuſes. En effet comme la ſubſtance du cerveau n'eſt pas ſeulement d'elle-même fort lâche, molle, & preſque fluide, mais qu'elle manque encore du ſecours que la nature a donné à la plûpart des viſceres, qui, pour avoir été placés en des endroits fort expoſés à la compreſſion des muſcles, quoiqu'ils n'aient pas d'ailleurs de mouvement en eux-mêmes, ne laiſſent pourtant pas de ſe décharger aſſez facilement des humeurs qui y abordent quelquefois en trop grande quantité; il faut néceſſairement qu'il ſe reſſente beaucoup plus du regor-

gement des férosités que le reste des parties, & cela plus ou moins en différens sujets, ou dans le même, selon que les glandes corticales seront plus ou moins fermes dans toute l'étendue de la substance corticale, ou dans quelques-unes de ses parties; si bien que, si par hazard, comme il arrive assez souvent, elles se trouvent plus molles d'un côté que de l'autre, elles se relâcheront plus ou moins, & empêcheront par leur affaissement la séparation, & l'écoulement, des esprits vers les parties qui en reçoivent leurs nerfs, & , pour le dire en un mot, la paralysie survîendra.

On pourroit m'objecter que le cerveau, quoiqu'il n'ait pas de parties aux environs qui le pressent, & qui l'aident à se décharger des humeurs, lorsqu'elles s'y portent en trop grande abondance, a neanmoins un mouvement naturel qui le fait dilater & resserrer, qui peut sans doute bien suppléer à ce deffaut.

Mais il faut aussi s'imaginer que ce mouvement ne lui est pas particulier, & qu'à la réserve des os, il n'y a presque point de partie dans le corps

qui ne l'ait à sa maniere, n'étant pas possible que les humeurs qui s'y portent avec quelque violence traversent tous leurs plus petits pores sans y faire quelque petit effort, & sans y produire quelque dilatation. Car comme ces pores sont extrêmement irréguliers, courbés, & façonnés de mille différentes manieres, le sang qui y entre doit prendre des déterminations si opposées qu'il ne peut qu'avoir de la difficulté à se rendre dans les capillaires des veines qui sont les canaux communs où tout ce grand étalage de pores va se terminer; de sorte qu'une grande partie du mouvement que le cœur donne au sang réjaillira nécessairement contre les côtés des conduits imperceptibles où il est obligé de passer, & y produira quelque dilatation plus ou moins grande, selon que la tissure des parties sera plus ou moins forte. Mais parce que l'impulsion que ce sang a reçue du cœur n'est soutenue que par intervalles, à mesure qu'elle se rallentira dans les parties, ou dans leurs pores, le ressort naturel des petits conduits qui avoient

été forcés, & dilatés, doit les remettre d'abord dans leur premier état.

Cette façon de penser ne m'est pas particuliere. Il y a déja près de vingt-cinq ans que M. Thruston a reconnu la même chose, & il me souvient que dans un Traité qu'il a composé sur la respiration, il suppose dans toutes les parties une espece de resserrement naturel, qu'il appelle *mouvement systaltique* des parties.

Que si ces mouvemens de dilatation & de resserrement ne sont pas sensibles partout ailleurs comme dans le cerveau, c'est que toutes les autres parties, aiant la tissure plus ferme, & plus serrée, résistent beaucoup plus à l'effort que fait le sang dans leurs pores, & ne se dilatent que d'une maniere imperceptible; au lieu que le cerveau, étant d'une mollesse à pouvoir céder aux humeurs qui y vont peut-être avec un peu plus de violence que dans les autres endroits, doit se dilater, & se gonfler ainsi qu'une éponge, & faire paroître par ce moien une élevation très-considérable, & très-sensible. On peut ajouter même qu'il y a grande différence entre le resser-

rement du cerveau, & celui de toutes les autres parties, en ce que l'un n'est simplement qu'un effet de l'affaissement des parties qui ont été gonflées, & qui ne peuvent plus se soutenir lorsque l'impulsion du sang cesse, & l'autre une suite de la tension & du ressort des petits conduits qui ont été un peu forcés, & qui font effort pour se remettre au même état.

Mais, pour revenir à l'autre partie de la supposition que nous avons faite, je crois que si le sang n'a simplement pris que de la consistence par la rétention de cet autre excrement qui se séparoit auparavant à travers les fibres du poil, en sorte que non seulement la sérosité, mais encore le reste des principes demeurent confondus, & brouillés. L'on peut tout de même expliquer assez aisément les autres accidens qui surviennent d'ordinaire quand on a coupé les cheveux, ou la barbe, aux malades de cette sorte.

Car à l'égard de l'aveuglement, quoiqu'on ne puisse l'attribuer raisonnablement à la seule paralysie des nerfs optiques qui ont été relâchés, & inondés par les sérosités ; il est

pourtant difficile de comprendre comment ce ſont les ſeuls qui ſoient conſtamment atteints de paralyſie préférablement à tous les autres. J'aimerois mieux croire que cet aveuglement vient plûtôt du vice particulier qui arrive dans les humeurs de l'œil, & que ce n'eſt que la lymphe qui les nourrit qui, s'étant rendue un peu plus épaiſſe qu'elle ne doit l'être, & ſe trouvant chargée de quelques pointes d'acides qui en réuniſſent un peu trop les parties, & leur font perdre la tranſparence, produit quelque opacité dans l'humeur criſtalline, ou la vitrée, d'où vient enfin que les raions de lumiere ne peuvent plus les traverſer, pour aller frapper la rétine.

Il n'y a que le vice qui arrive dans la diſpoſition naturelle des os qui puiſſe faire quelque peine. On ſe perſuade difficilement que des corps auſſi ſolides, & auſſi durs que le ſont les os dans les adultes, puiſſent ainſi changer de figure, ſe groſſir dans certains endroits, ſe courber, ou s'allonger de mille manieres différentes. Cette difficulté diminuera pourtant, pour peu que nous nous attachions à con-

ſiderer l'état du ſang de ces malades ; & la maniere dont il fait naturellement ſon cours dans les os.

Suppoſons donc dans les humeurs, comme nous l'avons déja fait, de la conſiſtence, & de la viſcidité, qui les empêchent de couler librement dans les parties où le cœur les envoie ; c'eſt une néceſſité qu'elles ſéjournent beaucoup plus dans les os que dans les autres parties. On ne peut pas neanmoins en attribuer la cauſe à leur molleſſe ; puiſqu'ils ſont très-durs, non plus qu'au deffaut de ce reſſerrement naturel aux autres parties, comme je le dirai dans la ſuite. Ce retardement des humeurs dans les os ne vient donc que de leur propre ſtructure, qui fait qu'elles s'y diſtribuent d'une maniere ſinguliere, & tout-à-fait différente de celle qu'elles gardent ailleurs, mais qui au reſte y favoriſe extrêmement leur ſéjour.

En effet comme les arteres qui les y déchargent ne ſe diſtribuent preſque point dans leur ſolide, mais qu'elles les vont répandre dans une infinité de petites cellules que la nature a pratiquées dans leur ſubſtan-

ce, c'eſt une ſuite des loix du mouvement des liquides que le ſang qui eſt pouſſé dans les os y perde notablement de l'impulſion qu'il avoit avant que de s'y décharger ; parce qu'y abordant par de très-petits conduits, il tombe dans de grandes cavités qui ſont comme autant de baſſins où il s'écarte, & ſe répand beaucoup, & prend enfin des déterminations ſi oppoſées à celles qu'il avoit lorſqu'il y eſt tombé, qu'il ne peut continuer ſon chemin dans les veines qu'avec beaucoup plus de difficulté, & beaucoup moins de vîteſſe qu'il ne faiſoit auparavant dans les arteres.

Cette Méchanique n'a pas été ainſi obſervée dans les os ſans de grandes raiſons. Sans cela il leur auroit été bien difficile de ſe nourrir. Car ſi le ſang s'y fut diſtribué comme dans la plûpart des autres parties, & qu'il les eut traverſés dans toute leur étendue, comme ils auroient réſiſté invinciblement à ſon impulſion, à cauſe de leur ſolidité, il y auroit paſſé avec une vîteſſe qui n'auroit pas donné le tems à la ſéroſité, ou à la lymphe, de s'y dégager des autres principes, & de

paſſer dans leurs pores pour les nourrir : au lieu que cela ſe fait commodement de la maniere dont les choſes ont été diſpoſées, en ce qu'il y ſéjourne aſſez long-tems pour que la ſérosité, & la lymphe la plus déliée, puiſſent ſe ſéparer de la maſſe, & s'inſinuer dans la cavité des cellules oſſeuſes, à peu près de la même maniere que l'eau s'inſinue dans du bois que l'on y plonge.

Cela étant ainſi, l'on peut préſumer que le ſang de ces malades ne pouvant pas traverſer à l'ordinaire les cellules des os, s'y arrête un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire, y perd par ſon ſéjour beaucoup de ſon mouvement de liquide, à cauſe de l'évaporation des parties les plus volatiles qui tenoient auparavant ſes ſouffres groſſiers en diſſolution, s'y prend, & s'y fige de plus en plus ; en ſorte que la ſérosité a tout le tems de s'y ſéparer en quantité des parties qui forment le corps du ſang. Or comme la ſérosité, étant ainſi dégagée, peſe, & ſéjourne ſur les os, elle en relâche inſenſiblement la tiſſure, & donne lieu à beaucoup d'autres parties

bien plus groſſieres de s'y engager ; de maniere qu'enfin , ſelon que les cellules des os ſeront plus ou moins nombreuſes dans leurs différentes parties, & qu'à cette occaſion ils ſe nourriront plus ou moins , ils ſe courberont, ou ſe dreſſeront, ſe groſſiront, ou s'allongeront, de mille différentes manieres , & toutes difformes.

On remarque pourtant que de tous les os les vertebres & les côtes ſont ordinairement les plus attaquées ; les os des jambes, des bras , & des cuiſſes ne s'en ſentent que très-rarement, au lieu que l'épine ſe courbe preſque toujours , les côtes ſe dreſſent ; & rendent la poitrine extrêmement ſerrée , & la reſpiration très-difficile. La raiſon en eſt que ce ſont les os de tout le corps les plus ſpongieux , & les moins ſolides.

On peut neanmoins former deux grandes difficultés contre ce que je viens de dire ; la premiere eſt qu'en même tems que le corps du ſang ſe ſépare de ſa ſéroſité , & qu'il peut produire un relâchement dans le cerveau , & la paralyſie , de pareils ac-

cidens devroient auſſi ſurvenir dans les os.

Mais il eſt aiſé de répondre que dans ce cas le ſang a aſſez de fluidité pour paſſer à travers les os ſans s'y arrêter à proportion ; parce que, ſuivant ce que j'ai déja dit, il eſt ſur que le cours des humeurs eſt plus lent dans les os, qu'il ne l'eſt dans les autres parties ; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, dans la ſuppoſition que le ſang ſe trouve fort chargé de ſéroſités, que, quoique abſolument parlant, il ſéjourne plus long-tems dans les os que dans le cerveau, il le fait pourtant beaucoup moins dans ce cas que dans l'état naturel, la grande fluidité de la maſſe lui faiſant parcourir les cellules oſſeuſes avec beaucoup de facilité ; au lieu que cette même fluidité lui eſt un obſtacle lorſqu'il traverſe la ſubſtance mollaſſe du cerveau, parce que la ſéroſité s'y imbibe trop facilement, y perd ſon mouvement, & le fait perdre auſſi au reſte des parties de la maſſe qui l'avoient accompagnée juſques-là.

La ſeconde difficulté eſt qu'il ſem-

ble que dans toutes ſortes de conſtitutions où le ſang eſt viſqueux, & par conſéquent diſpoſé à s'arrêter un peu trop dans les cellules des os, de pareils maux devroient leur arriver. On voit cependant mille hypocondriaques, & une infinité de ſcorbutiques dont les os ſe nourriſſent à l'ordinaire, ſans que leur figure change en aucune maniere.

Cette difficulté me paroît grande effectivement, mais non pas au point de me faire abandonner mes premieres vûes, ne croiant pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer que les os puiſſent changer de figure, & ſe groſſir, ſans que leur ſolidité diminue conſidérablement; & je ne vois pas d'où l'on pourroit tirer une méchanique plus commode que celle que j'ai déja propoſée pour les faire ramollir. Je crois donc que, pour répondre à la difficulté, il en faut venir néceſſairement à dire que toute ſorte de viſcidité du ſang n'eſt pas propre à le faire ainſi ſéjourner dans les os, pour que la ſéroſité s'y puiſſe ſéparer des autres principes, & y relâcher leur tiſſure; à moins qu'on ne dit que peut-être

bien dans cette maladie la ſérosité du ſang ſe trouve aiguiſée par quelque acide volatil, qui, s'insinuant dans les os avec quelques parties aqueuſes, aide à les amollir. Ce ſoupçon paroît d'autant mieux fondé que nous les voions s'exoſtoſer en d'autres occaſions, lorſque la maſſe du ſang ſe trouve infectée de quelque aigreur particuliere, comme il arrive dans la vérole; & non-ſeulement les os, mais les dents mêmes, qui ſont d'une ſolidité, & d'une dureté incomparablement plus grandes, comme je l'ai obſervé dans quelques ſcorbutiques que je traitai l'année derriere dans l'Hôpital Général, dont les dents avoient groſſi d'une maniere prodigieuſe.

Ce que je viens de dire en dernier lieu peut ſervir à rendre raiſon de la grande difformité des ongles de ces ſortes de malades. Car, ſi nous ſuppoſons que la lymphe qui les nourrit ſe trouve chargée de quelque aigreur, ou elle y produira par ſa viſcidité des oppilations, & empêchera par ce moien que certains endroits ſe nourriſſent, pendant que les autres le font

ſans peine ; ou bien elle ramollira certaines parties des ongles, les diſſoudra preſque à demi, au moien des pointes dont elle eſt chargée, & les fera croître exceſſivement. Or de quelque maniere que la choſe arrive, il eſt ſur que les ongles en deviendront fort raboteux, & fort difformes ; d'autant plus même qu'ils ont coutume de ſe rendre crochus.

Ce n'eſt pourtant pas toujours l'inégalité de la nourriture qui les fait recourber ainſi. Cela vient plûtôt du deſſeichement, & de la maigreur extrême de ces ſortes de malades. Car comme l'extrémité des ongles ſe trouve attachée au gras des doigts, à meſure qu'il ſe deſſeiche, il tire avec lui le bout de l'ongle où il tient, & lui fait neceſſairement prendre le pli vers le bas.

Mais, pour mieux éclaircir la choſe, ſuppoſons, comme dans *la Figure XI* qu'*i i* ſoit l'ongle, & *k k k* le gras du doigt dans l'état naturel. Suppoſons enſuite que le corps vienne à maigrir extraordinairement, enſorte que les fibres qui forment le gras du doigt *k k k* ſe retreciſſent, & ſe retirent en

ll, n'eſt-il pas évident que, demeurant toujours attachées à l'extrêmité de l'ongle, elles doivent la tirer plus fortement en bas, & la faire fléchir en *m*? Cettte méchanique peut avoir lieu, non-ſeulement dans la *Plica* de Pologne, mais dans toutes les maladies qui extenuent beaucoup les malades, comme, par exemple, dans la phthiſie, dans la fievre hectique, &c.

Ces accidens ne ſont pas les ſeuls qui accompagnent cette maladie, lorſqu'on a coupé les cheveux; il y en a beaucoup d'autres aſſez particuliers que je paſſe pour ne vous pas ennuier. Mais, avant que de finir, il faut que je vous diſe que j'ai été fort ſouvent ſurpris que les cheveux, ou les poils de la barbe, qui ont été arrachés une fois, ne laiſſent pourtant pas de revenir. Cela paroît aſſez extraordinaire ſi on compare les cheveux avec les plantes qui ne reviennent plus dès qu'on les a arrachées. Cependant, à bien examiner la choſe, il n'y a rien de fort ſurprenant. Car nous voions pouſſer de nouveaux arbres d'un ſeul brin de racine qui aura reſté dans la terre. Il y a pourtant quelque

quelque difficulté à comprendre comment les racines du poil qui ont resté dans la peau peuvent s'organiser de la sorte, & former un poil avec son canon. Nous voions bien que les ongles, qui ne sont qu'une production des tendons des muscles des doigts, & de quelques fibres de la peau, ne laissent pas de repousser lorsqu'elles sont tombées par quelque accident que ce soit; mais aussi leur structure n'est pas aussi singuliere que celle des cheveux, & il suffit que les tronçons des fibres qui ont resté poussent de nouveau, s'allongent, & s'unissent par leur côté pour former un nouvel ongle. Mais à l'égard du poil, il ne suffit pas que les fibres qui ont demeuré au bas de la capsule qui les renferme, s'allongent, il faut y former nécessairement une cavité. Neanmoins je crois que tout cela peut arriver par une disposition méchanique des parties qui restent dans la capsule après que le poil en a été arraché.

En effet comme ce corps glanduleux où le fétu se trouve attaché demeure toujours au fond de la capsule, & que les fibres qui alloient former

auparavant le poil, & dont le tronçon est resté, sont rangées autour, lorsqu'elles poussent, elles doivent laisser nécessairement un espace au milieu, le corps glanduleux les empêchant de s'approcher; d'autant plus même que la fluxion qui s'y fait après qu'on a arraché le poil, le fait gonfler un peu plus qu'à l'ordinaire, & lui fait répandre son suc en plus grande quantité. D'où vient qu'à mesure que les fibres de la racine s'avancent dans le canal de la capsule, qui demeure vuide après que le poil en a été tiré, elles s'enflent, & s'éloignent ainsi beaucoup plus de l'axe du cylindre qu'elles vont former; enfin qu'elles laissent entre elles vers la racine un plus grand intervalle, c'est-à-dire, un canon d'un plus grand calibre. Voilà ce qui fait aussi que le poil en devient plus gros.

Le poil grossit aussi tout de même lorsqu'on le coupe souvent, & cela vient pour toute autre raison, qui n'est pourtant pas différente de celle pour laquelle les branches d'arbre grossissent lorsqu'on en coupe le bout. Car tout de même que la seve d'un

arbre qui montoit auparavant dans une branche avec une force déterminée qui pouvoit la faire aller jusqu'à un certain espace, lorsque les fibres ligneuses ont été raccourcies, & dessechées dans l'endroit coupé, fait plus d'effort contre les côtés de tous les conduits où elle est renfermée, les force, les dilate, & les nourrit par ce moien un peu plus qu'à l'ordinaire, ainsi, le poil étant coupé, & par conséquent raccourci, il faut que la seve qui monte dans son tronc en pareille quantité, & qui ne peut s'échapper par l'endroit coupé, à cause du dessechement qui lui survient tout de même qu'aux branches que l'on coupe, il faut, dis-je, que la seve en gonfle les fibres, & les grossisse à proportion qu'on les coupera plus ou moins fréquemment.

Il y a encore deux ou trois autres choses à l'égard des cheveux, qu'un Physicien pourroit trouver dignes de son application. La premiere est de sçavoir pourquoi ils ne laissent pas de croître, ainsi que les ongles, dans les morts.

Il semble que cela ne devroit pas

arriver, sur ce que leur nourriture dépendant auparavant, ainsi que celle des autres parties, du cours reglé des humeurs dans les vaisseaux, elle devroit cesser de se faire dans les cheveux comme partout ailleurs, n'y aiant plus de cause mouvante qui la fasse avancer dans les conduits imperceptibles par où elle avoit accoutumé de s'y distribuer. Neanmoins si l'on considere ce qui arrive dans un cadavre peu de tems après la mort, on ne sera pas surpris que les cheveux & les ongles croissent de la sorte tout autant de tems que la peau subsiste, & que les unes & les autres de ces parties y demeurent attachées. En effet comme la pourriture se met bientôt dans les humeurs qui ont resté dans les vaisseaux, & dans la substance des parties d'un cadavre, tant à cause qu'elles y croupissent,

Nam vitium capiunt, ni moveantur, aquæ;

qu'à cause de l'humidité, & de divers petits sels que l'air ou la terre y introduisent nécessairement, il faut pen-

ſer que cette eſpece de fermentation qui tend à l'entiere diſſolution de toutes les parties, eſt plus que ſuffiſante pour faire paſſer dans le petit conduit des cheveux, & des ongles, non-ſeulement de la ſéroſité, mais encore beaucoup de parties oleagineuſes que l'exaltation des ſels volatils y fait mêler; & tout cela ſe fera d'autant plus facilement que, les cheveux & les ongles, étant des parties aſſez fermes, leurs pores ne s'affaiſſent pas comme ceux des chairs, & qu'ils donnent en conſéquence une entrée facile à tous les ſucs qui s'y préſentent, pourvû qu'ils ne ſoient pas trop groſſiers.

J'ajoute que, quand même il ne ſe feroit aucune fermentation dans un cadavre pour le pourrir, les conduits de la nourriture des cheveux & des ongles demeurant ainſi libres, ils ne devroient pas ceſſer pour cela de croître, pourvû qu'il ſe trouvât toujours quelque peu de ſuc à leur racine, le ſeul mouvement de liquide de ce ſuc, joint à la preſſion externe de l'air, ou des autres corps, étant plus que ſuffiſant pour le faire monter, & le faire

avancer jusques dans leur extremité ; tout de même que nous voions monter l'eau assez haut par ce seul mouvement, dans un philtre, & dans les petits tuiaux de verre où elle s'éleve beaucoup au-dessus de son niveau.

Vous me direz peut-être que les os par une semblable raison devroient aussi croître, & se nourrir, pour ainsi dire, dans les cadavres, de même que les ongles, & les cheveux.

Mais, je ne craindrai pas de l'avouer, car je ne doute nullement que les os ne s'imbibent alors de quantité de sérosités, & de beaucoup d'autres principes salins qui s'y trouvent délaïés, qu'ils ne s'enflent en même tems, & ne grossissent considérablement, ou, si vous voulez même, que leur longueur n'en augmente, surtout lorsque la pourriture est grande dans les chairs qui les couvrent, qu'elles se fondent, & s'écoulent comme par défaillance, *per deliquium*. Et de fait, pourquoi cela n'auroit-il pas lieu dans un cadavre qui se pourrit, dont les os n'ont encore rien perdu de l'organisation qu'ils avoient avant la mort de l'animal, puisque

la même chose leur arrive lorsqu'aiant été séparés des chairs, & entierement desseichés, on les laisse tremper un ou deux jours dans de l'eau ? N'est-ce pas toujours une nécessité qu'une liqueur qui s'insinue dans leurs pores les relâche insensiblement, & les gonfle, comme elle fait une piece de bois que l'on y a plongée ? Mais c'est trop s'écarter.

La seconde chose qu'on pourroit me demander sur les poils, & qui regarde un peu plus les Médecins, c'est d'où vient que les cheveux tombent à ceux qui relevent des grandes maladies.

Pour moi je crois que cela vient de ce que l'ardeur de la fievre aiant consumé la plus grande partie de l'humidité de la peau, elle se desseiche, & se resserre au point qu'elle étrangle presque tout-à-fait la racine des cheveux ; ce qui fait qu'outre qu'elle s'étoit aussi ressentie de la chaleur extrême du sang qui l'avoit déja presque brûlée ou grillée, elle ne peut plus recevoir de nourriture, & tout le reste du poil en devient par con-

féquent aride. Mais parce que dans la fuite, lorfque les malades commencent à fe rétablir, la peau reprend un peu du fuc qu'elle avoit perdu, qu'elle fe relâche, & donne la liberté aux filamens qui vont fe réunir au fond de l'oignon du poil, de croître, & de pouffer dans la capfule ; infenfiblement la petite partie du poil qui y étoit renfermée, & qui, étant desfeichée, fe trouve hors d'état de prendre de la nourriture, eft pouffée en dehors par celle qui croît au-deffous, jufqu'à ce qu'enfin elle s'en fépare tout-à-fait, & tombe.

Pour la maniere dont fe fait la féparation de cette partie deffeichée d'avec la verte, s'il m'eft permis de me fervir de ce terme, on peut en rendre raifon, parce que les petits filets qui compofoient le poil s'étant deffeichés, forment un cylindre beaucoup plus petit que ceux qui les fuivent, & qui vont former le nouveau poil ; de forte qu'à mefure que ces derniers fe groffiffent, & forment un tronc beaucoup plus gros, il faut néceffairement que la continuité d'une

partie

partie avec l'autre, c'eſt-à dire, de la verte avec la ſeiche, ſe perde entierement.

Mais, pour vous faire mieux comprendre ce que je veux vous dire, imaginez-vous, je vous prie, que les quatre doigts d'une main, par exemple, ſont unis & continus par leur extrémité avec les quatre de l'autre; cela étant, figurez-vous encore que les quatre de l'une viennent à groſſir extrêmement, tandis que les autres demeurent dans leur état naturel; n'eſt-il pas vrai que cela ne ſçauroit arriver que les fibres qui leur ſervoient de liaiſon ne ſouffrent une grande divulſion, & ne ſe rompent à la fin, ſi chaque doigt vient à groſſir exceſſivement? Voilà juſtement en gros ce qui arrive dans la ſéparation des fibres d'un poil deſſeiché d'avec les verts avec leſquels ils étoient auparavant continus.

La troiſiéme queſtion qu'on me peut faire eſt fondée ſur l'obſervation conſtante que le poil ne vient pas également dans toutes les parties de la peau, ni d'une égale longueur partout où il croît.

Je pense qu'on n'en peut rendre d'autre raison que celle qu'on donne pour les plantes, qui ne viennent pas également dans toute sorte de terroir, quoiqu'elles y aient été semées, ni même également dans le même. Car, suivant le naturel de chacune, telle viendra fort grande dans un endroit gras qui poussera avec peine dans un maigre, & telle montera beaucoup dans un maigre qui sera très-petite dans un gras. Je crois donc qu'il faut considérer la peau à l'égard du poil comme un champ dont le fond est fort inégal; & plus propre dans certains endroits à leur végetation que dans les autres. On pourroit peut être bien, à force d'y rêver, trouver quelque raison particuliere de ces différences de sol dans les différentes parties de la peau, mais ce seroit un détail qui nous meneroit un peu trop loin.

Je ne veux pas vous parler ici de ces changemens extraordinaires qui arrivent subitement dans la couleur des cheveux, parce que je ne trouve pas la matiere des couleurs encore assez éclaircie pour oser entreprendre

de les expliquer. Cependant il y a là de quoi admirer les ressorts cachés que la nature fait jouer dans les passions pour renverser toute l'œconomie de notre corps. On a vû très-souvent blanchir les gens dans une nuit ; & cela par un seul mouvement de passion ; & tel se sera couché dans un grand chagrin, & une grande tristesse, avec les cheveux bien noirs, qui se levera le matin la tête grise, ou tout à-fait blanche.

Si nous pouvions à cet égard faire comparaison des cheveux avec quelques plantes, nous pourrions peut-être rendre du moins quelque raison générale de ces phénomenes, en disant qu'il en est des cheveux comme des plantes, qui blanchissent en se desseichant faute de nourriture ; & que comme ce deffaut dans les plantes fait que leurs fibres s'approchent davantage, & que la plûpart de leurs pores en deviennent plus petits, ou s'effaçent tout-à-fait ; enfin que leur superficie en devient plus inégale, & plus solide, & reflechit pour cet effet une plus grande quantité de lumiere qu'elle ne faisoit auparavant ;

ainſi ce même deffaut de nourriture dans les cheveux y doit produire un pareil changement, & les faire paroître blancs.

Il ſeroit aſſez aiſé d'expliquer la choſe de cette façon : mais outre que nous ſçavons que la nourriture ne peut gueres manquer tout-à-coup aux cheveux, c'eſt que, quand même cela ſeroit, il leur faudroit un tems conſidérable pour qu'ils puſſent ſe deſſeicher au point qu'il eſt néceſſaire pour les faire paroître blancs ; ce qui n'arriveroit pas, ſuivant toutes les apparences, dans une nuit, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de ſept ou huit heures.

Il ſemble bien que cela pourroit avoir lieu dans les vieillards, dont les cheveux ne blanchiſſent qu'à la longue ; neanmoins ſi l'on conſidere que les cheveux noirs, ou de quelque autre couleur que ce ſoit, ne blanchiſſent pourtant pas, quoiqu'il y ait dix & vingt ans qu'on les a coupés, qu'ils aient été privés durant tout ce tems-là de nourriture, & qu'ils aient eu le tems néceſſaire pour ſe deſſeicher ; on conviendra facilement que ce doit être pour toute autre raiſon que les

cheveux blanchiſſent, non-ſeulement dans les paſſions violentes, mais dans les vieillards.

On peut ſoupçonner même que ce n'eſt pas la réflexion de la lumiere qui ſe fait à leur ſuperficie qui leur donne de la blancheur, mais que c'eſt plûtôt celle qui ſe fait de leur interieur, c'eſt-à-dire, des parties fluides qu'ils renferment dans leur pores. En effet comme celles-là peuvent changer de tiſſure beaucoup plus aiſément, & plus promptement, que les ſolides, on a d'abord du penchant à leur attribuer plûtôt ce changement de couleur, prompt & ſurprenant, qu'aux ſolides.

L'on conçoit aiſément que ſi le ſuc lymphatique qui les nourrit vient à ſe figer par le mélange de quelque acide groſſier, il en doit blanchir, de même que la lymphe qui ſe ſépare dans les glandes conglobées, lorſqu'on y verſe de l'eſprit de vitriol, ou de nitre. L'on conçoit auſſi fort bien que ſi ce même ſuc lymphatique ſe rarefie dans leurs pores, & qu'il ſe réduiſe en petites bulles, il doit auſſi paroître blanc; ainſi que l'eau, quand

on l'a bien battue, & qu'on l'a réduite en écume, par le mélange qu'on y a fait des parties de l'air ; quoique pourtant l'un & l'autre de ces deux corps ſoient fort tranſparent ; de ſorte qu'on pourroit dire avec quelque probabilité que, ſi les cheveux blanchiſſent de la ſorte dans certaines occaſions, lorſqu'on eſt dans quelque paſſion extraordinaire, ce n'eſt qu'à cauſe que le ſang en reçoit un changement conſidérable, & que les différens ſucs qu'il fournit aux parties pour les nourrir ſe reſſentent de ſon altération; d'où vient que, quoiqu'il n'arrive d'ailleurs aucun changement dans la couleur de celui qui entretient le reſte des parties, il pourra ſe faire neanmoins que l'humeur qui ſe porte aux cheveux prendra l'un des différens états dont je viens de parler, & les fera paroître blancs.

Mais ce n'eſt encore qu'une généralité, & je vois bien que nous ne pouvons guéres aller plus loin ſur cette matiere dans l'ignorance où nous ſommes des différens mouvemens, des différentes figures, & des proportions qu'il faut dans nos humeurs;

pour produire les différentes couleurs que nous y remarquons tous les jours.

Je ne sais pas bien si ce qu'on dit ordinairement est vrai, que les cheveux se dressent à ceux qui voient le loup par surprise, ou qui sont d'ailleurs saisis de quelque grand effroi. Si la chose est véritable, je ne vois pas comment on pourroit en déduire au juste la raison méchanique. J'ai vû fort souvent dresser le poil aux chiens, surtout lorsqu'ils sont en colere, ou, pour ne pas nous brouiller sur cette façon de parler, lorsqu'il paroissent l'être. Mais je n'en ai jamais été surpris, parce que ces animaux ont une espece de muscle cutané, que nous appellons dans notre langage le pannicule charnu, dont la contraction fait plisser la peau; en sorte que, comme plusieurs de ses plis s'approchent les uns des autres, il faut nécessairement que les poils qui étoient auparavant couchés se dressent.

Mais il n'en est pas de même de l'homme. Car quoiqu'il ait à la tête une espece de muscle cutané, qu'on appelle le muscle peaussier, qui peut faire mouvoir toute la peau de la tête

vers le ſourcil & vers la nuque, neanmoins comme elle ſe trouve fort épaiſſe dans cet endroit, & qu'elle enveloppe aſſez étroitement le crâne, quelque effort que l'on faſſe pour mettre en contraction le muſcle peauſſier, il ne ſçauroit pourtant la faire pliſſer, ni produire par conſéquent les mêmes effets à l'égard des cheveux, que le muſcle cutané produit dans le poil des chiens lorſqu'on les irrite.

Que dire donc ſur un accident auſſi ſurprenant que celui-là ? Il n'y a guéres d'apparence que le reſſerrement de la peau même où les cheveux ſont plantés ſoit la cauſe de leur érection, parce que ſon tiſſu eſt trop ſerré pour qu'elle ſoit capable de quelque contraction, & nous voions qu'elle ſe ride plûtôt qu'elle ne ſe reſſerre, lorſqu'elle ſe trouve attachée à quelque muſcle qui, dans ſa contraction, en fait approcher deux parties oppoſées. C'eſt ainſi que nous voions rider la peau du front lorſque le muſcle frontal fait ſon jeu. De ſorte que s'il y a quelque choſe qui puiſſe faire ainſi dreſſer les cheveux dans l'effroi, ce ne peut être que les mêmes fibres qui

concourent au bas de l'oignon du poil pour en former la tige. Voici comme je crois que la chose pourroit se faire.

Je considere premierement que les fibres qui vont former la tige du poil viennent de différens endroits de la face interne de la peau, comme d'une grande circonference, & comme tout autant de raions d'un cercle imaginaire qui vont concourir au fond de l'oignon comme à un centre. Je considere encore que ces fibres étant entrées dans la capsule, dès qu'elles ont commencé le canon du poil, cessent d'être aussi souples, & aussi molles, qu'elles l'étoient, & qu'à mesure qu'elles s'avancent dans la capsule elles prennent une dureté aussi grande qu'elles l'ont lorsqu'elles sont sorties de la peau, & qu'elles forment le jet entier du poil.

Cela étant ainsi supposé, l'on peut dire, ce me semble, que lorsque par quelque loi particuliere de l'union de l'ame avec le corps, loi qui nous est inconnue, les esprits animaux coulent en foule dans ce tissu de fibres tendineuses qu'on trouve au-dessous, & qu'ils le mettent dans quelque petite contraction, les fibres qui vont for-

mer la racine du poil, & qui ne ſont en effet que la production de ce tiſſu, ſont tirées également de tous côtés, & entraînent avec elles dans le fond de la peau la tige du poil qui eſt renfermée dans la capſule, de ſorte que, comme les forces qui la tirent de toutes parts ſont égales, il n'y aura pas plus de raiſon pour qu'elle panche plûtôt d'un côté que de l'autre, & elle ſe tiendra néceſſairement droite environ un pouce, ou un pouce & demi, au de-là de la peau, la peſanteur du reſte de la tige devant la faire déverſer d'un côté. Tout cela doit arriver par la même méchanique qu'un bâton couché ſur un plan ſe dreſſe & s'éleve ſur l'un de ſes bouts, lorſqu'il eſt tiré par quatre, ſix, ou huit forces oppoſées, & toutes égales.

J'acheve par vous demander ſi vous ne trouvez pas que notre illuſtre ami, Monſieur Bernier, a eu raiſon de vouloir faire une diviſion de la terre par la différence de ſes habitans. Pour moi je trouve cette penſée admirable, & que non-ſeulement on pourroit diſtinguer dans le globe diverſes eſpeces, ou races d'hommes, par la différente

figure, par la grandeur & la couleur de leurs corps, & la différence de leurs inclinations, mais encore par la diverſité de leur poil; y aiant des Nations entieres qui l'ont tout-à-fait blond, ou cendré, d'autres châtain, d'autres tout-à-fait noir, d'autres enfin qui ont le corps tout velu, & d'autres qui l'ont preſque tout ras.

Je vous aurois écrit en moins de paroles, ſi j'en avois eu le loiſir, mais malheureuſement je n'ai eu qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour me décharger l'eſprit de la matiere. Si je croiois que ces ſortes de bagatelles fuſſent dignes de la curioſité de vos amis, & que vous duſſiez leur en faire la lecture, je couperois, pour ménager votre poumon, quelques périodes que je trouve un peu trop longues, en les reliſant. Mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je ne m'excuſe pas ſur quelques tours de phraſes que vous trouverez peut-être un peu gaſcons, parce qu'outre que je ne me pique pas d'être un grand puriſte en notre langue, c'eſt qu'entre amis du païs d'*Adiouſias* on ſe pardonne aiſément des fautes de cette nature. J'eſ-

pere neanmoins que vous m'entendrez un peu mieux en françois que vous ne vous entendrez vous même en latin dans de certains Traités qu'on a nouvellement imprimés, où l'on vous a commenté de la plus plaiſante maniere du monde. Il eſt vrai que ſi d'un côté vous avez à vous plaindre du Commentaire, vous avez en échange l'obligation à celui qui en eſt l'Auteur de vous avoir rendu auſſi grand Métaphyſicien en Phyſique que l'a été le divin Ariſtote, & vous pourrez déſormais partager avec lui la gloire d'avoir été le plus abſtrait, & le plus obſcur de tous les Philoſophes, dans les matieres même les plus ſenſibles, & qui doivent pour le moins frapper le plus l'imagination.

Pour nous Médecins, il faut l'avouer, nous ne lui avons gueres moins d'obligation que vous. Nous lui ſommes redevables d'environ cent cinquante définitions, toutes bien conditionnées, qu'il nous a données ſur diverſes matieres, qui, pour avoir été juſqu'ici trop claires d'elles-mêmes, s'étoient laiſſé connoître indif-

féremment à toute ſorte de gens. Mais, graces au Ciel, ſes longues veilles nous ont enfin délivrés de la peur où nous étions qu'on ne continuât de plus en plus à vouloir entrer en connoiſſance de nos affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'en reconnoiſſance d'un ſervice ſi conſidérable, nous ne lui donnions le titre d'illuſtre Reſtaurateur de cet heureux myſtere qui nous rendoit autrefois vénérables à toute la terre, & aux ſçavans comme aux ignorans. Je vous prie de me marquer votre ſentiment ſur tout ce que je vous écris, & de me continuer toujours l'honneur de votre amitié. Je ſuis ſincerement,

MONSIEUR,

A Montpellier ce 1, Janvier 1688.

Votre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur,
CHIRAC.

POSTSCRIPTUM.

IL me vient en penſée, à propos de la Méchanique dont je me ſuis ſervi pour expliquer la maniere dont le canon du poil s'allonge dans la *Plica* de Pologne, qu'on met en avant comme une loi générale du mouvement très-certaine, & très-infaillible, qu'*un corps qui en a tout autant, ou moins qu'un autre, ne peut pas lui en communiquer dans la rencontre.* J'ai ſouvent oui propoſer cette loi à de fort habiles gens, & les en ai vû ſervir pour réſoudre de très-grandes difficultés en Phyſique. Cependant je ne la trouve véritable qu'en une ſeule occaſion, ſçavoir lorſque deux corps égaux, & qui ont une pareille quantité de mouvement, ſe rencontrent avec des déterminations ſemblables, c'eſt-à-dire, ſe ſuivent l'un l'autre. Il eſt clair que dans ce cas ils ne peuvent pas ſe communiquer de mouvement, parce qu'allant d'une vîteſſe égale, quoiqu'ils viennent à ſe toucher, comme

neanmoins il n'y a aucune percuſſion de l'un à l'autre, il ne peut y avoir aucune communication de mouvement. Mais il n'en eſt pas de même partout ailleurs. Car il eſt certain qu'un corps communique du mouvement à un autre qui lui eſt égal en maſſe, & qui va d'une égale vîteſſe, pourvû qu'il le rencontre avec une détermination différente.

Suppoſons, par exemple, comme dans la *douziéme Figure*; qu'une boule d'acier *n* ſe meuve ſur une table bien unie d'*o* en *p*, & qu'elle ſoit rencontrée dans ſon chemin par ſon égale *q*, qui a une pareille quantité de mouvement, mais une détermination différente, en ſorte qu'elle aille de *r* en *s*; l'expérience fait voir que *n*, qui eſt la boule rencontrée, au lieu de continuer ſon chemin droit en *p*, ſe détourne en *t*, & décrit la ligne *n t*, plus longue que *n p*; ce qui fait voir clairement que la boule *q*, quoiqu'égale en maſſe & en mouvement, a neanmoins communiqué une partie de ſon mouvement à *n*. Il n'y a preſque perſonne qui ne convienne de cette expérience, ſans pourtant s'avi-

ſer qu'elle donne atteinte à la regle générale. Car on ne fait point difficulté d'admettre des mouvemens composés, qui ne ſont la plûpart du tems, à bien conſidérer la choſe, que deux mouvemens égaux qui ont été communiqués à un même corps en divers tems, & avec des déterminations différentes, qui, ſe contrebalançant l'une l'autre, prennent enfin une détermination moienne. C'eſt ainſi que nous le remarquons dans un corps qui allant toucher perpendiculairement ſur un plan, & devant parcourir une ligne de quatre pieds, eſt choqué par un autre qui lui donne une force égale pour parcourir une pareille ligne, mais dans une détermination horiſontale; car il eſt obligé de décrire une diagonale du quarré produit par les deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit ſuivi ſéparément les deux déterminations différentes qu'il a reçues, dont chacune devoit être de quatre pieds.

On me dira peut-être que dans le cas propoſé le corps qui devoit tomber perpendiculairement ne reçoit pas tant un nouveau mouvement qu'une déter-

détermination différente qui lui fait prendre la diagonale.

Mais, outre qu'il n'est guéres croiable qu'un corps qui est en mouvement fasse changer de détermination à un autre sans lui en communiquer, c'est qu'il est évident que la ligne qui a été parcourue par un corps qui a reçu deux différentes déterminations, l'une perpendiculaire à un plan, & l'autre horisontale, est plus longue qu'aucune des deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit suivi séparément l'une ou l'autre des déterminations. Car on démontre en Géometrie que la diagonale d'un quarré, qui est la ligne parcourue dans la supposition, est plus longue qu'aucun des côtés du quarré en particulier, & qu'elle est même incommensurable à leur égard; ce qui fait voir qu'effectivement le corps qui alloit tomber perpendiculairement sur un plan, & qui avoit une force déterminée qui ne pouvoit lui faire parcourir dans un certain tems que quatre pieds d'espace, a reçu effectivement une nouvelle force, puisqu'il décrit mainte-

nant une diagonale qui a beaucoup plus de longueur.

C'eſt donc ſur ce principe qu'*un corps en mouvement peut en recevoir des autres, quoiqu'ils n'en aient qu'autant, ou moins que lui, lorſqu'il le rencontrent avec des déterminations différentes*, qu'eſt fondée la loi du mouvement des liquides dont j'ai parlé dans le corps de la Lettre, qui eſt qu'*un liquide qui ſe meut d'un canal large dans un étroit augmente conſidérablement en force, & en vîteſſe.*

Car ſi nous ſuppoſons, comme dans la *Figure XIII*, un lit de riviere *u u*, qui étant égal dans un endroit vient à s'étrecir tout-à-coup vers le courant de l'eau, c'eſt-à-dire, vers *z*, & qu'il n'y ait dans ce lit que trois colomnes d'eau égales *x y x*, qui marchent toutes avec une quantité égale de mouvement vers *z*, il eſt certain que quoique *y* ait autant de force que chacune des latérales *x x*, elles pourront neanmoins lui communiquer une partie de leur mouvement, lorſque, donnant contre les côtés étranglés du canal, elles feront obligées de ſe réfléchir vers *y*. Il y a mê-

me apparence que comme la maſſe de toutes les colomnes eſt égale, les latérales communiqueront à celle du milieu la moitié de leur mouvement. Ainſi il n'y aura pas lieu d'être ſurpris que l'eau aille ſi vîte, & avec tant de force, lorſqu'elle ſortira par l'endroit étranglé, quoiqu'elle parut aller fort lentement lorſqu'elle étoit dans l'endroit le plus large du canal; & c'eſt une ſuite néceſſaire qu'elle acquiere plus de force, & de vîteſſe à proportion que l'étranglement eſt d'une plus longue étendue, en ce qu'il y a un plus grand nombre de colomnes latérales qui ſe réfléchiſſent vers celles du milieu, & qui leur communiquent une partie de leur mouvement.

Cependant quoiqu'on ne puiſſe pas douter que la force d'un liquide augmente à meſure qu'il va d'un canal large dans un étroit, il eſt ſur neanmoins que l'augmentation de ſa vîteſſe eſt indéterminable, & qu'elle eſt incommenſurable avec elle-même lorſqu'elle étoit dans l'endroit large du canal. Je veux dire qu'il en ſera de même de la colomne *y* de la *der-*

niere Figure qui reçoit une nouvelle force des latérales *x x*, égale à celle qu'elle avoit auparavant, comme de ce corps qui aiant deux déterminations égales, l'une perpendiculaire & l'autre horiſontale, parcourt une diagonale qui eſt incommenſurable aux côtés d'un quarré imaginaire que le corps auroit décrit ſi les déterminations différentes ne ſe fuſſent embarraſſées l'une l'autre.

Il y a là véritablement de quoi être ſurpris. Car il ſemble que la ligne moienne que ce corps parcourt devroit être égale à la ſomme des deux lignes qu'il auroit pû décrire s'il n'en avoit été empêché, puiſqu'il a en ſoi effectivement deux forces égales, dont chacune peut lui faire parcourir ſi vous voulez quatre pieds d'eſpace, & que la ſomme de ces deux puiſſances eſt égale à une force ſimple qui feroit parcourir à ce même corps une ligne de huit pieds. La choſe ne va pourtant pas de même, & il faut qu'il arrive une eſpece de réfraction dans les deux mouvemens que ce corps a reçûs, & qu'une grande partie ſe répande dans les parties inſenſible qui le compoſent.

Quoique les cheveux ſoient des parties extrémement minces, & dont le canon n'a preſque pas de longueur, je n'ai pas fait difficulté neanmoins d'y appliquer cette derniere loi du mouvement des liquides, lorſqu'il a été queſtion d'en aggrandir le canon; perſuadé que je ſuis que la nature ſe conduit par proportion tout de même dans les plus petits corps comme dans les plus grands, & qu'il faut néceſſairement, pour que le canon *RSR* de *la Figure IX* puiſſe s'allonger en *b*, qu'il y ait en dedans une force appliquée en *S* plus forte qu'à l'ordinaire, qui y faſſe effort auſſi-bien que contre les côtés, pour les faire écarter, & les faire aller de *RS*, *RS*, en *ab*, *ab*.



EXPLICATION
DES FIGURES.
FIGURE I.

A. REpresente l'oignon d'un poil de la moustache d'un beuf fort aude-là du naturel.
B. Les racines du poil.
C. Le tronc du poil.

FIGURE II.

D D. Capsule cartilagineuse qui enferme la racine du poil.
E. Enveloppe glanduleuse qui couvre immédiatement la racine du poil.
† †. Petit intervalle, entre le bas de la capsule & l'enveloppe glanduleuse, qu'on trouve rempli de sang.
F. Racines du poil.

GG. Filamens qui vont former la capſule.

FIGURE III.

H. Le fétu d'un poil, comme il paroît dans une mouſtache de chat.

I. Petit corps glanduleux, où le fétu ſe trouve attaché.

FIGURE IV.

L. L'ouverture du canon d'un poil de mouſtache d'un chat.

FIGURE V.

M. Piece d'un poil de mouſtache d'un chien.

N. Partie du fétu ſortant du plan coupé après qu'on a bien preſſé le poil avec le dos d'un ganif.

FIGURE VI.

O. Face interne d'un poil quand

on le fend en deux.

FIGURE VII.

Cette Figure repréſente cinq petites verges rondes ramaſſées en un faiſceau.

P. Petit intervalle que ces petites verges laiſſent à l'endroit où l'axe de tout le cylindre eſt placé.

FIGURE VIII.

Cette Figure repréſente les mêmes cinq verges de la Figure précédente, mais beaucoup plus groſſes.

Q. L'intervalle que ces verges laiſſent entre elles à l'endroit où l'axe de tout le cylindre eſt placé, mais beaucoup plus grand que P de la Figure précédente.

FIGURE IX.

R R R. Plan d'un poil avec ſon canon dans l'état naturel.

R R S

R R S. Plan du canon du poil.

S. La pointe du cône que le canon forme.

a a R. Plan du même poil avec son canon lorsqu'il a grossi excessivement.

a a b. Le canon du poil aggrandi.

b. La pointe du cône avancée vers R, qui est l'extrémité du poil, lorsque le sang a forcé, & écarté les côtés du canon R R S.

FIGURE X.

c c. Deux fibres égales en grosseur & en longueur, attachées ensemble pour former un poil.

d d d. Tronc droit que ces deux fibres formeroient si leur grosseur demeuroit égale dans toute leur étendue.

e. Partie d'une de ces fibres dont les pores ont été aggrandis.

f. La partie opposée dont les pores ont été étranglés par le gonflement de l'autre.

g. Suite de la partie *e* dont les

pores se sont rétrecis.

h. Partie opposée à *g* dont les pores se sont élargis.

FIGURE XI.

Cette Figure représente le plan du doigt avec son ongle.

ii. L'ongle.

kkk. Fibres qui forment le gras du doigt dans l'état naturel, & qui s'attachent à l'extrémité de l'ongle.

ll. Les mêmes fibres rétrecies, & rentrées comme en elles mêmes, lorsque le gras du doigt a maigri.

m. L'extrémité de l'ongle tirée, & recourbée en en bas.

FIGURE XII.

n. Boule d'acier allant directement de *o* en *p*.

q. Autre boule d'acier égale allant avec une pareille quantité de mouvement de *r* en *s*.

n t. Ligne de déclinaison que décrit la boule *n* étant choquée par la boule *q*.

FIGURE XIII.

u u. Lit de riviere étranglé du côté du courant de l'eau.

x x. Colomnes latérales d'eau se réfléchissant vers *y z* qui est la colomne du milieu.

y z. Colomne du milieu de la riviere.

OBSERVATIONS
sur la Lettre précédente.

QUoique M. Chirac ait fait assez clairement connoître dans sa Lettre qu'il ne feroit pas une bonne composition à ceux qui seroient assez hardis pour lui *voler* la découverte de la structure des cheveux, M. Placide Soraci, Médecin de S. A. S. Monsieur, Frere unique du Roi, Docteur de l'Université de Montpellier, & aggregé au College des Médecins de

Marſeille, la revendiqua comme lui appartenant. M. Chirac, en aiant été inſtruit, le fit aſſigner pardevant les Juges de Marſeille pour voir dire qu'il lui ſeroit fait défenſe de tomber à l'avenir dans une ſemblable faute à peine de mille livres d'amende, &c. Ce fait eſt tiré d'une Lettre adreſſée à M. Châtelain, Conſeiller du Roi, & Profeſſeur en l'Univerſité de Montpellier, que M. Soraci fit imprimer en 1699. Il y avance que dès l'année 1686 il a démontré la ſtructure des poils en particulier à quelques amis, du nombre deſquels étoit M. Châtelain, & la même année publiquement dans l'Univerſité de Montpellier.

Il eſt de ſa nature très-difficile de ſçavoir qui des deux concurrens dans une pareille matiere à raiſon au fond, & comme nous n'avons pas appris qu'il y ait eu de Jugement prononcé à Marſeille, nous ne nous aviſerons pas de donner une déciſion poſitive. Mais il y a de fortes préſomptions en faveur de M. Chirac. En effet, quelle apparence qu'un homme en place ait aſſez peu de bon ſens, &

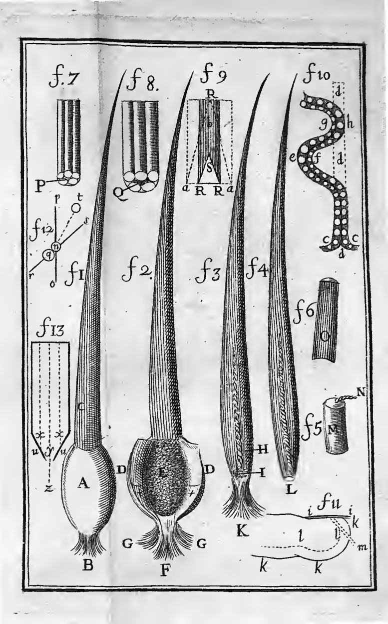
de pudeur, pour donner comme venant de lui des découvertes publiées par un autre deux ans auparavant, & qui plus eſt, de les donner dans la ville même où les deux contendans demeurent, & ſous les ieux d'une infinité de perſonnes capables de le démentir ? d'ailleurs quelle apparence que M. Soraci qui n'ignoroit pas que M. Chirac ſe faiſoit honneur de la découverte de la ſtructure des cheveux par une Lettre rendue publique, eut gardé le ſilence pendant onze ans, s'il avoit eu des preuves à fournir contre M. Chirac, & qu'il ne ſe ſoit déterminé à écrire qu'après l'aſſignation que M. Chirac lui a fait donner?

La preuve qu'allegue en ſa faveur M. Soraci, que ſa deſcription des cheveux eſt beaucoup plus exacte que celle de M. Chirac, à qui il reproche principalement d'avoir fait les cheveux ſur le modele des poils des animaux, eſt bien futile. En onze années on a le tems de perfectionner une découverte. Il faut convenir qu'on ne ſçauroit pas plus lui conteſter d'avoir perfectionné celle de la ſtructure des cheveux, qu'aux Anatomiſtes

postérieurs d'avoir encore encheri sur lui. Il y a donc tout lieu de croire que le monde Savant a l'obligation à M. Chirac de l'avoir désabusé de l'erreur où l'on étoit que les poils sont des excrémens du corps, qui, se moulant comme dans une filiere en passant par les pores, prenoient la forme de poils, & d'avoir fait connoître que les poils sont des parties organisées, qui tirent d'une racine bulbeuse leur nourriture, & leur accroissement.

Nous avons crû faire plaisir aux Lecteurs en fesant part à ceux qui l'ignorent, de ce point de l'histoire de l'Anatomie. Nous ajouterons que M. Soraci promettoit dans sa Lettre d'en donner encore deux sur le même sujet. Nous n'avons pas oui dire qu'il ait tenu parole.

Fin du Tome premier.


f.7
P
f 8.
Q
f 9
R
S
a
R R
a
f10
d
g
h
e
f
d
c
c
d
p
t
f12
n
s
q
r
o
f1
f2.
f3
f4
f6
O
f13
x
x
u
y
u
z
C
A
D
E
D
G
G
F
B
H
I
K
L
f5
M
N
f11
i
i
k
l
l
m
k
k

ERRATA.

PAge 52. *ligne* 23. néphrétique, *lisés* phrénétique.
p. 79. *lig.* 2. remploiée, *lis.* emploiée.
p. 243. *lig.* 6. faudroit moins, *lis.* vaudroit mieux.
p. 245. *lig.* 2. termes, *lis.* tems.
p. 288. *lig.* 6. mal-à-propos, *lis.* mal propre.
p. 313. *lig.* 22. verts avec lesquels ils, *lis.* vertes avec lesquelles elles.
ibid. lig. 23. continus, *lis.* continues.